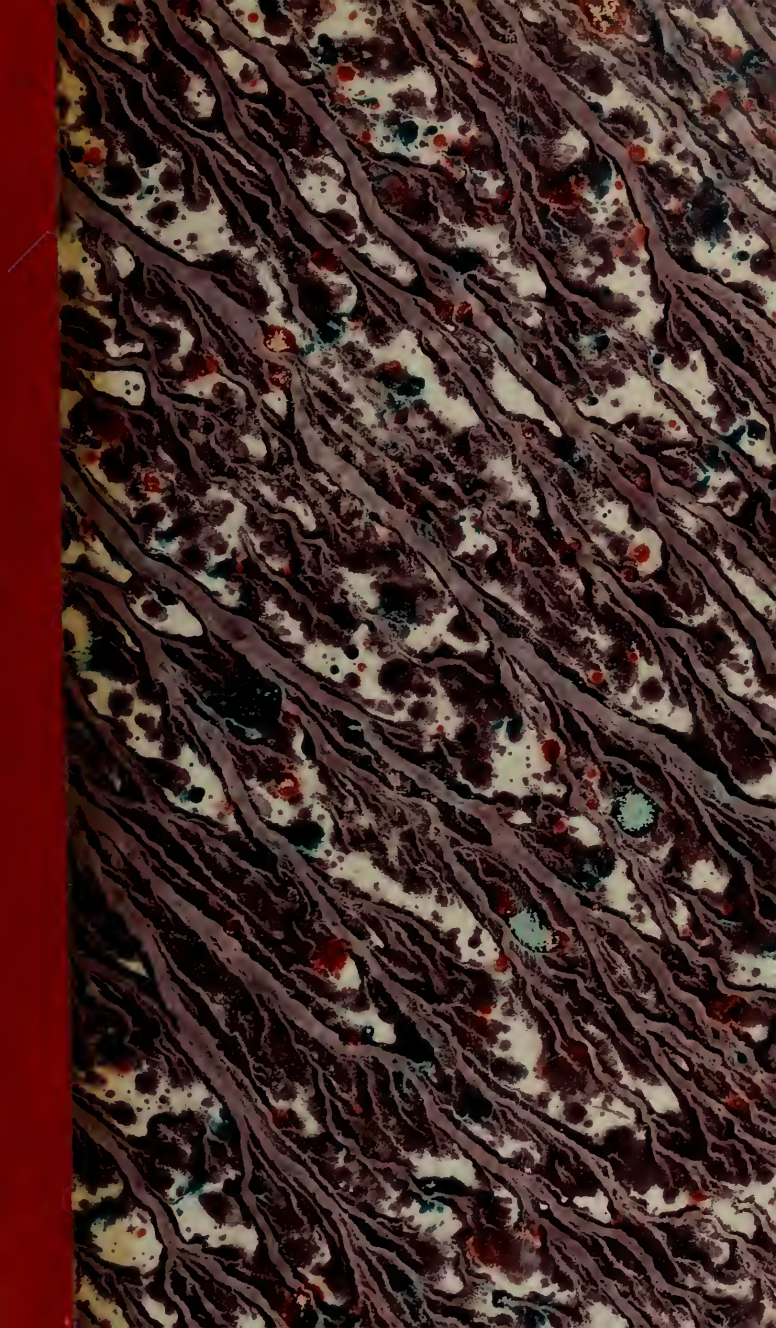


Princeton
Theological
Seminary

ŒUVRES
DE LE BRUN.
TOME III.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvreslebr03lebr

ŒUVRES

DE

PONCE DENIS (ÉCOUCHARD) LE BRUN,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Mises en ordre et publiées par P. L. GINGUENÉ, Membre de l'Institut, et précédées d'une Notice sur sa Vie et ses Ouvrages, rédigée par l'Éditeur.

Malin, tendre, sublime, à l'immortalité
Il consacra les sots, l'amour, la liberté.
P. CHAUSSARD.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez GABRIEL WARÉE, Libraire, quai Voltaire, n° 21.

1811.

versitas
BIBLIOTHECA

PQ
1993
L75
1811
v.3

ÉPIGRAMMES.

AVIS AUX LECTEURS

POUR MES SIX LIVRES D'ÉPIGRAMMES.

SACHEZ, Lecteurs, que les Méchans
Font les Vers noirs, les noires Trames :
Ce ne sont que les bonnes Gens
Qui font les bonnes Épigrammes.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE PREMIER.

I.

Le Dieu Momus eut toujours deux Carquois;
De traits naïfs, à pointe vive et douce,
Le premier seul arme ce Dieu narquois;
Plus brillantés dans la seconde trousse,
Tant sont aigus, las! qu'un rien les émousse.
A deux Mortels son secret il apprit;
Par ses mots fins Martial nous surprit;
Mais la finesse a sa monotonie.
De l'Épigramme il n'avait que l'esprit:
Catulle seul en eut tout le génie.

II.

A UN ABBÉ

QUI AIMAIT LES LETTRES ET UN PEU TROP MES LIVRES.

Non, tu n'es point de ces Abbés ignares
Qui n'ont jamais rien lu que le Missel :
Des bons Écrits tu savoures le sel,
Et te connais en Livres beaux et rares.
Trop bien le sais ! car, lorsqu'à pas de loup
Tu viens chez moi feuilleter coup sur coup
Mes Elzévirs, ils craignent ton approche.
Dans ta mémoire il en reste beaucoup ;
Beaucoup aussi te restent dans la poche.

III.

A MADAME DE B***.

Hier, en vous quittant, ô souvenir trop doux !
Je respirais encor le Pinde et l'Idalie :
Je rêvais à Sapho, je rêvais à Délie ;
Bientôt je ne rêvai qu'à vous.

IV.

A M. WATTELET,

SUR SON POËME DE LA PEINTURE.

Oui, le Bon sens à ton Ouvrage
Peut donner un juste suffrage;
Tous les Préceptes y sont clairs;
Mais le Goût a droit de se plaindre
De ce qu'enseignant l'Art de Peindre,
Tu ne peins jamais dans tes Vers.

V.

SUR LA MORT DU MÊME.

Wattelet, jusqu'au Monument
De la Gloire a fui les Orages;
Et le voilà mort doucement.....
Doucement comme ses Ouvrages.

VI.

L'OPÉRA CHAMPÊTRE.

Qu'ils me sont doux, ces champêtres Concerts,
Où Rossignols, Pinçons, Merles, Fauvettes,
Sur leur Théâtre, entre des Rameaux verds,
Viennent, gratis, m'offrir leurs Chansonnettes.
Quels Opéras me seraient aussi chers ?
Là, n'est point d'art, d'ennui scientifique ;
Gluck, Piccini, n'ont point noté les Airs :
Nature seule en a fait la Musique,
Et Marmontel n'en a point fait les Vers.

VII.

SUR LE PAUVRE ***,

DEVENU FACTEUR DE LA PETITE POSTE.

Son Métier, vraiment pitoyable,
Le rend plus sec qu'un parchemin ;
Sans cesse il court, le pauvre Diable,
Sans jamais faire son chemin.

VIII.

A UN PRÉTENDU AMI

Qui me louait après m'avoir calomnié.

Indigne Ami d'un Amant des neuf Sœurs,
Reprends, reprends ton Éloge perfide!
Tu sais donc l'Art d'emmieller les Noirceurs,
Et de sucrer le fiel de l'Euménide?
Dupe un moment, oui, mon cœur s'y méprit;
Il s'épancha dans le plus sot Écrit;
Mais, je le vois, ta Louange diffame.
L'Ingrat qui peut calomnier mon Ame
N'a point le droit de louer mon Esprit.

IX.

SUR UNE DAME POÈTE.

Chloé belle et Poète, a deux petits travers:
Elle fait son Visage, et ne fait pas ses Vers *.

* Ces deux vers firent fortune. L'Auteur ne s'étant point nommé, Champcenet se les attribua, ce qui lui attira ces deux vers-ci:

Cléon aime les Vers, et même un peu les miens;
Car il les prend: jamais je ne prendrai les siens.

X.

SUR LA MORT.

Les yeux voilés du bandeau de l'Erreur,
Tu crains la Mort! La Mort est nécessaire
Comme la Vie; et ce n'est qu'au Vulgaire
A redouter la Parque et sa fureur.
L'Être immortel épuiserait le Monde :
Il faut mourir; mais la Tombe est féconde.
Calomnié par ta lâche terreur,
Ce que tu crois la Mort de la Nature
Donne la Vie à la Race future;
Tes Préjugés en font toute l'horreur.

XI.

A ***,

Qui exaltait mes Epigrammes pour déprécier mes Odes.

Dans l'Épigramme au moins j'ai su te plaire;
Là je suis bon; tu le dis, je le croi;
Je n'ai pourtant jamais parlé de toi :
O mon Ami! la meilleure est à faire.

XII.

SUR UNE MAISON DE CAMPAGNE DÉLICIEUSE HABITÉE PAR ***.

Quel doux Asile! et quel aimable Site!
Il m'offre tout; lointains où l'œil se perd,
Bocages frais, Grotte où l'Amour invite,
Chants des Oiseaux, mélodieux Concert,
Sources d'argent dont l'eau se précipite
Entre des Fleurs, sur un Gazon bien verd!
Qui ne croirait que le Bonheur habite
Avec Mondor un si charmant Désert?
Ah! vainement la Nature nous sert,
Quand l'Ermitage est gâté par l'Ermite!

XIII.

Sais-tu pourquoi La Touraille,
Quand il est à babiller,
Quelquefois s'ennuie et bâille?
C'est qu'il s'écoute parler.

XIV.

Qu'on peut lire des Vers, mais jamais de Poésie dans la Société.

Qu'un Bel-Esprit, grand Homme en miniature,
Lise au Boudoir ses Vers fins ou galans,
Il est au ton de nos Cercles brillans;
Mais qu'un Génie, Amant de la Nature,
Chante à huis clos, c'est gêner ses élans.
Joli Serin doit voler pour les Belles :
Sur leur Toilette on se plaît à le voir;
Mais qu'y ferait un Aigle aux vastes ailes?
Il doit franchir les Voûtes immortelles.....
L'Aigle n'est point un Oiseau de Boudoir.

XV.

O la maudite Compagnie
Que celle de certain Fâcheux
Dont la nullité vous ennuie!
On n'est pas seul, on n'est pas deux.

XVI.

MIRACLE DE LA BIBLE,

Défendu et prouvé par l'Abbé de Fontenai, Auteur de la Gazette Ecclésiastique.

A tout Miracle révélé,
Un certain Charle peu crédule
Soutenait qu'Anesse ni Mule
En aucun temps n'avait parlé.
Quoi ! dit Fontenai l'Infaillible,
Oses-tu démentir la Bible ?
De par le grand Dieu d'Abraham,
Je te jure, mon Ami Charle,
Que l'Anesse de Balaam
A parlé, comme je te parle.

XVII.

Pendant une lecture bien savante et bien ennuyeuse.

Tandis qu'on nous étale un Savoir si profond,
Le Temps au vol léger prend des ailes de plomb.

XVIII.

A UN AMATEUR DE JARDINS ANGLAIS.

Dans ce Jardin, d'où tu veux chasser l'Art,
C'est la Nature, Ami, que tu veux faire.
Las de Le Nôtre, enfin ton Goût préfère
Ce genre Anglais, qui ressemble au hasard.
Là, tu bâtis une Ruine antique;
Là, d'un vieux Puits sort la Nayade étique,
Qui vient mourir de soif dans ton enclos;
Rocs et Déserts y sont en miniature;
Et tu fais tant que l'œil, dans ce Chaos,
Ne trouve plus ni l'Art ni la Nature.

XIX.

LES RÊVERIES DE LA COMTESSE DE ***.

Petite Muse aventurière
Rêvant son Immortalité;
Cette Comtesse roturière
Rêve encore sa Qualité.
Bon Dieu! les sottes Rêveries
Que ses Vers et ses Armoiries!

XX.

L'AMOUR DÉLICAT.

Si quelque Nymphe, à Diane vouée,
Hommes galans, se prenait dans vos lacs,
Dût votre ardeur par elle être avouée,
Gardez-vous bien de brusquer ses Appas,
Comme feraient Satyres et Prélats.
Pareille Nymphe aussi trouvai dans Gnide ;
Mais quand je vis ses pudiques ferveurs,
Et ses beaux yeux mêlés de flâme humide,
A doux baisers mêlant respect timide,
Je lui voilai son trouble et ses faveurs.

XXI.

SUR LA GRANDE ET ENNUYEUSE SÉANCE D'UN MUSÉE.

Ma foi, mon Cher, plus on rassemble
De tes Messieurs les Gens d'esprit,
Moins ils ont d'esprit, ce me semble;
Ton Musée, hier, me l'apprit.

XXII.

Sur les fausses Critiques d'un Bel-Esprit très-fin.

La Finesse antipoétique
Est grande éplucheuse de mots.
D'un ton jaloux et despotique,
Sa minutieuse Critique
Changeant les grâces en défauts,
Aime à rendre problématique
La beauté la plus authentique :
Les Esprits fins parfois sont faux.

XXIII.

SUR L'OPÉRA DE NICODÈME.

Déja connu par son grand Nom
De Paris jusqu'à Pampelune,
Loin, bien loin du haut Hélicon,
Cousin Jacque a même, dit-on,
Porté son esprit dans la Lune;
Mais l'en a-t-il rapporté? Non.

XXIV.

Qu'en son faux zèle une Prude est amère !
Damner le Monde est un plaisir d'Élus ;
Mais le Sauveur, à la Femme adultère,
Dit, sans courroux : Allez, ne péchez plus !
Telle est du Ciel la sublime Indulgence ;
Il plaint l'Erreur ; il pardonne à l'Offense ;
Il n'arme point ni le Fer ni le Feu.
La Pécheresse eut sa grâce accordée ;
Mais qu'on suppose à la place de Dieu
Prude ou Docteur, elle était lapidée !

XXV.

DIALOGUE

ENTRE UN PAUVRE POÈTE ET L'AUTEUR.

On vient de me voler. — Que je plains ton Malheur !
Tous mes Vers manuscrits. — Que je plains le Voleur !

XXVI.

Votre Esprit fin, ma Belle, n'a le don
De s'émouvoir aux pleurs de l'Élégie;
Votre Esprit fin rit du mol Abandon,
Qui de Tibulle est la douce magie.
Au grand Pindare, à sa fière énergie,
Votre Esprit fin trouve encor moins d'appas.
Eh bien! laissons et Pindare et Tibulle:
De l'Épigramme au moins vous faites cas;
Nous médirons! et, grâce à mon Catulle,
Les traits malins ne vous manqueront pas.

XXVII.

A UN POÈTE D'ACADEMIE,

Qui s'était égosillé la veille dans une grande Séance.

Hier tu m'as crié, sans fruit,
Force Vers que n'ai pu comprendre;
Moi, pour quelque chose te rendre,
J'ai claqué fort: c'est bruit pour bruit.

XXVIII.

SUR LA TRAGÉDIE DES BRAMES,

PAR LA HARPE,

Tombée au milieu des Bravo à la deuxième représentation.

Vous savez tous que depuis feu Warwick,
Toujours La Harpe a vu siffler ses Drames,
Et tant usé les sifflets du Public,
Qu'il n'en restait pas un seul pour les Brames.
Au dépourvu le Parterre fut pris.
Quoi! direz-vous, le Chef-d'œuvre a donc pris?
Et des Railleurs les Brames triomphèrent!
Non, de par Dieu! le désastre est complet;
L'Ouvrage est mort : au défaut du sifflet,
En deux jours seuls les Bravo l'étouffèrent.

XXIX.

Même à Paphos la Gloire a des Amantes.
Hier, chantant l'Esprit et la Beauté,
Ma Lyre en main, à deux Femmes charmantes,
J'offrais l'espoir de l'Immortalité.
L'une applaudit, et son œil enchanté
Brilla d'un feu qui la rendit plus belle :
Ah ! c'était toi, jeune et touchante Adèle !
L'autre me dit : j'aime bien l'Avenir ;
Mais je voudrais, avant d'être Immortelle,
Que de six ans me fissiez rajeunir.

XXX.

A CHLORIS,

Dont l'haleine était fâcheuse.

Oui, vous avez, Chloris, les traits de Vénus même ;
Oui, de vos yeux le charme est triomphant ;
Vos yeux ordonnent qu'on vous aime,
Mais votre bouche le défend.

XXXI.

Dieu fit le Diable; or, dans sa conscience,
Le Créateur du maudit Lucifer,
De l'Avenir ayant la prescience,
Pour s'amuser inventa donc l'Enfer!
Qu'un Dieu s'amuse, il en est bien le maître;
Un peu d'Enfer le récréa peut-être;
Mais au bonheur il nous faut dire adieu,
Car pour sentir le bien et le mal-être,
L'Homme naquit entre le Diable et Dieu.

XXXII.

N'estimer rien n'est pas un Crime,
Et La Harpe le prouve bien;
Car on sait qu'il n'estime rien,
Non, rien, même quand il s'estime.

XXXIII.

Puisque les Dieux m'ont rendu ta présence,
Ma Lycoris, je rentre sous tes Lois;
Venge mon cœur d'une trop longue absence,
Venge-le même, et, certes, tu le dois,
D'une présence absente quelquefois.
Que sur ta lèvre où miel d'Amour abonde,
Je cueille encor baiser que Pudeur gronde
Pour l'enflammer, et non pour le punir,
Baiser si doux que jamais dans son Onde
Léthé n'en peut glacer le souvenir.

XXXIV.

A de prétendus Gens de Lettres faisant un Journal.

Du Goût soi-disans Apôtres,
Écoutez ce qu'il m'apprit :
Sots qui font les Gens d'esprit,
Sont bien plus Sots que les autres.

XXXV.

LE FACHEUX RÉVEIL.

Qui me rendra le plus aimable songe ?
Qu'avec regret mes yeux s'ouvrent au jour !
Cette nuit même, Adèle, ô doux mensonge !
Las ! m'apparut : Grâces formaient sa Cour ;
Et pensez bien qu'Amour était près d'elle.
Ne m'offrais-tu qu'une Image infidèle,
Rêve enchanteur ? M'as-tu fui sans retour ?
A mon réveil plus ne revois Adèle,
Plus ne revois les Grâces ni l'Amour.

XXXVI.

*Vers faits à la Campagne, après le départ du Comte de ***.*

Mon cœur, lorsque Lisandre a quitté nos Bocages,
De sa perte a long-temps gémi :
Puis-je me plaire encor sous leurs rians Ombrages ?
Mon Ame est veuve d'un Ami.

XXXVII.

LE POÈTE RÉSIGNÉ.

La Foudre en main, quand Jupiter fait rage,
Sur des Lauriers tomba-t-elle jamais ?
Ses feux, dit-on, en respectent l'ombrage ;
Mais de l'Amour comment parer les Traits ?
Amour peut tout : Phébus, Jupiter même,
Contre un Enfant ne sauraient prévaloir.
Il fit Adèle ; il prétend que je l'aime :
Ce qu'Amour veut, il faut bien le vouloir.

XXXVIII.

Avantage de l'extrême Laideur.

L'age a fané les Roses de Naïs ;
J'ai vu périr la Beauté de Lydie :
Revers pareil menace en vain Cléis ;
Cléis jamais ne peut être enlaidie.

XXXIX.

SUR DORAT.

Phosphore passager, Dorat brille et s'efface :
C'est le Ver-luisant du Parnasse.

XL.

SUR LE MÊME.

Dorat qui veut tout essayer, tout feindre,
Trompe à la fois et la Gloire et l'Amour :
Il est si bien le Poète du jour,
Qu'au lendemain il ne saurait atteindre.

XLI.

J'aime assez la Bêtise honnête ;
L'Esprit ne gâte point son cœur :
Ce que je hais, c'est l'Esprit bête,
Et la Sottise au ton moqueur.

XLII.

RECETTE POUR VIVRE DEUX SIÈCLES.

De l'Heure, hélas! sitôt ravie,
Voulez-vous allonger le cours?
Mon cher Lecteur, n'ayez recours
Aux Élixirs de longue vie;
Mais de *** pour un instant
Soyez Auditeur bénévole;
Plus ne direz que l'Heure vole;
Ce sera deux Siècles comptant.

XLIII.

En prose, en vers, Lubin compose,
Et je ne sais par quel travers
Il met trop de vers dans sa prose,
Et trop de prose dans ses Vers.

XLIV.

Maîtresse, Amis, faisaient mon bien suprême;
Je l'avoûrai; je croyais comme un Sot
Avoir la chose, et n'avais que le mot;
Car à Paris vous savez comme on aime.
On me trompait; je me trompais moi-même.
La Vérité, le Temps m'éclaira bien!
Et désormais, libre de tout lien,
Maîtresse, Amis, n'ont plus rien qui m'occupe.
Mais, est-ce vivre, hélas! que n'aimer rien?
Dieux! rendez-moi le bonheur d'être dupe.

XLV.

POUR UN CÉLÈBRE ACTEUR TRAGIQUE.

Ce Fils de Melpomène en respire la flâme:
Il a de ses Héros la voix, le geste et l'âme.

XLVI.

SUR NOTRE DICTIONNAIRE ACADÉMIQUE.

On fait, défait, refait ce beau Dictionnaire,
Qui, toujours très-bien fait, sera toujours à faire.

XLVII.

Sur la Réception de Trublet à l'Académie, après vingt ans de poursuites assidues pour y entrer.

Après avoir sans relâche heurté,
Heurté vingt ans à l'huis Académique,
Enfin Trublet, si long-temps rebuté,
Entre, et se glisse au Fauteuil narcotique.
Lors il s'écrie : O combien de Labeurs
Tu m'as coûté, Fauteuil, cher aux grands Cœurs!
Que le Talent, j'en ai l'expérience,
A de Jaloux prêts à le traverser!
Que pour la Gloire il faut de patience!
Et qu'un Génie est de temps à percer!

XLVIII.

SUR LE MÊME.

Lorsque Trublet, saint Homme s'il en fut,
Malgré Voltaire et l'indévote Clique,
Eut le Fauteuil qu'on nomme académique,
Sa vanité me guettait à l'affût :
C'était un jour qu'il enfilait le Louvre.
Voyez, dit-il, notre Olympe qui s'ouvre ;
C'est d'Apollon le Temple favori.
De nos Portraits il est plein jusqu'au cintre :
Le mien y manque ; il me faut un bon Peintre ;
Conseillez-moi ; qui choisirai-je ? — Oudri *.

* Fameux Peintre d'animaux.

XLIX.

A UN DÉFENSEUR DANGEREUX.

O le plus maladroit des Hommes !
Ne sois plus mon Escarmoucheur ;
Trop pareil à l'Ours émoucheur,
Quand tu me venges tu m'assommes.

L.

J'aimerais mieux chanter, comme Arion,
Aux Monstres sourds du maritime Empire;
J'aimerais mieux traîner, comme Amphion,
Pierres et Rocs aux accens de ma Lyre;
Ou, comme Orphée, avoir Tigre et Lion
Pour Auditeurs de mon Psaltérion,
Que ce Bijou, mécanique Poupée *,
A maintien roide, à mine constipée,
Dont l'esprit froid, l'œil immobile et sec,
Tiennent mon Ame et ma Lyre en échec.

* Madame de F***.

LI.

GRACE D'ÉTAT.

De ses Amis Luc n'avait plus visite;
De ses Voisins Luc était rebuté;
On trouvait Luc importun, parasite:
Luc a pris Femme; eh bien! Luc est fêté!

LII.

LE COLIN-MAILLARD DE THÉMIS.

Quand les Dieux sont en goguette, après boire,
Colin-Maillard est le jeu qui leur plaît :
Le bon Chapelle en a conté l'histoire.
Ce jeu surtout sied à l'Amour follet.
Mais croirez-vous que Thémis, si discrète,
Thémis si grave, et qui n'y peut trop voir,
A ce jeu-là parfois se compromette ?
Alors Dandin lui serre le mouchoir ;
Et le mal est qu'allant à l'aveuglette,
Aucun ne peut lui crier : *Pot-au-noir.*

LIII.

SUR UN RECUEIL DE VERS EN ALMANACH.

Tout Poète agnelet à chaque vers qu'il bêle,
Dans ce Recueil benin est constamment loué :
Tel Almanach est l'Arche de Noé,
Bêtes et Gens s'y trouvent pêle-mêle.

LIV.

S'il est deux Cœurs bien unis par l'Amour,
Peine et plaisir, tout leur est jouissance;
Ils ne sont point séparés par l'absence :
Deux Cœurs amans n'ont qu'un même séjour.
Le Souvenir, ce doux lien des Ames,
Nourrit sans cesse et ranime leurs flâmes;
Le Souvenir les unit plus souvent
Que lorsqu'Amour librement les rassemble;
Car un des deux est-il seul un moment,
Dès ce moment tous les deux sont ensemble.

LV.

Par riche boîte, et non pas ric-à-ric,
Le noble Czar paye œuvre clandestine;
Par chaîne d'or, telle autrefois Christine
A Scuderi paya son Alaric.

LVI.

AUX MUSES,

SUR LES VINGT BAISERS DE DORAT.

Dorat soutient qu'il vous baisa vingt fois;
O chastes Sœurs! n'en prenez point d'alarmes.
Le pauvre Sire a compté par ses doigts,
Par ses doigts seuls; ce sont de faibles armes.
Tel Mazulim, qui n'a rien que la voix,
N'aura l'honneur de violer vos charmes.
Chastes serez sous des Baisers si froids;
Et grelotant, direz plus d'une fois:
Ces vingt Baisers ne sont Baisers de Carmes.

LVII.

Excuse à une Amie trop aimable, sur ce que je la voyais moins souvent.

D'une Amitié fatale et chère,
Oui, j'ai dû craindre la douceur:
De l'Amitié l'Amour est Frère,
Et le Frère eût séduit la Sœur.

LVIII.

LES CATACOMBES.

Robert, jadis, sous Rome errant, perdu,
Contait ce fait en Prose bien naïve :
Fait que Delille en beaux Vers a rendu.
Aux deux Récits une Grâce attentive,
Bien finement sut peindre leur effet.
Quelqu'un lui dit : De cette double scène,
Que pensez-vous ? — Que Delille m'a fait
Plus de plaisir, et Robert plus de peine.

LIX.

Sur un Concert où l'on avait prodigué les instrumens à vent.

Tintamarre scientifique,
Dont assourdit les Airs maint et maint instrument
A vent,
Vous êtes, je l'avoue, un Concert magnifique,
Si le grand bruit fait la Musique.

LX.

Connaissez-vous cette antique Sylvie
Dont la fureur est de se rajeunir ?
D'Amours encore elle se croit suivie,
Mais les Fuyards n'y veulent revenir.
Dulac en vain récrépit mon Actrice;
Pour démentir la Ride accusatrice,
A cinquante ans elle s'en dit vingt-neuf;
Et même un jour, si tel est son caprice,
La Belle aura Baptistaire si neuf,
Qu'il faudra bien la remettre en nourrice.

LXI.

Cil qui me dit tout bas, aime Thémire,
Trop bien le sens, n'est autre que l'Amour;
Et tant de fois le Fripon l'a su dire,
Qu'enfin je l'aime, et ce n'est pour un jour.
Dieu séducteur! complice de ses charmes,
Émousse un peu sa rigueur et tes armes;
En vains soupirs ne me fais consumer.
Si j'ai bien lu ton gentil Formulaire,
Ce n'est grand bien de plaire sans aimer,
Mais c'est grand mal, hélas! d'aimer sans plaire.

LXII.

VIEILLARDS BIEN CONSOLÉS.

Quand un beau Prince, Escroc sérénissime,
Nous allégea de trente millions,
Maint bon Vieillard, souffreteux, cacochyme,
Porter lui fut ses lamentations :
C'était pitié de voir leur doléance.
Lors un Matois chargé de la créance
Les avisant, leur dit : Ne larmoyez ;
Princes ne sont qu'honneur et conscience !
Sans perdre rien vous serez tous payés
Dans cinquante ans ; ne faut que patience !

LXIII.

LE PÉDANT.

Oh ! qu'un Pédant est le fléau des Grâces !
Tout ce qui plaît déplaît à son faux goût ;
Succès d'autrui sont ses propres disgrâces.
Gloire le blesse ; il la poursuit partout.
Férule en main, son absurde manie
Veut régenter tout le docte Vallon :
Un docte Sot est l'horreur d'Apollon ;
Et c'est vraiment l'éteignoir du Génie.

LXIV.

SUR BOILEAU,

Qu'on osait accuser de méchanceté et de noirceur.

Qui n'aimerait le fameux Satirique,
Quand il nous dit que, malgré sa vigueur,
« L'Esprit se sent des bassesses du Cœur » !
D'une main pure il lançait la Critique.
Son Vers rougit d'une honnête pudeur ;
Son courroux même atteste sa candeur.
C'est la Vertu, c'est le Goût qui l'enflâme.
Mais loin de nous tout Poète pervers
Qui, d'un fiel noir empoisonnant ses Vers,
N'a de l'esprit qu'aux dépens de son âme !

LXV.

Sur une Paix fallacieuse, offerte par une Femme poète.

La douce Paix que j'eusse idolâtrée,
Fuit donc le Pinde ainsi que l'Univers !
Zulni me l'offre en vain : elle serait plâtrée
Comme son Visage et ses Vers.

LXVI.

CONSEIL AUX AMIS.

Mortels aimans, vous, ô vous de qui l'Ame
Se plaît à vivre en une autre moitié,
Comme Vestale, entretenez la flâme
Sur l'Autel pur de la sainte Amitié!
Veillez-y bien! gardez bien que l'on ose
Empoisonner ce bonheur de vos jours:
Le Sentiment est semblable à la Rose;
Flétrie une heure, elle l'est pour toujours.

LXVII.

LA SYRÈNE.

Oh! n'allez point croire à ce joli masque,
A ce doux rire, à cet air velouté!
Si gente Nymphe est mobile et fantasque.
Son calme faux médite une bourasque:
C'est le Caprice et l'Infidélité.
De la Syrène est ici l'embuscade;
De Flots rians ses Écueils sont couverts.
Prudent Nocher des amoureuses Mers,
Onc ne viendra mouiller dans cette Rade.

LXVIII.

TIRÉ DU GREC D'ATHÉNÉE.

Un certain Grec fut l'Époux de trois Femmes
Mortes à point; car devers l'Achéron,
Discret Pilote, il vous mena ces Dames
Tout doucement, mieux que n'eût fait Caron;
Puis d'un sien Fils, jeunesse est importune,
Prompt Héritier, s'appliqua la Fortune;
Et, par Thémis de scrupule affranchi,
Persifflant même Eacus qui le *blâme*,
Parmi les Grands délicieux *infâme*,
Grâce à nos Mœurs, ses Crimes l'ont blanchi.

LXIX.

Sois aimant, tu seras aimé:
Tu goûteras le bien suprême.
Un Cœur de haine envenimé
Finit par se haïr lui-même.

LXX.

SUR LA HARPE,

Qui venait de parler du grand Corneille avec irrévérence.

Ce petit Homme à son petit compas,
Veut sans pudeur asservir le Génie;
Au bas du Pinde il trotte à petit pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats,
De voir ce Nain mesurer un Atlas;
Et redoublant ses efforts de Pigmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute Renommée!

LXXI.

Par l'Hymen, hélas! refroidie,
Lise est souffrante nuit et jour.
L'Hymen est une maladie
Qui n'a qu'un remède, l'Amour.

LXXII.

Sur les Synonymes, et particulièrement sur les Synonymes appas, charmes, attraits, *par M. de Guibert, etc.*

Quoi! chaque jour Synonyme nouveau!
Singe ennuyeux de l'ennuyeux Beauzée,
Pourquoi, Guibert, user votre cerveau
A ce travail qui donne la nausée?
Vous innovez des définitions;
Vous vous perdez dans vos distinctions;
A chaque mot vous donnez l'estrapade;
Et, tourmentant charmes, attraits, appas,
Vous accouchez d'un Synonyme fade,
Qu'Elvire au moins ne vous inspira pas.

LXXIII.

Oh! qu'il est ennuyeux d'entendre
Cinq Actes froidement et longuement diserts!
Ne pourrais-tu pas, cher Clitandre,
Commencer par ton dernier Vers?

LXXIV.

LE *MIEUX* ET LE *BIEN*.

Le Mieux, dit-on, est l'ennemi du Bien :
Jamais le Goût n'admit ce faux Proverbe.
C'était le Mieux qu'osa tenter Malherbe ;
Maynard fit Bien, et Maynard ne fit rien.
Gloire à ce Mieux, noble but du Génie !
Il enflâmait l'Auteur d'Iphigénie,
Boileau, Poussin, Phidias, Raphaël.
Le Bien, timide, est le Mieux du Vulgaire.
A feu La Harpe il ne profita guère ;
Il en est mort : le Mieux est immortel !

LXXV.

A certaine petite Sotte qui plaisantait sur la vieillesse d'un Homme de Génie.

Petite Rose, inconnue à la Gloire,
Peu de jours vieilliront tes fragiles Attraits;
Tels ne sont point les Fils des Nymphes de Mémoire :
Leurs fronts, ceints de Lauriers, ne vieillissent jamais.

LXXVI.

SUR LES BAISERS DE DORAT.

Quand les Baisers d'une Agnès de coulisse,
Malgré Préval et son Art suborneur,
Dans les ébats de l'amoureuse lice
D'un beau Prélat ont gangréné l'honneur,
Chez le saint Homme Esculape se glisse;
Mainte Dragée a guéri Monseigneur;
Mais, las! est-il baume, élixir, mercure,
Contrepoison d'un Baiser scélérat,
Qui des neuf Sœurs puisse opérer la cure,
Et les guérir des Baisers de Dorat?

LXXVII.

A un Impertinent en place, qui me demandait quels étaient mes Titres et mes Protecteurs.

Quelques Vers inspirés sont nos Titres suprêmes;
Ce n'est point aux Fils des neuf Sœurs
A chercher d'autres Défenseurs:
Les Enfans d'Apollon se protègent eux-mêmes.

LXXVIII.

LA MÉPRISE,

OU LES FLAMBEAUX CHANGÉS.

Autant l'Amour sait, par ruse et souplesse,
Ravir un Cœur, autant d'un Dieu si beau
La Sœur naïve enchante par simplesse :
C'est l'Amitié ; tous deux ont un Flambeau.
Par belle nuit que tous deux n'y songèrent,
Les Jeux malins ces Flambeaux échangèrent :
L'Amour s'éveille ; il croit prendre le sien ;
En touche Elvire, et m'en fait une Amie,
Quand l'Amitié, par celui du Vaurien,
M'en fait Amant, et pour toute la Vie !

LXXIX.

DÉFENSE DE LA HARPE.

Non, La Harpe au Serpent n'a jamais ressemblé ;
Le Serpent siffle, et La Harpe est sifflé.

LXXX.

Un vieux Rohan, tout bouffi de son nom,
Frappé se vit du foudre apoplectique ;
Un vieux Docteur, homme de grand renom,
Appelé fut dans ce moment critique.
Près du Malade il s'assied, prend le pouls :
Eh bien ! dit-il, comment vous sentez-vous ?
Point ne répond. Notre rusé Boerhave
Lui crie alors d'un ton un peu plus fort :
Monseigneur. Rien ! peste, le cas est grave.
Prince.... au plus mal ! Votre Altessse.... il est mort.

LXXXI.

SUR UN TRÈS-ENNUYEUX ASTRONOME.

Fuyez Monsieur de La Comète,
C'est de tous nos Pédans le plus fastidieux :
Aussi bavard que laid, aussi laid qu'ennuyeux,
Des Astres il fait la Gazette ;
Son esprit est dans sa Lunette ;
Il n'en est que plus Sot quand il descend des Cieux.

LXXXII.

SUR NOS ÉGLOGUES ET IDYLLES FRANÇAISES.

O mes Amis ! c'est un plaisir bien fade
Que de chanter des Moutons qu'on n'a pas !
L'Églogue feinte a pour moi peu d'appas.
Berger de Ville est une mascarade ;
Et je me ris du Bourgeois Lycidas.
Quand l'Agnelet, petit Cotin champêtre,
Dans son grenier rimaillant sous un Hêtre,
Nous peint la Chèvre et ce qu'elle a brouté,
Au Pâturage on croit qu'il a goûté ;
Et desir vient de le renvoyer paître.

LXXXIII.

LES DEUX CHAMPAGNES.

Il est une Champagne à bon droit orgueilleuse :
La Fontaine, Auvilé, rappellent le Buveur ;
Mais les Œuvres de Flins, sans bouquet ni saveur,
Sont de la Champagne pouilleuse.

LXXXIV.

LE NOUVEAU PARNASSE.

Parnasse est vieux; ses neuf vieilles Pucelles
Font radoter la Lyre d'Apollon;
De Lauriers secs nourri dans leur Vallon,
Leur vieux Pégase est décrépit comme elles.
Leur vieux Permesse est la source d'ennui :
Un autre Pinde il nous faut aujourd'hui.
Renouvelons le poétique Empire;
Du vieux Phébus rajeunissons la Cour :
Je ne veux plus d'Apollon que l'Amour;
Je ne veux plus de Muse que Thémire.

LXXXV.

SUR UN RIMEUR PROLIXE.

Ce Rimeur a du bavardage
Un tel usage,
Que même en un Distique, il a su trouver l'Art
D'être bavard.

LXXXVI.

Tel a rendu la Bienfaisance amère,
A qui daignait accueillir son malheur;
Tel, près du lit d'une crédule Mère,
Ne respirant qu'une infâme chaleur,
De Fille honnête osa ravir la Fleur,
Qui dans son œil ne voyant point la poutre,
Dans l'œil d'autrui change en poutre un fétu,
Et d'amour-propre ayant bien rempli l'Outre,
Gonflé, bouffi d'une Vertu qu'il outre,
N'est qu'un Tartuffe, un Escroc de Vertu.

LXXXVII.

Sur une Demoiselle qui avait fait un Drame et un Enfant.

Cette Muse, assez profane,
A fait deux œuvres, dit-on,
L'une, en dépit d'Apollon;
L'autre, en dépit de Diane.

LXXXVIII.

Frappe une Ingrate ; Amour ! venge mes larmes ;
Venge des nœuds que Thémire a brisés,
Et tes Autels et mes Feux méprisés ;
Que l'Infidèle expire sous tes Armes !...
Non ! qu'elle vive en pleurant ses attraits ;
Que son orgueil s'éteigne avec ses charmes ;
Fais que ma vue insulte à ses regrets.
Dieu ! je la vois ! c'est elle !... et je l'adore !
Amour trompeur, tu l'embellis encore !
Fuis, Dieu cruel ! c'est toi seul que je hais.

LXXXIX.

A CHLOÉ,

QUI AIMAIT TROP LA TOILETTE.

Avec tant de grâce en partage,
Pourquoi, jeune Chloé, tant d'art et tant de soins ?
Ah ! daigne séduire un peu moins,
Et l'on t'aimera davantage.

X C.

ENCORE SUR LES BAISERS DE DORAT.

Vous qui, lisant les Vers faits pour Lesbie,
Avez d'Amour trop senti l'aiguillon,
Si voulez voir sa Flâme refroidie,
Et de Vénus pâlir le vermillon,
Jà n'est besoin que Nonnain vous indique
Du Nénuphar le breuvage pudique :
Prenez, prenez Vers réfrigératifs,
Qu'Ami Dorat ses Baisers intitule ;
Et calmerez, tant fussent-ils rétifs,
Les Feux malins dont vous brûlait Catulle.

X C I.

SUR MAÎTRE ADAM ET LE DUC DE NEVERS.

Le Maître Adam, Menuisier de Nevers,
Rabot en main fit plaisamment des Vers.
Son Duc aussi voulut à cette escrime
Se rendre illustre, et crut versifier ;
Mais Duc et Pair, en rabotant la Rime,
Ne valut pas même le Menuisier.

XCII.

Trop en ai vu de ces demi-Saphos
Qui, le matin, rimant à leur Toilette,
Viennent, le soir, ennuyer tout Paphos
Des Impromptus de leur Muse coquette.
Coquetterie est la mort du Talent.
Tout Vers sublime est né d'un Cœur brûlant;
Or le feu manque à l'œuvre enluminée
Du froid carmin de ces Muses d'un jour.
Mais la Sapho tendre, passionnée,
Respire encor tous les Feux de l'Amour.

XCIII.

Quoi! ma Philis, plus je dis que je t'aime,
Plus mes Discours irritent tes soupçons!
En vain ma Lyre épuisa ses doux Sons
A faire, hélas! Madrigal ou Poëme :
Ces Vers, témoins de mon ardeur extrême,
Tu ne les crois que de vaines Chansons;
Et tu m'en dis de si bonnes raisons,
Que je commence à le croire moi-même.

XCIV.

*En entrant chez le Prince de *** à l'âge de vingt ans, le premier objet qui me frappa dans le Salon de S. Altesse, fut un jeune Rossignol qui se débattait dans une Cage dorée. Cette vue m'inspira les Vers suivans :*

O de mon cœur première volupté!
Vous, que ce cœur sans cesse eût voulu suivre,
Adieu vous dis, Muses et Liberté!
Au sein des Cours le Destin m'a jeté :
Selon ses vœux nul Mortel ne peut vivre!
Quiconque a vu, dans un triste Palais,
En Cage d'or, la pauvre Philomèle
Se désoler loin des libres Forêts,
Loin de l'Écho qui s'éveillait pour elle,
Connaît, hélas! mon sort et mes regrets.

XCV.

Si, pour exprimer ses desirs,
La Bouche a des baisers de flâme,
Le Cœur a de brûlans soupirs,
Qui sont les vrais baisers de l'âme.

XCVI.

PROPOS DE JOUEUSES,

Sur le fameux Voyage autour du Monde par M. de La Pérouse.

J'ÉTAIS hier près d'une table ronde,
Où, se lassant de gronder Quinola,
De La Pérouse un moment on parla.
Il va, dit-on, faire le tour du Monde;
Le tour du Monde! Eh! que fera-t-il là,
S'écrie Églé? sottise que cela;
Le temps est cher; mais il faut que j'écarte....
L'indigne jeu! Puis, d'un air affairé,
Orphise ajoute, en regardant sa carte,
Ce La Pérouse est donc bien désœuvré?

XCVII.

DIALOGUE.

POURQUOI, sans l'écouter, applaudis-tu Clitandre?
– C'est que j'aime bien mieux l'applaudir que l'entendre.

XCVIII.

Combien de fois, dupe de son oreille,
A de sots Vers n'a-t-on point fait accueil?
De beaux Écrits, de Vers lus à merveille,
Duchêne et Prault sont le fatal écueil.
Ainsi Mondor, Dieu pardonne à son Livre!
Dans les Boudoirs lisait à vous charmer;
Prélats d'ouïr, Caillettes de pâmer;
Charmant! divin! oh! cela nous enivre!
Eh! mon Ami, faites-vous imprimer,
Et que bientôt la Presse nous délivre.

XCIX.

AVIS ESSENTIEL A MADAME DE ***.

Vous avez tout, charmante Elvire,
Beauté, grâces, raison, esprit:
Chacun le sait; chacun le dit;
Mais gardez-vous de le redire.

C.

Après une lecture de ma Psyché, qui eut le bonheur de ne pas plaire à un Homme glacial, et connu par ses Bouts-rimés.

O ma Psyché! quelle mésaventure!
En vain ma Plume, en traçant tes Malheurs,
Faisait aimer leur touchante peinture;
En vain l'Amour et de beaux yeux en pleurs
T'avaient promise à la Race future:
Tu n'iras point, Frigidus me l'assure.
Pour arriver à ce but souhaité,
N'en doute pas, il te fallait l'estime
Du grand Auteur d'un Bout-rimé sublime:
Il se connaît en Immortalité.

CI.

Écoutez-moi, ma vieillotte Gertrude;
Nous vous passons d'aimer à cinquante ans;
Nous vous passons d'épuiser vingt Amans;
Mais pouvons-nous vous passer d'être Prude?

CII.

AUX MUSES.

Savantes Sœurs! reprenez votre Lyre;
Qu'ai-je besoin de vos Dons impuissans?
Je ne voulais chanter que pour Thémire;
Thémire, hélas! est sourde à mes Accens.
Il fut des jours, ô Nymphes de Mémoire!
Où la Beauté s'enflâmait pour la Gloire,
Où du Génie elle aimait la candeur;
Mais dans ce Siècle avare et ridicule,
L'Or à la main, sans talens, sans pudeur,
Un Fat obscur éclipserait Tibulle.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE SECOND.

I.

SUR LA MORT DE VOLTAIRE.

O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi!
Pleurez, Muses! brisez vos Lyres immortelles;
Toi, dont il fatigua les cent Voix et les Ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure, et repose-toi.

TRADUCTION ITALIENNE.

Nel cordoglio ed orror Parnaso giacqui!
Rompete il plettro d'or, Muse immortali!
Tu cui stancò le cento Bocche e l'Ali,
Grida è morto Voltaire; e piangi e tacqui.

II.

Si tu prétends avoir un jour ta Niche
Dans ce beau Temple où sont quarante Élus,
Et d'un Portrait guindé vers la corniche
Charmer les Sots quand tu ne seras plus,
Jà n'est besoin de chef-d'œuvre bien ample,
Mais de flatter le Sacristain du Temple;
Puis ce Monsieur t'ouvrira le Guichet;
Puis de Lauriers tu feras grande chère;
Puis Immortel seras, comme Porchère,
Boyer, Cotin, et La Harpe et Danchet.

III.

Quoi! j'oubliai dans ma Nomenclature
Cet Ennuyeux si noté par Boileau,
Se croyant seul, en dépit de Nature,
Toujours savant, toujours vif, toujours beau.
Pardon! pardon, mon cher Abbé de Pure!
Tu n'y perdras; métempsycose est sûre;
Je te revois dans un Mortel nouveau;
Toujours savant, toujours vif, toujours beau;
Et chacun dit, en voyant sa figure:
Est-ce la Porte? est-ce l'Abbé de Pure?

IV.

LA RAISON PRÊCHANT CONTRE L'AMOUR.

D'un faible Enfant, quoi! tu serais l'esclave?
Tu gémirais dans ses indignes Fers!
Ses biens sont faux, ses plaisirs sont amers;
Suis la Raison qui te parle et le brave;
Suis-moi, dit-elle, en bâillant un peu fort.
Telle une Prude avec orgueil nous tance;
Ou tel ***** vous prêche et vous endort.
Lors, souriant de sa vaine jactance,
Amour se tut, mais fit parler Hortense:
Vous jugez bien que la Raison eut tort.

V.

*Sur un très-joli morceau de Prose, par le Comte de T****.*

Thiard a fait ce Paragraphe;
Esprit, grâce, il n'y manque rien;
Et vraiment il écrirait bien,
S'il savait un peu d'Orthographe.

VI.

Sur le fameux Baiser de Marguerite d'Ecosse, Dauphine.

Malgré l'éclat des Grandeurs souveraines,
Qu'avais encor de grâces embelli,
Fille des Rois, dans la foule des Reines,
Ton Los serait voilé d'un noir oubli;
Si de la Gloire un rayon étincelle
En ta faveur, c'est qu'as su t'aviser,
Voyant Alain dans ta Cour reposer,
De lui donner, Dauphine chaste et belle,
Pour son Génie un amoureux Baiser;
Et ce Baiser te rend seul Immortelle!

VII.

Sur une Brochure intitulée : Esprit de l'Abbé de La Porte, *publiée après sa mort.*

De feu La Porte en ce Livret,
L'Esprit, oui, l'Esprit se révèle;
C'en est la première nouvelle,
Tant le bon Abbé fut discret.

VIII.

Sur le même Sujet.

De La Porte admirez le sort!
L'Esprit lui vint après la mort.

IX.

Sur un mauvais Poète nommé Le Roi, qui ne put jamais parvenir à faire jouer ses Tragédies. Il était grand Ami de Fréron.

Le Roitelet de Melpomène,
Porté sur l'aile du Frelon,
Se croyant au moins un Aiglon,
Prétendit voler sur la Scène.
Hélas! un seul coup de sifflet
En eût chassé mon Roitelet;
Mais le Pauvret eut beau s'ébattre,
Mon Oisillon tout essouflé
Ne put s'élever au Théâtre
Où Timoléon fut sifflé.

X.

LE BESOIN D'ÊTRE AIMÉ.

Un Malheureux au Monde n'avait rien,
Hors un Barbet, compagnon de misère,
Et qui mangeait le rien du pauvre Hère.
Quelqu'un lui dit : Que fais-tu de ce Chien,
Toi qui n'as pas même le nécessaire?
Plus à propos serait de t'en défaire.
Le Malheureux à ce mot soupira :
Si ne l'ai plus, dit-il, qui m'aimera?

XI.

Chacun se dit : Pourquoi Vénus prit-elle
Époux boiteux? Beauté, certe, a le droit
De se choisir Époux qui marche droit.
J'en suis d'accord; mais pour gente Immortelle
Qui craint d'Hymen la jalouse tutèle,
Prendre un Boiteux n'est pas si maladroit.

XII.

LA VENGEANCE IMPOSSIBLE.

Que si j'étais insulté par un Prince,
Il sentirait mes Iambes vengeurs !
Et c'est raison que ma Muse aussi pince
Le noir Dandin qui préside aux Jugeurs.
Mais de Choart, mon Rapporteur indigne,
Puis-je en mes Vers prendre vindicte insigne ?
Sans crainte il peut m'enfoncer le poignard
De Calomnie : Eh ! comment me défendre ?
Jusqu'à Choart peut-on jamais descendre ?
Peut-on jamais se venger d'un Choart ?

XIII.

Clément suit bien Despréaux à la lettre ;
Mais pour l'Esprit, ce Monsieur n'en peut mais :
Il sait toujours ce qu'il ne faut point mettre ;
Ce qu'il faut mettre, il ne le sait jamais.

XIV.

SUR LINGUET,

Qui ne cessait de louer Dorat, pour cause.

Pour Dieu, Linguet, ne louez plus Dorat!
Quoi! tant d'esprit avec si peu d'adresse!
Eh! croyez-moi; vous prônez un Ingrat
Qui n'aime point à payer la tendresse.
De quelqu'argent vous aida-t-il jadis?
Lui fîtes-vous des emprunts étourdis?
Restituez au plus vite la somme,
Puis rayez-moi ces Éloges maudits,
Dont chaque mois votre remords l'assomme;
Et, bien payé, qu'il aille en Paradis.

XV.

MORALITÉ.

Chaque nuit a ses vains mensonges;
Chaque jour a son faux réveil:
La Mort est un dernier sommeil
Qui n'est plus troublé par des songes.

XVI.

QU'IL EST NÉCESSAIRE D'UNIR LES GRACES AU GÉNIE.

Vous qui du Pinde abordez les Coteaux,
Et dont la Gloire est la douce manie,
Portez d'abord votre encens au Génie;
De la Nature il tient seul les Pinceaux.
Mais que toujours dans vos riches Tableaux
Sa Beauté fière aux Grâces soit unie!
Aimez leur Culte; encensez leur Autel:
De qui les fuit vous savez les disgrâces.
Bardus est mort! Chaulieu vit par les Grâces;
Et l'Art de Plaire est l'Art d'être Immortel.

XVII.

L'ASPIC.

Au beau Drame de Cléopâtre
Où fut l'Aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé, qu'à l'unisson
Sifflaient et Parterre et Théâtre;
Et le Souffleur, oyant cela,
Croyant encor souffler, siffla.

XVIII.

Je vous l'ai dit! vous que Phébus anime,
Ne confiez jamais vos doctes Vers
A l'Esprit tors, malévole et pervers,
Que tout éclat, toute gloire envenime.
Tel Rimailleur, aussi méchant que fou,
Ressemble au Singe; envieux Sapajou,
S'il voit venir, en Robe blanche et pure,
Nymphe céleste, aussitôt mon Vilain,
Sale ennemi de la blancheur du lin,
D'un jet infect lui gâte sa parure.

XIX.

J'aimais Fanni; je crus en être aimé!
Je lui donnai mon avoir et mon âme;
Car lorsqu'on donne un cœur bien enflâmé,
Le peu qu'on a suit le don de sa flâme.
Qu'en advint-il? Fanni paya ce don
D'ingrat oubli : sa noire trahison
Devant Thémis aiguisant l'Imposture,
Calomnia son Mysis et l'Amour.
Mieux te valait, Mysis, perdre le jour,
Que voir, hélas! Amante si parjure!

XX.

SUR D*** DU S***,

De la Grand'Chambre et de l'Académie des Sciences, qui avait trahi la Cause de l'Auteur, mais qui jouait très-bien les rôles de Crispin sur les Théâtres de Société.

Savez-vous bien que Crispin Théonis
Est un grand Juge! et qu'en faveur des Dames
De sa Thémis il ourdit bien les trames?
Savez-vous bien que Crispin Théonis
Est Astronome, et que, sans aucuns voiles,
En plein midi son œil voit les Étoiles?
Savez-vous bien que Crispin Théonis
Est d'un Sénat et d'une Académie?
Savez-vous bien qu'avec sa prud'homie,
Il n'est qu'un Sot, ce Crispin Théonis.

XXI.

A UNE JOLIE FEMME UN PEU BOSSUE.

Au conseil d'un Ami, Chloé, sois attentive:
Fais qu'Amour te précède, et jamais ne te suive.

XXII.

A CERTAINE BEAUTÉ MASSIVE ET SANS GRACES.

Non in tam magno corpore mica salis.

Quel beau Marbre ! quel bloc de Charmes !
Quels pesans et vastes Appas !
Climène, l'Amour sur tes pas
Gèle, ou craint d'émousser ses Armes.
Tes Roses sont de lourds Pavots ;
Ton froid Talent, tes froids bons Mots,
N'ont rien qui touche ou persuade ;
Tu n'as qu'ennui, glace ou tiédeur.
O Climène ! beauté si fade
Ne vaut pas gentille laideur.

XXIII.

MENACE DE LE MIÈRE A LA HARPE.

Tremble, mol et fade La Harpe ;
Crains l'Avenir où je t'attends :
Mon âpre Luth vraincra ta Harpe ;
Mes Vers durs dureront long-temps.

XXIV.

Gentil Bernard donne aux Amans
Un Code de joyeuse Vie;
Collé, dans ses refrains charmans,
Chante sa Bouteille et sa Mie;
Pour le Bâtard de Jérémie,
Savez-vous ses Amusemens?
Dans Comminge et dans Euphémie
Il vous fait des Enterremens!
Et le malheur est que Céans
Mon lourd Fossoyeur du Parnasse
Vous enterre à la même place,
L'Esprit, le Goût et le Bon sens.

XXV.

SUR LE DOCTEUR B***.

Il sait Pindare, il sait Homère,
Il sait Aristote et Platon,
Moïse et Sanchoniaton;
Il sait même encore, dit-on,
Parler grec, chinois, bas-breton:
Que ne sait-il plutôt.... se taire?

XXVI.

Bruyant Cerbère, effroyable Loulou,
Comme Voleur m'aboîras-tu sans cesse ?
Prends-tu, dis-moi, l'Amour pour un Filou ?
Ah ! c'est du moins Filou d'une autre espèce.
Il ne vient pas, dans sa témérité,
La force en main, ravir à la Beauté
L'Argent ou l'Or, insipide richesse ;
Il vient, hélas ! tenter un doux accès ;
Et, de l'aveu de ta jeune Maîtresse,
Lui faire un Vol qui n'appauvrit jamais.

XXVII.

SUR UNE FEMME LAIDE ET SOTTE.

Cléis, bien laide, avec peine se mire ;
Car des Miroirs sa laideur elle apprit :
Cléis, bien sotte, en babillant s'admire.
Oh ! que n'est-il des Miroirs pour l'Esprit !

XXVIII.

Lorsque, Vainqueur du Serpent de l'Envie,
Le blond Phébus perça le noir Python,
Du sang impur soudain reçut la vie
Maint Serpenteau, maint Zoïle avorton.
Wasp en naquit; et, fidèle à son Père,
Piqua, rampa mieux qu'Aspic ou Vipère;
De l'écraser Pope fit son devoir:
L'Insecte est mort. Mais, Chenille perfide,
Wasp laisse un Fils, Zoïle en chrysalide:
Au Microscope un chacun le peut voir.

XXIX.

Belinde sans cesse écrit,
Belinde sans cesse note,
Dans sa tête de Linotte
Des Arts elle a le prurit.
Protéger est sa Marotte.
Au Lycée elle souscrit;
A Pradon elle y sourit,
Et Cotin près d'elle y trotte.
Mon Dieu! que Belinde est Sotte
Depuis qu'elle est Bel-esprit!

XXX.

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Sur le Remède du Charlatan Préval, qui fut expulsé du Corps des Médecins par un décret de la Faculté, et réhabilité par un arrêt du premier Président, dont il était le Médecin.

Oh! pour le coup, votre pudeur est folle!
Quoi! pour le prix d'un Remède impudent,
Mais nécessaire, expulser de l'École
Un Médecin du premier Président!
On plaidera : la Cause est d'importance;
Du Juge expert nous aurons la Sentence.
Aimez; buvez sans crainte, mes Amis!
De par cette Eau, plongez-vous dans le Fleuve
De Volupté! Préval en fit l'épreuve
Sur nos Phrynés, et même sur Thémis.

XXXI.

LES DEUX ORPHISES.

Orphise est à midi plus belle que le jour;
Orphise est à minuit un remède d'Amour.

XXXII.

A LA RAISON.

C'est trop long-temps m'étaler tes Maximes,
Triste Raison! tu n'es pas le Bonheur.
Fuis : je renonce à tes ennuis sublimes.
Et toi, reviens, Amour! doux Suborneur;
Amour! c'est toi, toi seul que je veux suivre!
Cesser d'aimer! ah! c'est cesser de vivre!
Avec tes maux quel bien j'avais perdu!
Rends-moi tes feux, tes craintes, tes alarmes;
Pour mon bonheur, rends-moi jusqu'à mes larmes;
Rends-moi Fanni, tu m'auras tout rendu.

XXXIII.

Des Saphos la race est commune :
Leur nombre va toujours croissant;
Paris seul en a plus de cent;
Mais au Parnasse il n'en est qu'une.

XXXIV.

Ce n'est le temps de ces Grâces badines
Dont La Fontaine égaya ses Tableaux;
Ce n'est le temps de ces Muses divines
Qui de Corneille enflâmait les Pinceaux.
Génie et Goût à présent sont des Titres
Pour être exclu du moderne Hélicon.
Un Géomètre y tient seul le Regître;
Cotin sourit d'y voir entrer Pradon;
Et Phébus même y trouve pour Arbitre
Le mauvais Sens étayé du bon Ton.

XXXV.

SUR ***,

*Qui se vantait d'une Traduction italienne qu'on venait de faire de sa Tragédie de ****.*

Un Pradon suisse, enflé d'un faux succès,
Dit qu'on l'avait traduit en langue étrusque.
Certain Railleur repartit d'un ton brusque :
On devrait bien vous traduire en français.

XXXVI.

Dame Thémis, comment l'entendez-vous ?
Dès qu'une Femme obtient un faux Divorce,
Son cher Mari devient Cocu par force ;
La Loi le veut : son vouloir est bien doux !
Et le Dandin qui, jugeant sur l'écorce,
A l'Équité sut donner une entorse,
Et de Judas le Bâtard au poil roux,
Tout lui peut faire un Enfant, hors l'Époux ?
Et cet Enfant, par une Loi sublime,
Est de l'Époux encor Fils légitime ?
Dame Thémis, comment l'entendez-vous ?

XXXVII.

AVIS AUX POÈTES

SUR UN PRÉSIDENT, AUDITEUR GLACIAL.

Vous, en qui Phébus même allume
Tout le feu d'un Génie ardent,
Gardez-vous de ce Président :
C'est une glacière ; il enrhume.

XXXVIII.

MOT CÉLÈBRE DE MADEMOISELLE ARNOULD.

Qui le croirait? Pucelle d'Opéra,
Du Sentiment connaît aussi les charmes :
Elle connaît la volupté des larmes.
Qui voit Sophie aisément le saura.
Voici le fait. De sa Vie amoureuse
L'Espiègle un soir nous rappelait le cours,
Et riait fort de ses derniers bons tours ;
Quand tout à coup, d'une voix douloureuse,
Elle s'écrie : O mes premiers Amours !
O le bon temps! j'étais bien malheureuse !

XXXIX.

FAUSSE ACCUSATION.

Thélésia, cette Femme de bien,
Qui de laideur fut richement dotée,
Dit qu'en Amour je ne respecte rien ;
Elle a grand tort : je l'ai tant respectée !

X L.

Deux Conquérans (c'est Amour et Clarice)
Ont assiégé mon Cœur de toutes parts;
Si que jamais Lowendal ni Maurice
Ne surent mieux bloquer Tours et Remparts.
J'ai vu beaux yeux lancer flâmes et flèches,
Grâces miner, puis Amour battre en brèches,
Et ne voulais encor capituler.
L'assaut redouble; on tente l'escalade;
Sans donner temps de battre la chamade,
Clarice, Amour, viennent de tout brûler.

X L I.

LE BONHEUR DES PAUVRES D'ESPRIT.

Les Pauvres d'esprit vraiment sont
Heureux dans l'une et l'autre Vie;
Car, droit au Paradis ils vont,
Comme ils vont à l'Académie.

XLII.

SUR CLÉON,

Qui se croyait désigné dans une de mes Épîtres.

Gardons-nous bien d'imiter La Bruyère;
N'eussions-nous fait que de vagues Tableaux,
Maint Étourdi, nous rompant en visière,
Viendrait noircir nos candides Pinceaux.
Las ! j'avais fait, dans ma verve ingénue,
D'un sot Midas la peinture connue;
Voilà Cléon qui se met en courroux :
Serait-ce moi, s'écriait le Bravache ?
— Vous ! l'ai-je peint escroc, menteur et lâche ?
J'en suis fâché, Cléon; ce n'est point vous.

XLIII.

L'HEUREUX ACCIDENT.

Cette Laide au cri de Chouette,
Qui, par ses glapissans Discours,
Nous assourdissait tous les jours,
Déplaçant, hier, sa luette,
Grâce au Ciel, devient donc muette !
Nous allons cesser d'être sourds.

XLIV.

Qui n'a point vu les beaux yeux de Lesbie,
Ne connaît point tous les traits de l'Amour :
Qui les a vus, les aime pour la Vie,
Et de Cythère il augmente la Cour.
C'était assez de ces yeux qu'on adore,
Beauté cruelle ! ah ! fallait-il encore
Joindre à leurs traits, l'esprit, le sentiment,
Et la raison, et la folie aimable ;
Que sais-je enfin ! ce charme inexprimable
Qui, du plus Sage, hélas ! fait un Amant ?

XLV.

SUR LE CORIOLAN DE LA HARPE,

Donné pour les Pauvres.

Pour les Pauvres la Comédie
Donne une pauvre Tragédie :
Il est bien juste, en vérité,
De l'applaudir par charité.

XLVI.

LES NOUVEAUX PRÉDICATEURS.

Le Rire est mort : Prêcher est la folie.
Arlequin prêche ; on fait prêcher Thalie.
La Nuit Young prêche à faire frémir ;
Le Jour d'Arnaud prêche à faire dormir.
Drames, Romans, tout prêche. Bélisaire
Fait, en prêchant, bâiller Justinien.
C'est bien prêché, dit, en bâillant, Voltaire.
Je bâille aussi, sans dire : Il prêche bien ;
Et, tout bâillant, je ris de la sottise
Qui fait prêcher partout, hors à l'Église.

XLVII.

TRISTE VÉRITÉ.

Rien ne dure à jamais ; l'Astre de la Lumière,
Ainsi que Newton, périra.
Cieux, vous disparaîtrez ! Et toi, divin Homère,
Ton Immortalité mourra.

XLVIII.

Eh ! que ferait un Génie à la Cour ?
Le vrai Sublime est, là, si ridicule !
Mais c'est bien là, qu'avec faveur circule
Joli Couplet, Charade, Calembour.
Virgile, Homère, ont le beau Privilége
D'être crus, là, des Pédans de Collége ;
Là, près d'un Fat, Horace n'est qu'un Sot ;
Plus d'un Cotin du Cordon bleu s'y barde ;
Et petits Vers qui méritent nasarde
A Phébus même y raviraient son Lot.

XLIX.

Avec quelle dextérité
Lise fait du Patriotisme,
De la Candeur, de la Bonté,
Même de la Maternité !
Mais, à dire la vérité,
Cette Lise au ton velouté
N'est rien que Feinte et qu'égoïsme.

L.

A LA PSYCHÉ DE VINGT-UN MOIS,

Qui avait, disait-on, versé quelques larmes après nos Adieux.

Quoi, ma Psyché! quand à peine les Cieux
Ont accordé deux Printemps à tes Charmes,
Déjà ton cœur s'épanche en tes Adieux!
De l'Amitié déjà les douces larmes
D'un éclat pur font briller tes beaux yeux!
Ah! garde bien ce tendre caractère!
Je me doutais que, semblable à ta Mère,
Dès le Berceau tu saurais nous charmer;
Mais j'ignorais que, pour te rendre chère,
Ton cœur déjà sentît qu'il faut aimer.

LI.

SUR UN RIMEUR PRÉTENDU TRAGIQUE.

Ce tragique Blaffard, Rimeur sans Poésie,
Ne fait point de Jaloux, et meurt de jalousie.

LII.

PRIÈRE A L'AMOUR.

Amour! Amour! dont la Flèche dorée
Si doucement a pénétré mon Sein,
Daigne obtenir d'une Amante adorée
Deux mots écrits de sa divine main!
Daigne obtenir un Don plus cher encore
De ces cheveux, dont l'ébène décore
Ce front si noble où règne la Candeur;
Quand Zéïla me ravit sa présence,
En faut-il moins pour consoler l'absence?
En faut-il moins pour charmer ma douleur?

LIII.

A UN ENVIEUX,

Qui me disait à moi-même que j'avais de belles Strophes.

A tes jalouses Apostrophes,
Je sens que vivre est un grand tort.
De mon vivant j'ai quelques Strophes;
J'aurai des Odes à ma mort.

LIV.

CONTRE LE RÉGULUS DE DORAT.

Le vieux Pradon, Rimeur que chacun berne,
Gisait couvert d'un éternel mépris :
Le jeune Auteur du Régulus moderne
A l'ancien veut disputer le prix.
Oh! de Pradon qui t'a rendu l'Émule,
Mon cher Dorat? Ton Drame est ridicule ;
Il te convient d'en demander pardon.
Amende-toi : rends ta défaite utile.
Las! tu vois trop combien est difficile,
Même à Dorat, de remplacer Pradon.

LV.

La Gloire condamne à l'Envie;
Un grand Homme jamais ne goûte un heureux sort :
L'Art serait de cacher sa Vie,
Et de n'être Immortel qu'à l'instant de sa Mort.

LVI.

A ÉLIZA.

Si vous n'aviez que ces traits pleins de charmes,
Et cette taille aux flexibles contours,
Auprès de vous je serais sans alarmes,
Car la Beauté n'enchaîne pas toujours;
Mais vous avez une âme fière et tendre,
Un cœur si noble, un langage si doux!
Qui vous entend, veut toujours vous entendre;
Qui vous connaît, ne peut aimer que vous.

LVII.

AUX DAMES QUI SUIVENT LE LYCÉE.

Belles, qui d'Apollon croyez prendre l'Écharpe,
En préférant le Lycée au Boudoir,
Revenez aux pompons, revenez au miroir;
Hélas! que saurez-vous, quand vous saurez La Harpe?

LVIII.

*Sur ce que mon Avocat adverse avait eu la sottise, en plaidant, de déclamer à l'Audience quatre prétendus vers de Madame L***, pour le Portrait de M. de Maurepas, afin de lui concilier les Juges vendus à ce Ministre.*

O Maurepas! Ministre ricanneur,
Qui de Minerve enjolives les charmes,
Le croirais-tu, que Vers en ton honneur,
Contre un Mari fussent jamais des armes,
Et qu'une Épouse en appuyât ses larmes?
Bien est-il vrai que fus presque hué
Pour cet Éloge, et que Thémis, confuse,
S'enfuit de honte au quatrain baffoué;
Mais pour Dandin, complice de la Muse,
Il me jugea comme tu fus loué.

LIX.

Celui que du scabreux Lemière
Le Vers dur ne peut écorchier,
Peut ouïr une page entière
Du roide et rocailleux Roucher.

LX.

SUR MADEMOISELLE FAUCONNIER.

Plus ne verrez Cygne ni Tourterelle
Traîner le Char de l'Enfant de Cypris.
Certain Faucon, plus cher à l'Immortelle,
De cet honneur a mérité le prix.
Amour l'assure; Amour veut qu'on le croie.
Mais, direz-vous, tels Oiseaux ravisseurs,
Nés aux larcins, ne vivent que de proie.
Amour aussi! ses larcins font sa joie,
Et son Faucon enlève tous les Cœurs.

LXI.

Sur une Femme devenue Fille, et prise sur le fait dans les Tuileries.

Le croirai-je, grands Dieux! quoi! la fière Sylvie,
J'ai pu la voir!... mes yeux en sont encore émus!
Faire dans ces Jardins ce que faisait Lesbie
Aux fiers descendans de Rémus!

LXII.

LA GLOIRE DE BACULARD.

O Baculard! quels Lieux ta Gloire embrasse!
Que de Climats remplit ton Apollon!
Berlin se pâme au Cul de ta Manon;
Le Hottentot s'extasie à ton Nom;
Tes Madrigaux charment le froid Lapon;
Ton Jérémie est lu même au Japon;
Ton Euphémie est chère au Patagon;
Ton Coligni fait pleurer le Huron.
O Baculard! quels Lieux ta Gloire embrasse!
Hélas! tu n'es inconnu qu'au Parnasse.

LXIII.

LE CHOIX DIFFICILE.

Qui? moi! choisir de Bayard ou Fayel!
O mes Amis! l'embarras est cruel.
Mon Aristarque en demeure hypocondre.
Boileau pourtant m'aiderait à répondre,
Si je savais lequel il eût choisi,
De Pradon ou de Scudery.

LXIV.

Certain Major devint borgne à la Guerre.
Comme un autre œil il lui fallut chercher,
Très-proprement il en mit un de verre,
Qu'il ne manquait d'ôter à son coucher.
Dans une Auberge un soir le bon Apôtre
Prit gîte, but, puis se déshabilla;
Puis à Suzon, après sa Patenotre,
Dit : Mets cet œil dans l'étui que voilà.
Suzon ne bouge. Eh bien! qu'attends-tu là? —
J'attends, Monsieur, que vous me donniez l'autre.

LXV.

LES ÉCRANS.

D'Aubert, dit-on, six Fables à la glace,
Obstacle sûr aux feux trop dévorans,
Lasses d'avoir ennuyé le Parnasse,
Vont, pour étrenne, embellir nos Écrans;
J'en suis ravi; ma foi, c'était leur place;
Et, comme moi, doctement convaincus,
On entendra Lecteurs du bon Horace,
Au coin du feu, dire : *erat his locus.*

LXVI.

J'aime Racine, et j'admire Corneille,
Tous deux l'honneur du Théâtre français,
Des Grecs tous deux éclipsant les succès.
Comment choisir entre double merveille ?
Ici, la force et la sublimité;
Là, d'un vers pur la céleste beauté,
La passion, les grâces, l'harmonie;
Vaste, élevé, profond, mais inégal,
Créant son Art, son Siècle, son Rival,
L'un est Génie, et l'autre a du Génie.

LXVII.

Entre deux draps, j'ai vu la jeune Issé,
Bien tendrement appeler ce qu'elle aime;
Contre un beau sein le retenir pressé;
Mais cet Ingrat, vainement caressé,
Se débattait, mordait la Beauté même;
Et cependant, quel sort plus doux, plus beau!
Mars était moins heureux sous le Réseau
Où de Vulcain il embrassait l'Épouse.
Or, cet objet de ma flâme jalouse,
L'Amant d'Issé, c'était.... — Qui? — Son Moineau!

LXVIII.

Sur le mot Bienfaisance, *si prodigué dans le Siècle de l'Égoïsme.*

Ce petit Siècle est fertile en grands mots :
Tout retentit du nom de *Bienfaisance.*
Tout Malheureux va connaître l'aisance :
On l'enrichit.... au moins dans les Journaux *.
Quoi ! l'Égoisme, à ce nom qui le touche,
Laisse amollir sa dureté farouche ?
Pitié succède à son rire moqueur ;
Pitié ! non, non ; dans ce Siècle trompeur
De *Bienfaisance* on emmielle sa bouche,
Et l'Égoïsme en rit au fond du cœur.

* Tous les Journaux avaient leurs articles de *Bienfaisance*, souvent mesquine et ridicule. La Vanité donne peu et parle beaucoup. (*Note de l'Auteur.*)

LXIX.

A DE FAUSSES FLEURS.

Allez, Rose trompeuse et feinte,
Et vous, Lys imposteur, chez Dulac acheté,
Allez sur le teint d'Araminte,
Feindre encor la jeunesse et mentir la beauté.

LXX.

Cygnes aimés des Nymphes d'Aonie,
Ah! n'allez point de vos Accords si doux,
Devant l'Oison imbécile et jaloux,
Prostituer la brillante Harmonie!
Car au moment que l'oreille des Dieux
Savoure en paix vos Chants mélodieux,
Vos Chants, plus purs que les Eaux du Méandre,
Notre aquatique et fangeux Babillard,
Aigri, troublé de la voix douce et tendre,
L'insultera de son cri nasillard.

LXXI.

Un des Oiseaux que l'Inde nous envoie,
Nouveau Ververt, agaçait les Passans,
Mais en Novice, et par mots innocens.
Fiacres, Dragons, Abbés, Filles de joie,
Eurent bientôt dévergondé son bec.
Il blasphémait; quand Sœur Melchisédec
Dit aux Rieurs : Peut-on, en conscience,
Chez des Chrétiens apprendre ainsi le mal,
Et pervertir cet honnête animal?
Bien mieux vaudrait lui montrer sa croyance.

LXXII.

A DULUTH,

RIMEUR PLAGIAIRE.

Mon cher Duluth, à peine tu m'accostes,
Que mes Vers sont l'objet de tes desirs ;
Mais il faudrait, car de Vers tu ripostes,
Par mes ennuis expier tes plaisirs.
Ne viens donc plus fatiguer mes loisirs.
Puis, je connais ta cauteleuse adresse.
Si des neuf Sœurs la facile tendresse
M'a quelquefois confié leur Trésor,
Dois-je à tes yeux étaler ma richesse ?
Est-ce aux Filous qu'il faut montrer son Or ?

LXXIII.

SUR DESORGUE.

Ce Coq d'Inde, fier comme un Paon,
Glousse des Vers qu'il préconise.
Des Orgues qu'on désorganise
N'étourdiraient mieux le tympan.

LXXIV.

AUX FEMMES BEAUX-ESPRITS.

Le Myrte est beau ! mais de vaincre le Cèdre
A-t-il jamais conçu l'espoir jaloux ?
Et cependant l'Auteur divin de Phèdre
Vit son Chef-d'œuvre armer votre courroux :
Phèdre a subi vos injustes dégoûts !
Belles, pourquoi combattre nos Merveilles ?
L'Amour vous fit pour de moins doctes Veilles :
Nature sage a bridé votre essor.
Vous n'avez pas ce qui fait les Corneilles ;
Sapho l'eut presque ; et Sapho vit encor.

LXXV.

A UN AMI,

Qui s'excusait de traiter un beau Sujet, par la difficulté d'y réussir.

Le Talent n'admet point une timide excuse :
Que la Difficulté soit ta dixième Muse.

LXXVI.

L'ÉCHO PARFAIT.

L'Écho partout ne bavarde :
Je sais un Antre discret
Où nul Écho ne hasarde
De répéter un secret.
Ce matin, je lui dis : *J'aime :*
J'aime il dit sans quiproquo ;
J'approche.... O doux stratagème!
Ma Bergère était l'Écho.

LXXVII.

LE NOUVEAU JOB.

Darnaud toujours mourant de misère et d'ennui
Est un Mortel bien déplorable!
Plus que Job il est misérable,
Et ses Vers le sont plus que lui.

LXXVIII.

SUR DESORGUE.

Quand Polichinelle Desorgue,
Ce petit bossu Rodomont,
Sur la Montagne au double front
A voulu grimper avec morgue,
On croirait que le double Mont,
Pour se venger de cet affront,
Lui-même a grimpé sur Desorgue.

LXXIX.

La même, autrement.

De l'Aveugle fameux notre Bossu diffère,
L'ignorance en vain les confond :
Le double Mont portait Homère,
Et Desorgue sur lui porte le double Mont.

LXXX.

A un Homme en place, qui se mêlait de juger les Vers.

Pour bien juger nos doctes veilles,
Mon bel Ami, n'aurais-tu pas,
Comme ton devancier Midas,
Trop peu d'esprit et trop d'oreilles?

LXXXI.

SUR LA HARPE,

Champion de la Liberté indéfinie de la Presse.

Ce petit Rimeur qui sans cesse
Imprime maint Ouvrage en courant fagoté,
La Harpe veut que de la Presse
L'abus même soit respecté :
Soit : mais jusqu'à l'excès s'il porte son délire,
Opposons, pour le réprimer,
A sa liberté d'imprimer
La liberté de ne point lire.

LXXXII.

SUR LE MÊME,

Qui avait fait une Critique amère de Lemière dans le Mercure.

Feu La Harpe croit vivre, et feu La Harpe a tort.
Faisant les honneurs de sa bière,
Ce matin au Mercure il enterrait Lemière;
Mais un Mort peut-il être enterré par un Mort?

LXXXIII.

LES FOUS.

Marotte en main, Folie un peu gouverne
Ce petit Globe; et, pour bonnes raisons,
Un Diogène y portant sa lanterne
Nous enverrait aux Petites-Maisons.
Mais Diogène est un fou d'autre espèce.
Fou qui se croit un Menin de sagesse
N'est à mon sens le moins timbré de tous.
De nos Cadis j'approuve fort l'usage,
C'est de tenir en dedans quelques Fous,
Pour qu'en dehors on soit réputé Sage.

LXXXIV.

SUR UN VILAIN PETIT FINANCIER.

Cet avide petit Magot,
De Plutus Ministre barbare,
Est moins flexible qu'un lingot,
Et plus dur que de l'or en barre.

LXXXV.

L'ARME DU SILENCE.

Les Sots ne se taisent point :
C'est une race damnable.
Les battre sur chaque point,
Serait guerre interminable.
Les Popes, les Palissots
N'ont purgé Paris ni Londre.
Laissez leur sottise aux Sots :
Gardez-vous de leur répondre,
Gens d'esprit : pour les confondre
Silence est plus que bons-mots.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

LXXXVI.

A CERTAINES FEMMES DE BIEN.

Las ! à ma honte il faut que je l'avoue,
Long-temps n'ai su, gentes Femmes de bien,
Pourquoi faisiez tant de cas d'un Vaurien,
D'un Figaro, d'un Roué qui vous joue,
Bien moins roué que promis à la roue;
Mais aujourd'hui le sais parfaitement.
L'Homme de mœurs vous semble triste ou fade;
Un Lowelace a bien plus d'agrément!
Du Vice orné la Grâce persuade;
Même parfois le scandale est charmant!

LXXXVII.

SUR DES AUTEURS DE MAUVAIS JOURNAUX.

Moins Écrivains que Libellistes,
Nos Aristarques de Greniers,
Pour vivre se font Journalistes.....
Que ne se font-ils Journaliers?

Bibliothèque Nationale

LXXXVIII.

A UN FAUX AMI.

Mortel ingrat, Toi qu'à ma faible Gloire
Avec candeur j'avais associé,
Et qui, formant la trame la plus noire,
Par des horreurs m'en as si bien payé;
A ton esprit mon cœur me faisait croire;
L'Illusion suit toujours l'Amitié.
De mon erreur tu me ravis les charmes;
Perfide Ami! trop connu désormais,
Sors de mes Vers effacés par mes larmes!
Sors de mon cœur pour n'y rentrer jamais.

LXXXIX.

A LA PRINCESSE DE R***,

Sur une Epigramme qu'elle disait faite contre nous deux.

On te dit laide, on me dit peste;
Peste est pécadille, n'est rien;
Laideur est péché : tu vois bien
Que notre Épigramme te reste.

XC.

SUR FRÉRON,

DISTRIBUTEUR DE RENOMMÉE.

De Satanas suivant le digne exemple,
Bardus, un jour, d'un vol lourd et pervers,
Me transporta sur la cime d'un Temple;
C'était celui du Dieu brillant des Vers.
« Vois, me dit-il, ce Temple de Mémoire :
» J'y règne seul. Partant, si tu veux croire
» A mon Génie, et baiser mon ergot,
» Du bel-Esprit je t'offre les couronnes. —
» Bien suis tenté; mais.... mais quoi? si tu donnes
» Le bel-Esprit, pourquoi n'es-tu qu'un sot »?

XCI.

SUR DUCLOS,

A qui il échappait souvent de dire : Bête comme un Génie.

Bel-esprit fin, mais non sans tyrannie,
Pour se venger de n'être que cela,
Duclos disait : *Bête comme un Génie;*
Duclos n'eut point cette bêtise-là.

XCII.

LE PRESSANT DANGER.

Amour, hier, voyant couler mes pleurs,
Me caressait de son aile timide :
Que fait, Mysis, ta jeune Adélaïde
Qui te comblait de si douces faveurs ?
Je m'en souviens, et j'étais auprès d'elle;
La Nymphe, un soir, jura par mon Carquois
Qu'elle t'aimait plus que ses yeux cent fois;
Qu'elle mourrait avant d'être infidèle.
Ah! dis-je, Amour! va donc la secourir :
Adélaïde est bien près de mourir.

XCIII.

SUR ***,

Contre qui je n'avais pu réussir à tourner à mon gré une Épigramme.

Quand Momus vous crîra : Pille!
Ne mordez qu'un demi-sot;
Sot entier est la Torpille :
Il engourdit le bon-mot.

XCIV.

O de Zélis fatale destinée !
Pour se venger d'un Mari Loup-garou,
Zélis n'a pris d'autre Amant qu'un Hibou,
Toujours grondant la pauvre infortunée.
A ces Argus nuit et jour enchaînée,
Perdant, hélas ! ses momens les plus doux,
Zélis se plaint d'Amour et d'Hyménée.
Ils sont tous deux haïs, tous deux jaloux :
Je ne sais plus qui des deux est l'Époux.

XCV.

A MA MUSE.

Toi qu'Apollon, aux sources d'Hypocrène,
Ceint d'un Laurier qui fait quelques jaloux,
Muse, crois-moi, fuis l'indécente arène
Où te provoque un ****, un ****.
L'Aigle va-t-il combattre les Hiboux ?
Le Cygne altier planant sur le Parnasse,
Et dont la voix est faite pour les Dieux,
Quand des marais le vil Peuple coasse,
Interrompt-il ses chants mélodieux ?

XCVI.

A L'AMOUR.

Veux-tu prêter un secours favorable,
Aux feux cruels dont tu m'as consumé?
Veux-tu venger un Amant misérable?
Veux-tu punir une ingrate adorable,
Un cœur farouche et de glaces armé?
Mets dans mon sein ce cœur inexorable,
Mets dans le sien mon cœur trop enflâmé :
Que cet objet, plus fier qu'Alcimadure,
Aime à son tour, qu'il aime!.... et qu'il endure
Toute l'horreur de n'être pas aimé!

XCVII.

SUR LES PETITS POÈTES ET PETITES POÉTESSES.

De nos Poètes Perroquets
Je fuis la babillarde Race;
Mais je fuis surtout les caquets
De nos Perruches du Parnasse.

XCVIII.

A VÉNUS.

Toi qui flattais ma crédule tendresse
Par le doux prix d'un baiser amoureux,
Belle Vénus! ah! protége mes feux :
Viens, il est temps, dégager ta promesse;
Fais que Naïs cède à mes tendres vœux.
Par ton secours, Déesse tutélaire,
A ce que j'aime en vain ai-je su plaire;
De mon bonheur je dois encor douter :
J'ai dans Naïs mille attraits à vanter,
Mais je n'ai pas une faveur à taire.

XCIX.

PORTRAIT D'UN MINISTRE.

Juste, éclairé, prudent, inflexible aux abus,
Consacrant à l'État et ses soins et sa vie,
Par ses talens, par ses vertus,
Il a su mériter et désarmer l'Envie.

C.

SUR LE LYCÉE MARBŒUF,

OU LES VEILLÉES DES MUSES.

Il est un Parnasse tout neuf,
Nommé Parnasse de Marbœuf;
Là, vingt Muses égosillées
Près de leur Apollon transi,
D'elles-mêmes émerveillées,
Veillaient, chantaient couci, couci.
J'allai pour y veiller aussi,
Mais tout dormait à leurs Veillées.

CI.

L'INVENTAIRE.

De tours malins toute Belle est pourvue :
En serait-ce un quand tu viens me prier,
Pour grave cas d'Inventaire et d'Huissier,
Que remettions notre douce entrevue?
Si tel Huissier, tendre et jeune aigrefin,
Réalisant mes trop justes alarmes,
T'inventorie, avec ce qu'as de charmes,
De tels joyaux l'inventaire est sans fin.

CII.

IMAGE NAÏVE D'UN PÉDANT.

Si tu n'as vu parfois dans la prairie
Maître Baudet s'ébattre pesamment,
Et de ses pieds fouler insolemment
Le frais émail d'une rive fleurie,
Puis tout à coup à braire s'animant,
De Philomèle assourdir le ramage,
Et des ruisseaux le doux gazouillement,
D'un Pédant lourd tu ne connais l'image,
Tu n'as ouï ni vu Maître Frément.*

* On ne connaît point ce *Frément*, et l'on peut soupçonner ici, mais soupçonner seulement, un autre nom à peu près semblable.

CIII.

La Raison, froide Immortelle,
Le Front ceint de Nénuphar,
Contre une flâme cruelle
Vint m'offrir son beau Nectar.
— J'apaiserai l'incendie....
— Que dis-tu, triste Raison ?
Ta funeste guérison
Ne vaut pas la maladie !

CIV.

SUR UN POÈTE TRAGIQUE BOURSOUFFLÉ,

Qui trouvait trop de feu dans mes Odes.

Quoi! ce Tragique veut des Odes bien exactes,
Où règne un froid bon sens, de froides liaisons,
Lui qui, changeant le Pinde en Petites-Maisons,
Fit un Dithyrambe en cinq actes!

CV.

SUR LE MÊME.

Muses, le croirez-vous, qu'un Lycophron tragique,
Dont l'aveugle Génie eût créé le Chaos,
Défend à l'Audace lyrique
Ce désordre fougueux qu'il prête à ses Héros?

CVI.

En se traînant, la pesante Tortue
Accuse en vain l'Aigle qui fend les airs :
En vain encor La Harpe s'évertue,
Et se donnant pour règle à l'Univers,
Rampe avec art dans ses timides Vers.
Apollon rit de tous ces Nains rebelles,
Qui du Parnasse ignorant les hauteurs,
Pensent mener par des routes nouvelles
Au petit-pas le Coursier des neuf Sœurs :
C'est pour voler que Pégase a des ailes.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE TROISIÈME.

I.

Long-temps jouet de trois Divinités
Dont le bandeau fait le malheur du Monde *,
Comme un Vaisseau toujours battu de l'Onde,
Mon sort flottait dans les adversités.
Seule, au milieu de ce funeste orage,
Ma Lyre encor luttait avec courage,
Elle accusait le Ciel trop rigoureux;
Le Ciel fut sourd; mais Vaudreuil sut m'entendre;
Il accourut : son Ame fière et tendre
Connut la mienne; et je devins heureux.

* L'Amour, la Fortune et Thémis.

II.

Amour! j'ai vu la Nymphe la plus belle;
J'ai vu Thémire! et mon cœur enflâmé
Dans l'Univers, hélas! ne voit plus qu'elle!
Mais ce n'est pas le tout d'être charmé :
En bien aimant, qui ne veut être aimé?
Donne-moi donc le bonheur de lui plaire,
De l'attendrir au doux sein du Mystère;
Je me croirais dans les bras de Cypris.
Va, dit l'Amour, avec un doux souris,
Aime toujours; le reste est mon affaire.

III.

A UNE ARTISTE AIMABLE,

QUE J'APPELAIS MON JOLI RIEN.

Vénus mit dans tes yeux un charme qui m'attire;
Qui peut, mon joli Rien, te chanter mieux que moi?
Et quelle autre mieux que toi
Ferait soupirer ma Lyre?

IV.

REMÈDE CONTRE L'INSOMNIE.

Dans les horreurs d'une ardente Insomnie
Au doux Sommeil j'adressais maint soupir :
Lors je lus B*** ; et ce n'est calomnie,
Je bâillai tant que je crus m'assoupir.
Puis j'essayai des Vers académiques,
Puis des Pamphlets qu'on dit économiques :
Je lus encor Préfaces de Piron,
Et du La Harpe, et même du Fréron.
Rien n'opérait. J'ouvre enfin ce Poëme
Plus ennuyeux cent fois que l'Ennui même;
O Mois! ô Mois! vous m'avez endormi
De prime abord pour un siècle et demi.

V.

J'aime qu'on soit bref et juste en réponse.
Au plus méchant des méchans Barbouilleurs,
Au plus braillard des braillards Bredouilleurs
Quelqu'un disait : Toi qui n'as pour une once
De vrai talent, et pas un sou d'ailleurs,
Comment vis-tu? que fais-tu ? — Je dénonce.

VI.

PORTRAIT DE MADAME DE ***.

Merteuil paraît ce qu'elle veut paraître,
Et juge bien dans son petit boudoir.
Pour juger mieux, elle devrait peut-être
Apprendre enfin ce qu'elle croit savoir.

VII.

AUTRE DE LA MÊME.

Merteuil parle et juge de tout :
Elle est Physicienne ; elle est Chronologiste ;
Botaniste, Chimiste, Alchimiste et Puriste :
Il ne lui manque rien que l'esprit et le goût.

VIII.

AU BONHOMME HUET.

Sourd, sot, bavard, Bonhomme Huet,
Que n'êtes-vous encor muet !

IX.

SUR FLINS.

Des léthargiques Rimeurs
Flins est bien le Coryphée;
Lui seul vaut mille endormeurs;
C'est le vrai Fils de Morphée;
Ce Dieu coule dans ses sens.
Sa lourde Muse est coiffée
De pavots assoupissans.
Qui pourrait troubler sa vie?
Il n'est pas jusqu'à l'Envie
Qui ne dorme à ses accens.

X.

SUR LES TROIS NOMS DE M. DE FLINS.

Carbon, de Flins, des Oliviers
A plus de noms que de Lauriers.

XI.

SUR LINGUET,

Qui, au lieu de payer Dorat, le proposait à l'Académie dans toutes ses Feuilles.

Si, dans sa Feuille hypercritique,
Linguet ne cesse de crier
Que Dorat le Microscopique
Est pourtant fort académique,
Faut-il nous en extasier?
Par cet éloge amphigourique
Il croit peut-être le payer;
Ou que le fauteuil narcotique
Va, par un somme apoplectique,
Le défaire d'un Créancier.

XII.

SUR CATON.

En faveur de César les Dieux ont combattu;
Les Dieux servaient le Crime, et Caton la Vertu.

XIII.

Depuis deux jours Cythère est en alarmes;
Vénus se plaint qu'Amour ait dérobé
Cette Ceinture, ornement de ses Charmes,
Pour enrichir la toilette d'Hébé;
Dans tout l'Olympe elle le cherche encore.
Non, non, Vénus! l'Enfant malicieux
N'a point caché son larcin dans les Cieux;
J'en crois, hélas! un feu qui me dévore.
Sur nos Hameaux jette un moment les yeux;
C'est là qu'Aminte en jouit, et l'ignore.

XIV.

A UN NOUVEL ACADÉMICIEN.

Ta Muse enfin s'est donc glissée
Dans l'académique Dortoir!
Tu vas dormir comme au Lycée :
Mais déjà tu ronfles! bonsoir.

XV.

SUR L'EXIL D'UN MINISTRE DÉTESTÉ *.

Qui ne connaît l'insolente bassesse
De ce Brigand de rapine engraissé,
Vendant le Peuple à l'avare maîtresse
D'un Roi qui dort sur son trône éclipsé?
La Providence enfin sauve l'Empire;
Ruffin chancelle, et sa faveur expire :
Le Bien-Aimé l'exile de sa Cour;
De le haïr il prend même la peine.
Aucun ne fut son rival en Amour;
Que de Rivaux il aura dans sa haine!

* Malheureusement ce ne fut qu'un faux bruit.

XVI.

A BELINDE.

En vain te fardes-tu, Belinde, pour qu'on t'aime;
De plaire à soixante ans quitte le fol espoir.
Tu crois tromper nos yeux, le Temps et ton Miroir,
Et tu ne trompes que toi-même.

XVII.

LE PORTRAIT INATTENDU.

Dans l'atelier d'une Grâce mignone,
Au pinceau frais, au brillant coloris,
Certain Enfant que le Myrte couronne
Vint, à l'insçu de la belle Cypris,
Voir joli Rien dont son cœur est épris.
La jeune Artiste en vain fuit et se voile;
Amour, qui veut peindre son doux vainqueur,
Prend la palette; oui : mais, faute de toile
Que fait l'Espiègle? il la peint dans mon cœur.

XVIII.

A UN ÂNE PAISSANT.

Que ton appétit se modère,
Bel Ane, friand de chardon!
Tu parais oublier ton Frère;
Laisses-en, de grâce, à Fréron.

XIX.

A UNE JOLIE FEMME QUI MORALISAIT.

Vous qui, mieux que défunt Caton,
Prêchez la réforme à Cythère,
Ignorez-vous, jeune Glicère,
Que l'Amour s'endort au Sermon?
Des Jansénistes d'Idalie
A peine serait-il goûté.
Jamais par bouche plus jolie
Grave Sermon ne fut dicté :
C'est bien dommage, en vérité,
Que vos yeux prêchent la folie.

XX.

SUR LA BANQUEROUTE DU PRINCE DE G***.

D'un petit Gentillâtre ou d'un Banquier très-mince
La faillite serait d'un million ou deux :
Mais de trente-six! aucun d'eux
Ne l'oserait; c'est faillite de Prince.

XXI.

A THÉMIRE,

Pendant la quinzaine de Pâques.

Je fis hier larcin d'un baiser tendre;
J'en dis ma Coulpe avec contrition.
Voici les jours de restitution;
De s'amender nul ne peut se défendre.
Cil dont j'attends mon absolution,
M'a dit : Tout vol est méchante action;
Pour ton salut va, cours vite le rendre,
Thémire est bonne; et Thémire doit prendre
Une grand'part à ta conversion.

XXII.

En s'unissant, les Penseurs pensent moins :
Lors vient l'Ennui qu'on nomme académique;
C'est de tout Corps le mal épidémique.
Le vrai Génie enfante sans témoins.

XXIII.

SUR UNE MUSE,

Qui fit imprimer sous son nom un grand recueil de Vers qu'elle n'avait point faits.

Rhodope fit joyeusement
Une Pyramide immortelle;
Car on nous dit que chaque Amant,
A chaque baiser de la Belle
Donnait un marbre au Monument.
Ainsi Laure à chaque Poète,
Pour s'immortaliser, achète
Force Rimes, Baiser comptant;
Et pour la Gloire baisa tant,
Qu'elle a fait une Œuvre complète.

XXIV.

CE QUI PLAÎT A JOLI RIEN.

Gardez-vous d'avoir pour tout bien
Les faveurs d'Apollon et sa Lyre immortelle :
Savez-vous ce qu'il faut pour charmer joli Rien?
Une Calèche et Bagatelle.

XXV.

Recette pour le manque de Glace en 1791.

Point de Glace au Caveau ! — Vous voilà bien en peine;
L'Imprimeur de La Harpe a sa glacière pleine.

XXVI.

Autre Recette tout aussi bonne.

Après deux Hivers sans froidure,
Comment rafraîchir sa boisson?
Comment? pilez Vers de Carbon;
Et vous boirez frais, je vous jure.

XXVII.

Sur une Estampe où était représenté Mercure instruisant l'Amour.

Mercure instruit l'Amour! le Disciple est peut-être
Déjà plus savant que le Maître.

XXVIII.

LE RETOUR INESPÉRÉ.

Il est donc vrai! cette Amante cruelle,
Cette Délie échappée à mes feux,
Cette Délie est rendue à mes vœux!
Elle revient et plus tendre et plus belle!
Les yeux voilés d'un timide embarras,
J'ai vu Délie accourir dans mes bras.
—Ah! cher Amant! qui? moi! que je t'oublie!
S'écria-t-elle, en m'arrosant de pleurs.
Vénus mêla nos baisers, nos douleurs :
Heureux l'Amant qui pardonne à Délie!

XXIX.

Chloé, pourquoi tant de vacarmes?
Écoute deux mots pour ton bien :
Tu dis qu'on te dispute et tes Vers et tes Charmes;
Apprends que tous les jours on dispute sur rien.

XXX.

Bienfaisance proposée à MM. de l'Académie française.

O vous, Messieurs les quarante Jaseurs,
Vous du bas Pinde impérieux Despotes,
Vous que l'argent transforme en beaux Diseurs,
Vous du Ministre aujourd'hui les faiseurs,
Autant que lui soyez donc Patriotes.
C'est peu d'écrire en modernes Platons,
Amendez-vous, ô Jetoniers gloutons;
Faites ensemble une Œuvre expiatoire;
A l'indigent remettez vos jetons,
Et, s'il se peut, travaillez pour la Gloire.

XXXI.

GASCONNADE.

Nous avons de si riches Plaines
Et de si fertiles Coteaux,
Disait un Gascon de Bordeaux,
Que si l'on y plantait des Gaînes,
Il y pousserait des Couteaux.

XXXII.

SUR LA HENRIADE ET L'ILIADE.

Oh! combien l'Esprit seul a de monotonie!
Oh! que la Henriade est longue en ses dix Chants!
Homère en fit bien plus; mais, grâces au Génie,
Ils sont courts, variés, sublimes et touchans.

XXXIII.

SUR UNE ŒUVRE D'INIQUITÉ.

Certain Époux venait d'être égorgé
Par un Dandin friand d'aimables Veuves;
Un bel Arrêt, à son plaisir forgé,
Malgré justice, avait admis les preuves,
Puis, aux Témoins, mille francs adjugé.
Quoi! mille francs! c'est Arrêt de Corsaire!
A ce prix là, tous les Normands sont prêts.
Il en viendra de la Chine et du Caire;
Maître Dandin, la somme est usuraire:
Ne pourrait-on mentir à moins de frais?

XXXIV.

SUR LE MÊME SUJET.

Quand sur la foi de Témoins soudoyés,
Dame Thémis, de cervelle un peu chaude,
Se détermine en faveur de la Fraude,
Et, pour jamais, sépare deux moitiés,
Qu'adviendrait-il alors, si, par Fortune,
De feu Judas le Bâtard au poil roux
Faisait Enfant à la gentille Brune?
Pareil Poupon serait-il à l'Époux?
N'en doutez pas, répondent Lois et Codes,
Il en serait, vînt-il des Antipodes.

XXXV.

Roucher, grand Poète allemand,
A le prix d'Encouragement
Pour les beaux Vers qu'il fait paraître:
J'en félicite cet Auteur;
Mais je pense que son Lecteur
L'aurait mieux mérité peut-être.

XXXVI.

Causes de la Décadence de notre Littérature, qui étaient inconnues aux Anciens.

Sur le Pinde il est trois grands Maux,
Trois funestes Épidémies,
Bonnes pour tuer les Génies,
Et pour faire vivre les Sots :
Plats Abécédés ! plats Journaux !
Et très-plates Académies !
Sans compter nos belles Amies,
Qui du faux Goût sont les Échos.

XXXVII.

Je l'ai donc vu, ce Jouvenceau fatal,
Galant Bijou de Boudoir et d'Alcove !
Teint noir, œil louche, épais sourcils, front chauve,
Vous m'offrez donc les traits de mon Rival !
Soixante Hivers (la dose est un peu forte),
De ses Amours sont la riante escorte :
Chloé l'en trouve, et plus frais, et plus beau.
Ce vieux Hibou lui semble Philomèle ;
Ce Polyphême est un Acis pour elle.
Ah ! pauvre Amour ! je crois à ton Bandeau.

XXXVIII.

Moi, qui jamais ne fis une Chanson,
J'avais promis des Couplets à ma Belle;
Mais je trouvai la mesure rebelle,
Et de mon Luth ne pus tirer un son.
Lors m'apparut une docte Immortelle,
Qui, d'un air grave : Allons, mon Fils, dit-elle,
Près d'Apollon viens rêver tes Écrits.
L'Amour est là qui, se prenant à rire :
Moi, je te mène aux genoux d'Eucharis;
Mieux qu'Apollon j'y monterai ta Lyre.

XXXIX.

Amour, le joli tête à tête
Que je dois à ta loyauté!
Voilà donc cet Objet vanté
Dont tu m'as promis la conquête?
C'est l'Ennui même, étiqueté
Du nom de Plaisir et de Fête.
On ne saurait, en vérité,
Sans grâce avoir plus de beauté,
Ni plus d'esprit d'un air si bête.

XL.

SUR LE LYCÉE.

Que de nos jours l'Homme de Qualité
Bien peu ressemble à celui de Molière!
Grâce au Lycée, à bon droit si vanté,
Par F*****, fondé, prôné, renté,
Leur différence est vraiment singulière :
De tels Docteurs l'un n'eut où se pourvoir;
L'autre a, chez nous, des La Harpe à revendre :
L'un savait tout, sans jamais rien apprendre;
L'autre apprend tout, sans jamais rien savoir.

XLI.

INCONVÉNIENS DE L'IMPRIMERIE.

Maudit soit le premier dont le mobile airain
Sut au papier muet attacher la parole!
Son Art, qu'on vante, me désole;
Il vient d'estropier trois vers dans mon Quatrain.

XLII.

En Réponse à une Prude qui louchait.

En quoi ? ta Pudeur s'effarouche
Du sens qu'elle prête à mes Vers !
Ma Plume n'écrit rien de louche ;
Mais ton œil me lit de travers.

XLIII.

A l'Auteur d'une Tragédie de Jocaste, qu'il n'avait pas, disait-il, donnée du vivant de Voltaire, pour ne pas faire tomber son Œdipe.

Oui, je te crois ; pour l'honneur de Voltaire
Tant qu'il vécut, en rival complaisant
Cachais Jocaste, et d'un succès cuisant
Point ne voulais blesser l'Octogénaire :
Mais puisqu'enfin le grand Homme est gisant,
Si tu me crois, en adroit Adversaire,
Pour ton honneur, mon cher Comte, à présent
Cacher Jocaste est bien plus nécessaire.

XLIV.

Sur une Demoiselle bien triste qui s'était laissé faire un Drame bien noir et un bel Enfant.

Cette Infante un peu morose
Qui, sans rime ni raison,
Avec son noir Drame en prose
Voulait franchir l'Hélicon,
De la belle eau qui l'arrose
N'a pu remplir son flacon;
Et pensant cueillir, dit-on,
Le beau Laurier d'Apollon,
A laissé cueillir sa Rose.

XLV.

Entends ma voix, Déesse d'Idalie!
Belle Vénus! sois propice à mes vœux,
Prête des sons à mon Luth amoureux
Rends-les vainqueurs de la fière Délie.
Ah! si l'Ingrate écoutait mes accens;....
Vénus! Vénus! c'est peu de mon encens!
Ma Lyre alors, consacrant son hommage,
Dirait si bien tes charmes aux Mortels,
Que tu verrais Richelieu moins volage,
Et Villars même encenser tes Autels.

XLVI.

Sur les Critiques ineptes d'un Sot qui faisait une Gazette pour la Province.

Bien m'attendais à toute la Critique
Des Esprits fins, grands éplucheurs de mots;
Car la finesse est anti-poétique,
Et lui plaît fort de rendre un Vers étique;
Il est si doux d'amaigrir ses rivaux!
Mais qu'un Baudet, Gazetier de Province,
Contre ma Muse aille braire aux échos,
Ne m'attendais à Champion si mince!
Et ne faut-il pourtant que je le pince;
C'est trop d'honneur que de déplaire aux Sots!

XLVII.

LE VERS DE DAMON.

De son Vers que sans cesse il loue,
Damon étourdit l'Univers;
Et l'Envie elle-même avoue
Qe Damon a bien fait.... un Vers!

XLVIII.

LA VENGEANCE DE L'AMOUR.

Heureux et maître de mon cœur,
Mes Vers se plaisaient à médire
De l'Amour et de sa rigueur;
Et sans cesse d'un air moqueur
Je les répétais sur ma Lyre;
Mais hier l'Amour outragé
Me dit avec un ris perfide,
Tremble! je vais être vengé :
Tu connaîtras Adélaïde!

XLIX.

SUR LE PRÉSIDENT DE N***.

Tout gonflé de son lourd mérite,
Ce Président, soir et matin,
Crache du grec et du latin
Comme un Professeur émérite.

L.

A LA HARPE,

SUR TOUS SES ÉLOGES DE VOLTAIRE.

Mon ami le Turiféraire,
Qui ne cesses, matin et soir,
D'encenser l'Ombre de Voltaire,
Pour Dieu! fais trève à l'encensoir.
Ton Idole en est enfumée;
De l'éclat de sa Renommée
Tu voudrais couvrir ton néant;
Mais, si Voltaire est un Géant,
En seras-tu moins un Pigmée?

LI.

LE NOUVEAU PIBRAC.

Que tes Quatrains nous distillent d'ennuis!
De tes Quatrains vraiment le poids assomme.
Pour m'assoupir je m'en servais les nuits:
Oh! qu'ils m'ont fait dormir d'un mauvais somme!

LII.

A M. LE DUC DE G***,

Sur son Procès avec Tort son Secrétaire.

Que Tort ait eu raison ou tort,
Faire éclater votre discord,
D'un Ambassadeur est peu digne,
Malgré votre Avocat Retord *,
Vous perdrez cette Cause insigne :
Trop long-temps vous avez eu Tort.

* Retord est supposé ici le nom de l'Avocat.

LIII.

Sur un Journaliste qui se vantait de ne pas emprunter.

Lubin se fait, dit-il, une religion
De n'emprunter jamais : quelle dérision !
Pour emprunter sans cesse il prend une autre route.
Il fait des Journaux : on souscrit ;
Et, comme il faut payer d'esprit,
Lubin fait toujours banqueroute.

LIV.

A LA TOURTERELLE DE JOLI RIEN.

De la Fidélité doux et touchant modèle,
Que fais-tu chez une Infidèle ?

LV.

MÊME SUJET.

Quoi ! Tourterelle et Tourtereau
Chez joli Rien ? l'exemple est beau !
Mais je gage que l'Infidèle
Pervertira sa Tourterelle.

LVI.

AUTRE SUR LE MÊME SUJET.

Ici, ce Couple est-il mal ? est-il bien ?
Amour, dis-moi, sais-tu si joli Rien
Pervertira sa Tourterelle,
Ou sera converti par elle ?

LVII.

SUR L'ÉPIGRAMME.

Le seul Bon-mot ne fait une Épigramme;
Il faut encor savoir la façonner,
Avec adresse en nuancer la trame,
Et le Bon-mot avec grâce amener.
Un trait piquant d'abord plaît, frappe, étonne;
Mais il s'émousse, et devient monotone;
Et si le Goût ne le place avec choix,
Si d'un sel pur grâce ne l'assaisonne,
Si l'Épigramme, à la vingtième fois,
Ne vous plaît mieux, elle n'est assez bonne.

LVIII.

Que Cythérée a bien l'Onde pour Mère!
Qu'elle en a bien le caprice orageux!
Comme elle aussi ma Thémire est colère:
Ses jolis doigts ensanglantent leurs Jeux;
Mais à l'instant sa pitié la désarme.
Puis dans ses yeux un sourire, une larme,
Mêlés ensemble, éteignent le courroux;
Puis cette larme est d'un baiser suivie:
Grâces, frappez, frappez! j'aime ces coups
Que l'Amour donne, et que l'Amour expie.

LIX.

LE LINOT, LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL.

Linot du Pinde égaré dans Paphos,
J'y frédonnais pour gentille Fauvette,
Qui, de sa part, sur le ton des Saphos,
Pour Rossignol soupirait en cachette.
On reçut bien ma première Chanson;
Car Rossignol, dans un lointain Buisson,
Chantait alors : je n'ai sa voix touchante;
Or le voilà qui revient un beau jour.
Adieu Fauvette! adieu Chansons d'amour!
Linot se tait quand le Rossignol chante.

LX.

Du Volsai, coquette un peu mûre,
Lasse de gronder le miroir,
Vint confier son désespoir
A la Muse de la Peinture.
Le Brun, pour calmer son regret,
Rappela si bien chaque trait,
Fit tant que la défunte Belle,
Croyant trop perdre au parallèle,
Fut jalouse de son Portrait.

LXI.

L'AMOUR CORRIGÉ PAR SA MÈRE.

Vénus s'armant d'un long Bouquet de rose,
Saisit l'Amour, qui feint larmes et peur.
Sur ses genoux l'Imprudente le pose;
Il se débat sous le Bouquet vengeur.
Aux charmes nus vient brûlante rougeur.
Vénus la voit, et se trouble et s'enflâme;
Dans ses beaux yeux déjà languit son Ame;
Et Volupté se voilant de courroux,
Au bel Enfant qui de plaisir se pâme,
En se pâmant, donne les derniers coups.

LXII.

SUR UN BAS-BRETON,

Qui se vantait de savoir la Langue primitive, et de parler toutes les Langues.

Ce Nomenclateur éternel
Fait en vingt jargons des Harangues.
Il vaut seul la Tour de Babel:
C'est la confusion des Langues.

LXIII.

A UNE CHARMANTE PERSONNE,

Sur une Dent de sagesse qui la faisait beaucoup souffrir, et lui venait avant le temps.

O que Sagesse a fait un méchant tour !
Quoi ! d'une Dent cette Prude vous arme !
Mais il ne faut que Vénus s'en alarme :
Cette Dent là ne mordra point l'Amour.

LXIV.

Amis ! gardez-vous de lire
A tout Auditeur fallot,
Qui, dans son bruyant délire,
Mêle aux sons de votre Lyre
Sa marotte et son grelot.
Qu'un trait saillant, un bon-mot,
D'Apollon ait le suffrage,
Savez-vous quel est son Lot ?
C'est d'aller faire naufrage
Contre l'oreille d'un Sot.

LXV.

SUR UNE MONTRE.

Montre, qui fus entre les mains d'Adèle,
De ton bonheur connaissais-tu le prix ?
A ses desirs ton aiguille fidèle
Suspendait l'Heure entre ses doigts chéris :
Qu'avec regret, hélas ! je te repris !
Avec regret elle sembla te rendre.
Loin de ses yeux, que ferons-nous du Temps ?
Il est si long quand beaux yeux sont absens,
Quand n'entends plus cette voix douce et tendre
Qui me changeait les heures en instans !

LXVI.

SUR UNE SOTTE CRITIQUE.

La Critique d'un Sot est un de ses bienfaits :
Il ne peut applaudir qu'aux seuls Vers qu'il eût faits.

LXVII.

LA CALOMNIE IMPARDONNABLE *.

Quelle rumeur! que de Sots en alarmes!
N'entends-je point braire le grand Fréron?
Baculard rue auprès d'Aliboron;
De toutes parts la Sottise est en armes:
Même La Porte, en brave Prestolet,
Veut me lâcher son coup de pistolet;
J'en dois tout craindre, oui, tout.... hors l'insomnie.
Et pourquoi Diable est-il si furibond? —
L'ignorez-vous? Pour noire Calomnie:
Je l'appelais décent, honnête et bon.

* L'Abbé de La Porte se plaignait fort de ce que, dans une plaisanterie contre quelques Gonjats de la Littérature, j'avais dit que du moins il était *décent, honnête* et *bon*.

LXVIII.

Vous avez les nerfs délicats,
Et l'on aimerait à vous plaindre,
S'il ne vous plaisait point de feindre
Tous les maux que vous n'avez pas.

LXIX.

Sur quelques plates Critiques que La Harpe m'avait décochées dans son Mercure.

Courage ! Ami Bébé, courage !
Encore un petit coup de dent ;
Verse, épuise sur mon Ouvrage
Tout ce que vomit dans sa rage
Le Zoïle le plus mordant.
Tu peux rendre, à force d'outrage,
Mon Triomphe plus évident :
Je ne craignais que ton Suffrage.

LXX.

LA MÉTAMORPHOSE DESIRÉE.

Si, par magie, avais le don suprême
De transmuer le Cœur de ma Sapho,
Cœur trop muet à mon Amour extrême,
Ou répondant par malin quiproquo ;
Pour le réduire à l'amoureux Duo,
Je n'irais loin chercher mon stratagême ;
De ce Cœur là ferais vite un Écho,
Et lui dirais incessamment : Je t'aime.

LXXI.

LE TALENT DE MADAME AKAKIA.

Laure écrit bien ; Iris sait plaire ;
La sage et tendre Zélia
Sait parler, et même se taire ;
Mais de Madame Akakia,
Qui là-dessus est à quia,
Connaissez-vous le savoir-faire,
Le Talent rare ? le voici :
C'est de placer avec scrupule
Ou la cédille ou la virgule,
Et mettre les points sur les i.

LXXII.

Je l'avoûrai, mon Ame était crédule
Au nom d'Ami ; je croyais comme un Sot
Avoir la chose, et n'avais que le mot :
Mes doux Amis me trompaient sans scrupule ;
Et d'aimer seul j'avais le ridicule !
Enfin le Temps sut m'éclairer trop bien ;
Il a détruit ces rêves d'un cœur tendre ;
Mais au bonheur je ne dois plus prétendre.
Aimer, c'est vivre ; hélas ! et n'aimer rien
C'est, tout vivant, dans la Tombe descendre.

LXXIII.

SUR UN MARIAGE BIZARRE.

Un jeune Mars, plus charmant que Nirée,
Vient de s'unir, non pas à Cythérée,
Mais bien au Diable, en féminin Harnois;
Si qu'effrayé de semblable merveille :
Ouais ! qu'est-ce donc, s'écrie un vieux Narquois?
A jeune Cerf donner Biche aux abois !
Amour n'y pense; ou le Drôle sommeille,
Ou le Brouillon a changé de Carquois.
Non pas, non pas; croyez que ce Dieu veille,
Mais que l'Amour fait flèches de tous bois.

LXXIV.

D'Arnaud va toujours mendiant,
Et de ses Vers nous ennuyant.
D'Arnaud pouvait, sur ma parole,
Bien s'enrichir à rimailler,
Dût-il ne prendre qu'une obole
A tous ceux qu'il faisait bâiller.

LXXV.

REQUIESCANT IN PACE.

Bardus * a fait un Cimetière
Pour ses Amis petits et grands :
Là, gît la Gloire toute entière
Des Sabatiers et des Morands ;
Là, tous, dans leur petite Bière,
Côte à côte, proprement mis,
Gisent en paix bien endormis
Sous leur Éloge mortuaire ;
Or priez Dieu, vous qui passez,
Pour le repos des Trépassés.

* Fréron, dans ses Feuilles.

LXXVI.

A L'AUTEUR DU PLUS SOT QUATRAIN.

Mon doux Ami, ta plume menaçante
Dans un Quatrain m'offre en vain le Cartel ;
Si l'Épigramme est un péché mortel,
Ta pauvre Muse en est bien innocente !

LXXVII.

Je le confesse; attendri d'un bienfait,
De Bienfaisance, en vers, j'ai peint les charmes,
Non sans doux pleurs! Or, comme un grand méfait,
La Harpe accuse et mes vers et mes larmes.
Certes, dit-il, des bienfaits j'ai reçu;
Mais ce vain nom ne m'a jamais déçu:
Je ne m'abaisse à la reconnaissance.
Lisez mes Vers; dans aucun je n'ai su,
Dupe un moment, prôner la Bienfaisance.

LXXVIII.

SUR UN POÈTE BIEN ENNUYEUX ET BIEN ATHÉE.

Tout est matière, a dit ce lourd Poète;
Il ne veut pas que l'on croie à l'esprit:
Il a raison; et sa preuve est complète,
Dès le moment qu'il parle ou qu'il écrit.

LXXIX.

Sur une jolie Femme, lasse de complimens, et qui m'avait promis un Baiser par injure, ou pour chaque défaut que je lui trouverais.

Ami Phébus, trève à tes Madrigaux!
De tes fadeurs Senac bâille et murmure :
Elle promet un Baiser par injure;
Pour mon bonheur, trouve-lui cent défauts;
C'est cent Baisers! la récompense est sûre.
Épluche bien son cœur et ses appas.
Trouves-tu? — Non. — O peines sans égales!
Dieu des Bons-mots, tire-moi d'embarras! —
Va, dit Phébus, consulter ses Rivales;
Les cent Baisers ne te manqueront pas.

LXXX.

SUR ***.

Ce Rimeur nain, qui de sa Muse arrache
Maints Avortons, lit à faire pitié.
Des Vers qu'il beugle il mange une moitié;
L'autre moitié le Vilain vous la crache.

LXXXI.

Douce Amitié, sans doute je t'honore;
Mais d'un beau masque on te couvre si bien;
Mais on m'a tant abusé sous le tien,
Qu'à ton nom même! hélas! je tremble encore;
Et cependant, qui peut vivre sans toi?
Qui peut jouir de son âme déserte?
Douce Amitié, ce ne sera pas moi!
D'un lâche Ami viens réparer la perte;
Il est cruel d'aimer des Cœurs ingrats!...
Mais plus cruel encor de n'aimer pas!

LXXXII.

SUR L'ACADÉMIE.

Jadis le Pinde Grec comptait dans son Empire
Un Apollon et neuf doctes Beautés,
Qui, sous le nom de Muse, inspirèrent sa Lyre;
Mais dans l'Académie où le bon Goût expire,
D'Apollons soi-disant trente au moins sont comptés,
Sans qu'une Muse les inspire.

LXXXIII.

CONTRE VÉNUS,

AU SUJET D'UNE FATALE CEINTURE.

Toi qui fis naître la Déesse
De l'Amour et de la Beauté,
Mer! sous ton Onde vengeresse
Engloutis l'horrible Cité
De qui l'Art plein de cruauté
Forge l'instrument redouté
Qui met le comble à mes disgrâces,
Et, servant l'Époux de Myrté,
Change la Ceinture des Grâces
En Ceinture de chasteté!

LXXXIV.

SUR *AIMER* ET *ADORER*.

Lise, en t'adorant moins, je t'aime mieux encore :
On n'aime pas long-temps la Beauté qu'on adore.

LXXXV.

AU COMTE DE ***,

Allant emprunter des Vers à d'Arnaud, qui voulait lui emprunter de l'Argent.

Sur son Pinde, asile des Rats,
Quand tu vas chez ce pauvre Hère,
Avec un Or que tu n'as pas,
Acheter l'Esprit qu'il n'a guère,
Dans ce commerce hasardeux
Quel profit faites-vous tous deux ?
De ce trafic, je le veux croire,
Tous deux auriez besoin urgent;
Car il te promet de la Gloire,
Et tu lui promets de l'Argent.

LXXXVI.

Cette Nymphe qui, sans scrupules,
Et vous prend et vous laisse là,
Veut me donner des ridicules :
Elle est bien en fonds pour cela.

LXXXVII.

Un jeune Prince avait pour passe-temps
Une Volière où blanches Colombelles,
Dès que Zéphyr ramenait le Printemps,
Échauffaient l'air de leurs soupirs fidèles.
Pour mieux jouir de leurs tendres ébats,
A son Mentor il dérobe ses pas.
Un jour qu'il voit ses Colombes pâmées
Et son Argus, ennemi du bonheur,
L'Enfant leur dit : Vite, mes bien Aimées,
Dépêchez-vous ; voici mon Gouverneur !

LXXXVIII.

Naguère un petit Amphion,
Pour que sa Muse fût nommée,
Me dit : Ta seule opinion,
Le Brun, fera ma renommée.
Ma voix le nomme avec éclat.
Lors ce Rimeur devient un Fat ;
Sa reconnaissance est muette.
Vous plaît-il de faire un Ingrat ?
Obligez un demi-Poète.

LXXXIX.

LE NOUVEAU DORANTE.

Ce Menteur jadis si vanté,
Et dont Corneille a fait la Gloire,
Vient de repasser l'Onde noire;
Oui, Dorante est ressuscité.
Le voilà séduisant, fêté,
De ses Convives écouté;
Voilà son esprit, sa mémoire,
Sa naïve et piquante gaîté,
Et son grand Laquais effronté
Qu'il vous atteste à chaque histoire.
Oh! c'est lui-même! en vérité;
Il va dire : *Cliton, à boire.*

XC.

NAÏVETÉ SUR LE DÉLUGE UNIVERSEL.

Quand l'Éternel, qui de tout est le Maître,
Eut ici-bas son Déluge envoyé,
Bêtes et Gens, hélas! tout fut noyé,
Hors ceux de l'Arche, et les Poissons peut-être.

XCI.

Sur une Dame qui avait très-mal entendu la lecture de Psyché.

Venant d'Asnière *, une Madame Gex
Applaudit fort Calembour et Charade.
Sans Calembour, Psyché lui paraît fade ;
Même l'ai vue étouffer de l'index
Un rire sot qui demeura perplex.
Pays d'Asnière est fort loin d'Hypocrène ;
Gourmets n'y sont en bons vins, en bons mots :
On ne voit là que pesantes Saphos,
Qui donneraient, pour un muid de Surène,
Gentil flacon de Chypre et de Lesbos.

* Asnière est ici par honnêteté : cette Dame venait de plus loin.

XCII.

La Harpe, un jour, avec un ton acerbe,
Voulut tancer son Imprimeur hautain ;
Lequel lui dit : Tremble, Rimeur superbe !
Tu ne mourras jamais que de ma main.

XCIII.

A M. CARBON DE FLINS.

Mon Cher De Flins, jadis Carbon,
Vraiment ta Gloire m'inquiète;
Carbon fut trop méchant Poète,
Et De Flins n'est pas assez bon.
Or, pour éviter les outrages
Dûs à tes Vers rapetassés,
Changer de nom n'est pas assez;
Si tu m'en crois, change d'ouvrages.

XCIV.

PLAINTE A VÉNUS.

Je hais, dans une Belle, une fausse pudeur;
Je déteste le faux sourire;
J'abhorre la fausse candeur.
Pourquoi donc, ô Vénus! aimé-je Thélaïre?

XCV.

*Sur un mouvement de colère de la Comtesse de ***, contre l'Auteur.*

Las! est-il vrai qu'un doux Ramier
Contre lui pour jamais courrouce,
Non le Vautour ni l'Épervier,
Mais la Colombe la plus douce
Qu'Amour ait dans son Colombier?
Haine! rancœur! choses cruelles!
Hélas! seriez-vous naturelles,
Même aux Oiseaux du tendre Amour?
Et me faut-il, depuis ce jour,
Croire au courroux des Tourterelles?

XCVI.

Si La Harpe avait en génie
Ce qu'en impertinence il a,
Je conviens que ce Pradon là
Vaudrait l'Auteur d'Iphigénie.

XCVII.

J'aime parfois l'Épigramme en distique,
Bon-mot rapide en deux vers échappé;
J'aime encor plus le dixain marotique,
Son coup plus sûr et son dard mieux trempé.
Léger distique à peine vous effleure;
D'un bon dixain le trait profond demeure.
L'un, de l'Esprit est le brillant stilet;
L'autre, au Génie offre une arme virile.
D'un bon dixain Rousseau vous enfilait;
Un bon dixain est la lance d'Achille.

XCVIII.

Sur ce qu'on disait, que Saint-Lambert composait un Poëme sur le Génie.

Oh! quelle étrange calomnie!
Je n'en crois rien, en vérité:
Saint-Lambert peindre le Génie!
C'est l'Hiver qui peindrait l'Été.

XCIX.

A l'Auteur d'une fade et ennuyeuse Pastorale.

Dans ton beau Roman pastoral
Avec tes Moutons pêle-mêle,
Sur un ton bien doux, bien moral,
Berger, Bergère, Auteur, tout bêle.
Puis Bergers, Auteur, Lecteur, Chien,
S'endorment de Moutonnerie.
Pour réveiller ta Bergerie,
Oh! qu'un petit Loup viendrait bien!

C.

EXCÈS DE SENSIBILITÉ.

De la sensible Raimonde
Le cœur n'a jamais tari.
Cette Belle a tout le Monde;
Elle a.... même son Mari.

CI.

SUR UNE BEAUTÉ DANS SON AUTOMNE.

Belle un peu mûre, Églé dans son Automne,
Lorgne, folâtre, et se croit au Printemps.
Heureuse encor, cette adroite Friponne,
Trompe l'Amour, et croit tromper le Temps.

CII.

SUR UNE BEAUTÉ DANS SON HIVER.

Quoi! belle Iris, vous auriez soixante ans!
N'en croyez rien; ne soyez pas si sotte:
Les Almanachs sont des Impertinens,
Et le Temps même un vieux Fou qui radotte.

CIII.

Oh! le maudit Bavard! oh! le sot Érudit!
Il dit tout ce qu'il sait, et ne sait ce qu'il dit.

CIV.

SUR CORNEILLE ET RACINE.

Tous les deux sont Rivaux, et n'ont point de Vainqueur;
Tous les deux ont vaincu les Siècles et l'Envie :
Dans sa tête de feu Corneille eut le Génie
Que Racine avait dans le cœur.

CV.

SUR LISE.

Lise est, au fond, très-sociable,
Et n'a point le désagrément
De mainte Prude impitoyable.
Elle craint le désœuvrement;
Et, pour vivre commodément,
Elle aime alternativement
Les Gens d'esprit par sentiment,
Et les Sots par tempérament.

CVI.

SUR ARGUTUS,

A qui j'avais lu mon Ode sur les Dangers de la Patrie.

Ce grand Métaphysicien
Dont l'esprit toujours s'alambique,
Et qui définit tout si bien,
Que lui-même n'entend plus rien
Aux belles choses qu'il explique;
Argutus, aux yeux secs et froids,
Hier, ne donna point sa voix
A mon Ode patriotique :
Pour lui plaire il faudra, je crois,
Faire une Ode métaphysique.

CVII.

AU MÉDECIN BOUVARD.

Puisqu'il faut qu'on m'expédie,
J'aime autant, docte Assassin,
Mourir de la maladie,
Que mourir du Médecin.

CVIII.

Quoi! vous, Cléis; vous, la jeune Delphire
Qui m'inspirait dans ce beau Chantilly!
Non, non; ma Muse à ce point n'a failli:
Votre Miroir aurait dû vous le dire.
Vos yeux n'ont pas si dangereux poison.
Si jusque-là s'égarait ma raison,
Pourrais aussi prendre Blin pour Racine,
L'obscur Pavot pour Rose purpurine,
Flins pour Molière, et pour Cygne un Oison.

CIX.

A CERTAIN LYCÉE

Qui m'avait inscrit, à mon insçu, parmi ses Membres, et m'en avait rayé depuis.

A mon insçu, ne sais par quel bonheur,
Mon nom subit l'éclat qui te décore;
En l'inscrivant, tu me fis grand honneur;
En le rayant, tu m'en fis plus encore.

CX.

SUR UN OUVRAGE DE FEMME.

Produire est vraiment votre fait;
Mais un peu d'aide est nécessaire.
Cet Ouvrage est vôtre et parfait,
Comme ceux dont vous fûtes Mère;
Or il faut, pour que l'ayez fait,
Que l'ayez aussi laissé faire.

CXI.

*Sur ce que cette Dame * soutenait qu'on ne l'avait point aidée.*

Mère vous crois de cet Ouvrage-ci,
Mais laissez croire aussi qu'il eut un Père;
Car Gens malins, comme il en est ici,
Diraient partout qu'il n'a Père ni Mère.

* *Voyez* l'Épigramme précédente.

CXII.

Sur un détestable Concert donné à la Campagne par une Femme qui en avait fait la Musique, et qui la chantait avec grande prétention.

Bonjour, Madame du Corbeau;
Vous êtes le vrai Gluck femelle!
Vous chantez mieux que Philomèle;
Vous savez l'Art mieux que Rameau.
Par un accord bien sympathique,
A votre voix, de ces Étangs
Les mélodieux Habitans
Joignent leur orchestre aquatique.
Bonsoir, Madame du Corbeau:
Votre Concert est vraiment beau!

CXIII.

Sur je ne sais quel Gaston, *Directeur de je ne sais quel Lycée.*

De cet Homme que j'ignore
En vain me suis-je informé;
Depuis qu'on me l'a nommé
Je le connais moins encore.

CXIV.

SUR UNE TRAGÉDIE DE STUART.

Ton Drame est triste et froid ; tes Vers sont désastreux.
Ah ! le sort des Stuarts est d'être malheureux !

CXV.

A CHLOÉ.

De Prométhée Émule audacieux,
J'ai, comme lui, volé le feu céleste,
Et si pourtant n'ai rien pris dans les Cieux ;
Mais, las ! hélas ! ce vol doux et funeste,
O ma Chloé ! je l'ai fait dans tes yeux.
Mon Devancier expia bien son crime ;
Sur le Caucase attaché nuit et jour,
Il nourrissait un éternel Vautour.
Moi je nourris, non moins triste Victime,
Cet autre Oiseau que l'on appelle Amour.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

De mon Carquois les flèches sont colères;
Gardez-vous bien d'en provoquer les coups.
Il n'est volcans, il n'est triples chimères
Plus dangereux dans leur brûlant courroux.
On brave en paix, sous de larges verroux,
Les noirs Brigands; la Foudre en vain murmure:
L'Art rompt ses feux; mais quel Art, quelle Armure,
Contre des Vers dont le trait courroucé
Vous perce encor chez la Race future,
Et par le Temps ne peut être émoussé?

II.

LE ROSSIGNOL ET LES OISONS.

Le Rossignol, un jour, par les Oisons
Fut convié : surtout la Mère l'Oie,
Qui se disait connaisseuse en Chansons,
De les ouïr se faisait grande joie.
L'Oiseau divin fut bien dupe : il chanta.
Le Cercle Oison, en bâillant, l'écouta.
Il part; on rit. C'est là l'Oiseau du Pinde,
Dit Mère l'Oie! ah! qu'il aille aux Échos
Chanter s'il veut et réjouir les Sots!
J'aime bien mieux le doux chant du Coq d'Inde.

III.

Au Pinde, un soir, par aventure,
Donnai gîte à certain Rimeur,
Adroite et fine Créature,
Cachant bien son ingrate humeur.
Mais, dans la Couche hospitalière,
A peine entré, je vis son but.
Mauvais coucheur, pour son début,
Il prit la couverture entière.

IV.

SUR LUCILE.

Oui! je le sais; ma Lucile est trop belle!
La voir, lui plaire, est un bonheur trop doux!
Ce que j'adore est plus qu'une Mortelle :
De mon destin je rends les Dieux jaloux.
Je devins Dieu le jour qu'à ses genoux,
Rendant hommage à la Psyché nouvelle,
Psyché me dit, d'une tremblante voix :
Je vous préfère; et que, tremblant comme elle,
De sa pudeur complice trop fidèle,
Mon cœur, hélas! subit ses chastes loix.

V.

Dans son Boudoir un vieux Seigneur caduc
Mine faisait de beaucoup entreprendre;
Il pressait Lise : Arrêtez, mon cher Duc,
Lui dit l'Espiègle; et si j'allais me rendre!

VI.

SONGE.

Cette nuit même, en songe ayant des ailes,
Deçà, delà, j'aimais à voltiger.
Certain Amour, beau de grâces nouvelles,
Chargea de plomb son brodequin léger,
Puis de m'atteindre encor voulut gager.
Je vole; il court; il m'atteint, non sans rire.
Quel est ce Songe? et que veut-il me dire?
Serait-ce point qu'abjurant désormais
Autres Amours, un seul, grâce à Thémire,
Va m'enchaîner, et, je crois, pour jamais?

VII.

SUR LA HARPE,

Excellent Professeur de Poésie au Lycée.

Oh! La Harpe est vraiment un Professeur unique!
Il vous parle si bien de Vers, de Poétique,
Qu'instruit par ses Leçons, on ne peut désormais
Lire un seul des Vers qu'il a faits.

VIII.

L'ÉGLOGUE DÉSENCHANTÉE.

L'HOMME se paît d'illusions légères;
Même éveillés, hélas! nous rêvons tous:
Témoins en sont Églogues mensongères.
Qui ne croirait que vos Destins sont doux,
Petits Moutons, chantés par nos Bergères?
Vous paissez l'herbe; on vous défend des Loups.
Sous la houlette une Phylis vous range;
Le beau Myrtil en est presque jaloux.
Oui; mais, un soir, las! tombant sous leurs coups,
Avec Phylis le beau Myrtil vous mange.

IX.

Que l'Homme, dans aucun moment, ne peut se passer des Femmes.

Nous sommes nés dans leurs flancs amoureux:
Leur Sein nourrit l'Enfance qui s'ignore.
C'est dans leurs bras que l'Homme vit heureux;
Et, s'il y meurt, il meurt heureux encore.

X.

SUR DESORGUE.

Mes Amis, que Dieu vous garde
Du Rimailleur Ragotin !
Il est pis qu'un Diablotin,
Quand son Phébus le poignarde.
On dirait que l'herbe sarde
Tord la bouche à ce Lutin.
Des Francs il se croit le Barde;
Mais il y perd son latin.
Sa Rimaille est du Fretin,
Et sa Lyre une Guimbarde.
Mes Amis, que Dieu vous garde
Du Rimailleur Ragotin !

XI.

A UNE MUSE,

Dont les Vers sont bien d'elle.

Chloé donna des Vers qui n'étaient pas les siens.
Bélinde, tu fais pis, car tu donnes les tiens.

XII.

Sur une jolie Femme de l'île de Bourbon.

Ah! loin de moi, Vénus hyperborées!
Vos froids Appas glaceraient mes Concerts :
J'aime du Sud les ardentes Contrées,
Et les Vénus qui naissent de ses Mers.
C'est de Bourbon que me viennent des fers.
Qu'une Créole, Amour, a de puissance!
Près d'un Volcan Adèle a pris naissance :
Puis-je en douter? la flâme est dans ses yeux.
Quels traits brûlans un seul regard me lance!
Il me dévore, et j'en rends grâce aux Dieux!

XIII.

SUR M. GÔORT *,

Qui eut un gros intérêt dans les Fourrages, pour avoir fait le Bouffon étant à la suite de l'Armée.

Gôort, ce fin Balourd, ce célèbre Bouffon,
A jadis dans nos Camps joué son Personnage.
Il en fut bien payé; car il avait, dit-on,
Part entière dans le Fourrage.

* C'est le même dont l'Auteur parle dans son Épître sur la bonne et la mauvaise Plaisanterie.

XIV.

On sait qu'autrefois Richesource
De beau Langage ouvrit un Cours,
Et que dans cette vive source
Laserre puisa ses Discours.
Il mourut; son Ombre glacée
Passa le fatal Achéron;
Et notre Éloquence éclipsée
Pleurait sa Gloire et son Patron;
Mais il renaît au beau Lycée
Dont La Harpe est le Cicéron.

XV.

A UN SOT EN PLACE,

Qui me parlait d'un prétendu bruit que je faisais.

Écho de la Sottise et de la Populace,
Ministre à longue oreille, ignare et lourd Midas,
Tu me parles de bruit! je n'en fais qu'au Parnasse;
Et ce bruit, tu ne l'entends pas.

XVI.

Ce preux Vainqueur de cent Peuples divers,
Qui de Jupin se flattait de descendre,
Brûlait de vaincre un nouvel Univers.
Un Guerroyeur plus petit qu'Alexandre,
Amour qui va mettant les Cœurs en cendre,
N'a point, ma Belle, un moins vaste dessein.
Ce Conquérant de tes lèvres de rose
Veut conquérir les doux lys de ton sein :
Puis, où crois-tu, dis-moi, qu'il se repose ?

XVII.

Ce qui donne à la Femme une idée de Dieu et du Diable.

Sans recherche, sans document,
Sans lire ni Bible ni Fable,
Instruite par le sentiment,
La Femme très-naïvement
Se fait Dieu, d'après son Amant;
Et d'après son Mari, le Diable.

XVIII.

SUR LES TRADUCTIONS EN VERS.

Gardez-vous bien du mot à mot,
Horace et le Goût le renie.
Tout Pédant traduit comme un Sot.
C'est la grâce, c'est l'harmonie,
Les images, la passion,
Non le mot, mais l'expression,
Que doit rendre un libre Génie.
Le plus fidèle Traducteur
Est celui qui semble moins l'être.
Qui suit pas à pas son Auteur,
N'est qu'un Valet qui suit son Maître.

XIX.

Sur une Beauté facile qui me demandait un Couplet.

Belle et sensible Raimonde,
Vous méritez un Couplet.
Vous plaisez à tout le Monde,
Et tout le Monde vous plaît.

XX.

*Sur ce que l'Avocat M*** avait proposé à l'Assemblée nationale de supprimer les Pensions des Gens de Lettres, vu l'inutilité des Poètes et des Orateurs.*

Dans sa jeunesse, à ce qu'il dit,
M*** fut Homme de Lettres.
Il faisait alors prose et mètres,
Que jamais Phébus n'applaudit;
Puis devint Avocat maudit.
Or, Phébus est sa bête noire.
Fermons le Temple de Mémoire,
Dit-il, voilà mon dernier mot :
Tout Littérateur n'est qu'un Sot;
Je le fus; vous pouvez m'en croire.

XXI.

LA NATURE ET L'ART.

Avec un peu de soins et d'aide,
J'aime la taille de Zulni :
La Nature en a fait un Z;
L'Art avec grâce en fait un I.

XXII.

L'AMOUR ENCHAÎNÉ PAR LES MUSES.

Dans un Bosquet, les Muses, l'autre jour,
De nœuds de fleurs doucement enchaînèrent
Ce bel Enfant que l'on appelle Amour,
Puis à Beauté pour Captif le donnèrent.
Vénus accourt avec grosse rançon
Pour racheter cet aimable Enfançon.
Maman, dit-il, votre rançon est vaine :
J'aime mes fers plus que la liberté.
Eh ! croyez-moi, rien ne brise une chaîne
Où vous retient l'Esprit et la Beauté.

XXIII.

Cette Bossue aime un Bossu,
Amoureux de la Péronnelle :
Si le Bossu n'est point Cocu,
Il en naîtra Polichinelle.

XXIV.

CONSEILS A UN LITTÉRATEUR.

Brise ta plume; avilis ta pensée;
Ne t'arme plus d'un bon-mot innocent;
Ménage un Fat, si ce Fat est puissant;
Prône surtout La Harpe et le Lycée;
Tu charmeras nos pédantes Catins.
Mais, veux-tu plaire à nos jeunes Cotins?
Siffle le Goût, dénigre le Génie;
De Boileau même ose briser l'Autel;
Va sans pudeur encenser Monsieur Tel;
Tu seras Sot, et de l'Académie.

XXV.

SUR UNE CRITIQUE DE LA HARPE.

Bébé m'attaque; il faut, pour me défendre,
Lire Bébé; mais qui peut l'entreprendre!
Oh! j'aime mieux n'être point défendu.
Si je l'ennuie, il sait bien me le rendre:
Bébé se plaint de ne me pas entendre;
Moi, de l'avoir, hélas! trop entendu!

XXVI.

A Urbain DOMERGUE,

Sur ses Innovations grammaticales, et sur sa Traduction de quelques Églogues de Virgile.

Grand Puriste, vous qui donnâtes,
De votre pleine autorité,
Lettres de *naturalité* *
A des mots que vous étonnâtes !
Je voudrais que vous donnassiez
Les Églogues que vous rimâtes,
Et que rien ne retranchassiez
Des beaux Vers que vous déclamâtes.
Faites-voir sur votre Bureau
Le Pubis hurlant dans vos Rimes **,
Et l'embrassement du Taureau ***
A l'Amatrice, dont nous rîmes.

* « Il est des mots, disait un jour Domergue à l'Institut, qui ont reçu du Ciel des Lettres de *naturalité*. Je voudrais que l'on cessât de dire, une femme *amateur*, et que l'on dît, une *amatrice*. Plût au Ciel, Messieurs, que vous vous *enthousiasmassiez* comme moi de ces temps du subjonctif en *asse !* etc. »

** Domergue avait fait ce vers, en parlant de Scylla :

Dont le pubis est ceint de monstres aboyans.

*** Il avait fait cet autre vers :

D'un robuste Taureau les fiers embrassemens.

XXVII.

J'aime Lemierre et son Orgueil naïf :
Bien franchement le Bonhomme s'estime.
Plus dur parfois que Ronsard et Baïf,
Du moins il pense, et fit un Vers sublime.
Onc cet Orgueil ne fut déconcerté :
Un jour donnant tragique Nouveauté,
Notre Homme voit que le Public n'abonde ;
Il sort, revient ; et d'un ton rassuré :
J'ai vu, dit-il, entrer beaucoup de monde ;
Je ne sais pas où Diable il s'est fourré.

XXVIII.

SUR L'ÉPIGRAMME.

L'épigramme est un jeu d'escrime :
L'adresse à la force s'y joint.
Qui sait mal dégager sa rime,
De sa cuirasse offre le joint.
On évite aisément l'atteinte
D'un coup pesant et visé droit ;
Mais comment esquiver la Feinte
Que vous glisse un Tireur adroit ?

XXIX.

SUR UNE RÊVEUSE.

J'aimai trois mois l'indolente Lucile ;
Je l'enivrai de l'encens le plus doux.
A mes soupirs sa vanité docile,
Reçut ma prose et mes vers sans courroux.
Elle oublia ma Muse à ses genoux.
J'interrogeais en vain son âme absente.
Or, qui m'avait pris dans ce faux lien ?
Sa Rêverie : elle rêvait si bien !
Mais je vis trop que la belle Innocente,
Rêvant toujours, las ! ne rêvait à rien.

XXX.

A l'Auteur anonyme de quelques Vers publiés contre Moi dans un Journal.

Quand on est lâche, ou qu'on est sot,
On est à l'aise sous le masque.
Le Brave ose lever son casque ;
Le vrai Talent signe un bon-mot.
Mais toi, Faquin pusillanime,
Jugeant, rimant comme Pradon,
Tu pourrais bien signer ton nom,
Et rester encore anonyme.

XXXI.

Près d'un beau Sot, Églé, dans son Boudoir,
Sur un sopha nonchalamment assise,
Le stimulait d'un œil friand et noir,
Où Volupté n'était pas indécise.
Minuit sonna : c'est bien l'heure précise ;
Mais ce qu'alors jamais vous ne croiriez,
Mon Sot lui dit : Ah! que bien mieux seriez
Au fond d'un Bois! Là, vous tenant, ma Chère.....
Au fond d'un Bois! dit la Belle en colère,
Fi donc, Monsieur! vous m'assassineriez.

XXXII.

Petit Billet, ton bonheur fut extrême ;
Tu reposais sur un sein adoré :
Que te disait le cœur de ce que j'aime ?
De tous mes feux l'as-tu bien pénétré ?
Petit Billet, plus heureux que moi-même,
Ah! que ne puis-je, au gré de mon desir,
Prendre ta place, et du bonheur suprême
Goûter l'ivresse aux sources du plaisir!

XXXIII.

SUR LES POÈTES DE L'ACADÉMIE.

Malgré deux succès dramatiques,
La Harpe n'est qu'un Rimailleur.
Chamfort polit des Vers étiques;
Lemierre en forge d'helvétiques;
Saint-Lambert les fait narcotiques;
Marmontel ne plaît qu'au Railleur.
L'adroit et gentil Émailleur
Qui brillanta les Géorgiques,
Des Poètes académiques
Delille est encor le meilleur.

XXXIV.

IMITÉ DE CATULLE.

Odi et amo.

J'aime et je hais : pourquoi ce double orage?
Par tous les Dieux, Amis, je n'en sais rien;
Mais, las! hélas! ce que je sais trop bien,
C'est qu'à la fois je hais, j'aime et j'enrage.

XXXV.

BEAUTÉ ET LAIDEUR.

Beauté me plaît par sa tendre indulgence;
Son cœur aimant craindrait de soupçonner
Les noirs complots, l'infernale vengeance.
D'un trait jaloux vient-on l'empoisonner,
Fille du Ciel, elle aime à pardonner.
Mais la Laideur n'est qu'envie et que rage;
Tout l'envenime et tout lui fait ombrage.
La voyez-vous mordre, brouiller, trahir?
Le nom d'Amour est pour elle un outrage:
Son cœur affreux a besoin de haïr.

XXXVI.

Lorsque je devins aveugle.

Par les yeux de l'esprit, quand ceux du corps s'éteignent,
Je perce encor des Cieux les sublimes remparts.
Ma pensée est partout: les souvenirs me peignent
Tout ce qu'ont vu jadis mes fidèles regards.

XXXVII.

A MADAME DE ***,

Quand je commençais à perdre la vue.

Las! j'y vois peu : l'Amour, qui n'y voit guère,
Veut me guider; en ce péril commun
Secourez-nous, bel Ange de lumière :
Vous conduirez deux Aveugles pour un.

XXXVIII.

A JOLI RIEN.

Mon joli Rien, hier tu m'as laissé,
En me quittant, un feu qui me dévore.
En vain la Nuit roule son Char glacé;
En vain renaît l'humide et froide Aurore;
Ton souvenir, hélas! me brûle encore.
Heureux pourtant, je ne voudrais guérir
De mal si doux, qui plaît lorsqu'il tourmente;
Mais bien je veux que de ta main charmante,
Pressant mon cœur, tu m'aides à mourir.

XXXIX.

LES DEUX GÉOGRAPHES.

Un gros Magister du Vexin,
Qui ne sut onc prose ni mètres,
Vit sur la Carte, en grandes lettres,
Bien imprimé, *le Pont Euxin.*
Un Pont sur mer! c'est du mécompte;
On n'y doit pas monter souvent.
Peut-on nous bercer d'un tel conte!
Quoi! dit Blaise d'un ton savant,
Ne sais-tu pas que l'on y monte
Par les Échelles du Levant?

XL.

A UN AMI,

Qui me proposait en mariage une Femme très-belle et très-vertueuse disait-on; mais.....

Mon Cher, l'Hymen est acte sérieux.
Oui, cette Belle a cent Vertus peut-être;
Mais je lui sais l'esprit impérieux.
Si fou ne suis que d'épouser mon Maître.

XLI.

A VOLTAIRE,

Agé de quatre-vingt-quatre ans, lorsqu'on jouait sa pièce d'Irène.

Certain Vieillard, mordant, quinteux, étique,
D'un pied jaloux marchant sur les débris
Des demi-Dieux et des savans Écrits,
De tout chef-d'œuvre ennemi frénétique,
Le Temps, Voltaire, en dépit de nos cris,
T'allait frapper de sa Faux inhumaine,
Lorsque, passant sur la tragique scène,
Du nouveau Drame il devint spectateur;
Et, tout à coup, ému des pleurs d'Irène,
Jura, dit-on, d'en épargner l'Auteur.

XLII.

Que fait ce Lourdaud sur vos traces?
Qu'en faites-vous, jeune Thisbé?
Je ne croyais pas que les Grâces
Eussent l'Ennui pour Sigisbé.

XLIII.

LE JOUR DU MODÈLE.

L'ART de Peindre est un Art modeste :
Fuyez, Profanes indiscrets !
D'un Atelier, réduit céleste,
Ne pénétrez point les secrets.
Ce jour est le jour du Modèle.
Respectons la Fille d'Apelle,
Qui, pour faire un portrait vivant,
Ébauche, d'un crayon savant,
Un Amour qui pose pour elle.

XLIV.

JAMAIS Cléon, Rimeur sec et pincé,
Par de beaux Vers n'eut l'oreille ravie.
Il vous écoute avec un front glacé.
N'admirer rien, est un art de l'Envie.

XLV.

Jeune Picard, et Normand vieux matois,
Pour leurs méfaits allaient subir la corde.
L'Enfant d'Amiens, de frayeur tout pantois,
Se lamentait, criait miséricorde.
Le cas est dur, mon Fils, je te l'accorde,
Dit le Normand; mais tu fais le pleurart
Par trop aussi. Vraîment, dit le Picard,
Je n'y suis fait : d'aujourd'hui je commence;
Non comme vous, Normands, qui de la hart
Depuis long-temps avez l'accoutumance.

XLVI.

Point ne fais cas de mignardes fleurettes,
Qu'avec esprit nos Bergers de Boudoir
Vont débitant à fausses Bergerettes;
Telles amours ne sont rien qu'amourettes,
Et n'en voudrais seulement pour un soir.
J'aime bien mieux soupirs de Tourterelle
Que ce ramage et tous ces vains discours,
A qui feintise a seule donné cours.
Rien ne me plaît que tendre Pastourelle;
Et rien n'en veux, sinon franches amours.

XLVII.

Phébus dira, jeune et charmante Adèle,
Tes doux regards pleins de célestes feux;
Grâces diront ta grâce naturelle;
Vénus dira les globes amoureux
De ton beau sein, que baise un voile heureux;
Hymen eût dit mainte beauté secrète;
Moi, je dirai, sur ma Lyre discrète,
Tes bras d'albâtre, arrondis, faits au tour,
Bras enchanteurs, qui, seuls, fixent l'Amour,
Et qui devraient embrasser leur Poète.

XLVIII.

Sur un mauvais fragment d'Épopée, récité avec emphase dans une Séance académique.

Aveugle suis; ne voulais être sourd.
Mais, l'avoûrai, quand ce Lucain nous beugle
D'épiques Vers nés d'un Phébus trop lourd,
Voudrais encore être plus sourd qu'aveugle.

XLIX.

A L'AMOUR.

Toi que ma Lyre a chanté tant de fois,
A mon Génie, Amour, prête tes ailes !
Orne mes Vers de Roses immortelles !
Et quand toi-même en auras fait le choix,
Va les offrir, non pas à Cythérée,
Mais aux regards de la Nymphe adorée,
A qui tu dois un Empire et des Fers ;
Qui, tour à tour, sait mêler avec grâce
Les Fleurs de Gnide aux Lauriers du Parnasse.
L'Amour sourit, et vola chez B***.

L.

SUR LES BRAMES.

Quand ce La Harpe si disert
Vit, de ses Brames au désert,
Périr les beautés méconnues,
A ses Complaintes ingénues
Un de ses plus chauds Zélateurs
Mêla ces mots consolateurs :
Ami ! ton Drame allait aux Nues,
S'il avait eu des Spectateurs.

LI.

AVIS AU SIEUR BIENFAIT *,

SUR SON POLICHINELLE.

Du Théâtre de la Foire
Polichinelle échappé,
Sur le Pinde hier grimpé,
En Dithyrambe équipé,
Vint au Temple de Mémoire,
Où Bienfait l'a rattrapé.
Ce ne sont point des Sornettes;
Duluth est certain du fait.
Ne laissez plus, Mons Bienfait,
Courir vos Marionnettes.

* Fameux directeur de Marionnettes.

LII.

SUR UN ATHEE.

Damon n'est point ce qu'il est à demi.
En Capucin prêchant son Athéisme,
De l'Ignorance il a le Fanatisme.
Dieu n'eut jamais un plus sot Ennemi.

LIII.

SUR LE MÊME.

Damon l'Athée est violent;
Raison, pudeur, rien ne l'arrête.
Jamais n'ai vu d'Esprit plus bête,
Ni d'Atôme plus insolent.

LIV.

LE VEAU D'OR.

Un Partisan de la Métempsycose,
Nommé Le Veau, (bien pauvre et bien butor;
Notez cela.) pour mieux prouver la chose,
Disait : Messieurs, je me souviens encor
Qu'au temps jadis, je fus, moi, le Veau d'Or.
Lors un Railleur observant la figure
Du pauvre Hère : Ah! Monsieur, lui dit-il,
Autant que vous, je le crois, je vous jure;
Même en avez encor tout le profil;
Et rien n'y manque, excepté la dorure.

LV.

Un Dandin nommé Bègre ou Bigre,
Des Femmes Juge favori,
Au sang de Bouc, au cœur de Tigre,
Venait de léser un Mari ;
Il avait ordonné la preuve.
L'Époux criait : C'est chose neuve,
De prouver un fait controuvé !
Mais le fier Dandin qui persiste,
Dit : Peu m'importe qu'il existe ;
Il importe qu'il soit prouvé.

LVI.

Défendez-vous, Laides ; soyez bien prudes ;
De dents, de griffe, armez bien votre honneur.
Mais gardez-vous de manières si rudes,
Belles qu'Amour fit pour notre bonheur !
Aux blonds épis il faut un Moissonneur ;
La grappe veut qu'un Vendangeur la goûte.
Oyez Gaussin : à des Prudes sans doute
Gaussin disait, leur prêchant le Baiser :
Plaisir si doux, et qui si peu me coûte,
Las ! au Prochain comment le refuser !

LVII.

Du vil Frélon craignez peu les outrages,
Auteurs fameux qu'il attaque aujourd'hui :
Par charité, livrez-lui vos Ouvrages;
Car s'il manquait de ces secours d'autrui,
Pour assouvir sa rage famélique,
N'ayant plus rien à déchirer que lui,
De ses Vers même il ferait la Critique;
Et ce serait deux fois mourir d'ennui.

LVIII.

A JOLI RIEN.

Mon joli Rien, mon aimable Tyran,
Vous éludez, par tendresse équivoque,
L'instant si doux, la minute où l'on troque
Ame pour âme; à peine dans un an
Pourrions-nous mettre une queue au Roman;
Mais je l'aurai, ce bonheur qu'on m'escroque.
Ne suis Vautour, Épervier ni Milan;
Et toutefois, mon petit Ortolan,
Bien faudra-t-il qu'un beau soir je vous croque.

LIX.

LE GRAND HIVER DU PARNASSE.

Grande alarme au sacré Vallon !
Le Permesse est gelé, dit-on.
La docte Neuvaine éplorée,
Prise de rhume et de frisson,
En cherchait la cause ignorée.
Mais, hier, j'ai su d'Apollon,
Qu'une fausse Muse, inspirée
Par le plus glaçant Aquilon,
Avait soufflé sur l'Hélicon
Un Dithyrambe hyperborée *.

* Ce Dithyrambe glacial est de La Harpe.

LX.

Sur un certain Ministre, après une Réception impertinente.

P*** confond Cygnes et Buses;
Onc n'ai vu Sot aussi brutal.
Je cherchais un Ami des Muses,
Je n'ai trouvé que leur Cheval.

LXI.

RÉCONCILIATION AVEC LA HARPE.

Hélas! oui, je sifflai tes Drames :
J'ai mes torts; n'as-tu pas les tiens ?
Passons-nous-les en bons Chrétiens;
Oublions tout, jusqu'à tes Drames.
La Harpe, avec bénignité,
Je te pardonne, en vérité,
Tes plats Vers, tes jalouses trames,
Et ta lourde malignité,
Et mes petites Épigrammes.

LXII.

Oui, l'Art d'Apelle et de Timante
Est un Art cher au Sentiment;
Lui seul aux yeux d'un tendre Amant
Peut fixer les traits d'une Amante.
Hélas! ma Céphise est absente!
Viens donc, ô le plus beau des Arts!
Servir mes regrets et ma flâme;
Et peins Céphise à mes regards,
Comme elle est peinte dans mon âme.

LXIII.

SUR GIN,

Détestable Traducteur d'Homère.

Ce faux Grec, au laid minois,
Plus babillard qu'une Agasse,
Moitié franc, moitié sournois,
Sans cesse brouille et tracasse.
Pestard de Société,
Pédant, Niais et Commère,
Tout mot par lui répété,
Est traduit, interprété,
Aussi mal que son Homère.

LXIV.

ÉLOGE D'URBAIN DOMERGUE.

Ce pauvre Urbain, que l'on taxe
D'un pédantisme assommant,
Joint l'esprit du Rudiment
Aux grâces de la Syntaxe.

LXV.

AU MÊME,

Qui me menaçait d'une Epigramme.

Écris vite, mon pauvre Urbain,
L'Épigramme que tu veux faire :
Au petit cabinet prochain
Elle ira trouver ta Grammaire.

LXVI.

Le Père d'un Gascon mourut ;
C'était la nuit ; et vers mon Homme,
Qui dormait alors d'un plein somme,
Un de ses Amis accourut :
Ton Père est mort. O Ciel ! mon Père !
Dit le Gascon tout sommeillant :
Sandis, quelle douleur amère
J'aurai demain en m'éveillant !

LXVII.

Sur l'impertinente vogue des Synonymes en 1785-6 *et* 7.

Mais, dites-moi, quel maudit vent
Nous a soufflé les Synonymes?
Soit avec nom, soit anonymes,
De toutes parts ils vont pleuvant.
En vers, en prose, pêle-mêle,
Ils vous tombent drus comme grêle;
Et moi, je vais criant, merci.
Car, à vous parler sans feintise,
Tous me paraissent, jusqu'ici,
Les Synonymes de sottise.

LXVIII.

Oui, La Harpe est dans la Nature :
Il n'a rien du Sud orageux;
Mais du Nord glaçant et neigeux
Qu'il est bien la vive peinture!
Pareil à la blanche toison,
Sous qui la verdure frissonne,
Son Vers, qui nous pleut à foison,
Est mou, froid, pâle et monotone.

LXIX.

Sur quelques Sots qui s'avisaient de composer des Satires.

Dans le bon Siècle où l'on aimait à rire,
Le Dieu du Goût, sous le nom de Boileau,
Contre plus d'un Cotin fit plus d'une Satire;
Mais aujourd'hui ce que j'admire,
C'est que plus d'un Cotin nouveau
Contre le Dieu du Goût ne cesse d'en écrire.

LXX.

Réponse à l'Epigramme que Domergue avait enfin publiée contre moi *.

Tu sais mal aiguiser ta lame :
De ton Frère, Barbier subtil,
Le rasoir a bien mieux le fil
Que ne l'a ta sotte Épigramme.

* Voici cette Épigramme :

Barbare en Vers lyrique, en Épigramme fade.
— C'est fausseté pure; Écouchard
A l'atticisme de Ronsard,
Et les pointes de Benserade.

LXXI.

AUTRE SUR LE MÊME SUJET.

Pour mettre en pièce mon Quatrain,
Urbain rimaille et s'évertue :
J'avais blessé ce pauvre Urbain ;
Mais son Épigramme le tue.

LXXII.

A LA BELLE ET DANGEREUSE THAÏS.

L'autre Vénus meurt d'envie et de honte :
Belle Thaïs, règne sur les Mortels :
Déjà leurs mains t'ont dressé mille Autels
Dans les Boudoirs de Gnide et d'Amathonte.
Fripons d'Amours en foule y sont venus
Officier ; leur Chapelle est la tienne.
Le bon Priape y chante son Antienne.
Mercure a dit : Ses traits me sont connus ;
J'en suis garant ; cette Belle est Vénus ;
Oui, Vénus même, et très-vénérienne.

LXXIII.

SUR GIN,

Qui postulait pour l'Académie.

Sur notre Pinde académique,
Qui du vrai Pinde est peu voisin,
Notre Euripide Limousin,
Marmontel hurle du tragique;
Sédaine gâche du comique;
Chabanon râcle du lyrique;
Lemierre, en rime didactique,
Nous trace l'Art du Pérugin;
La Harpe, dans la Poétique,
Est, seul, Aristote et Longin;
Guibert est Végèce en tactique;
Eh! que sera donc Monsieur Gin?

LXXIV.

Sur l'incroyable Poëme de Roucher, au sujet du dévoûment du Prince Léopold de Brunswick.

Ce Poëme est d'un genre neuf,
Moitié Scarron, moitié Brébeuf.

LXXV.

SUR L'INSTITUT.

Notre Institut indépendant,
Né sous une Minerve amie,
N'est point un Corps triste et pédant;
Et ne sais par quel accident
Chacun y bâille cependant,
Comme à la feue Académie.

LXXVI.

SUR LE MÊME.

Tous ces beaux-Esprits qu'on assemble
Ont trop peu d'esprit, ce me semble.
Momus, qui jamais ne se tut,
Dit avec franche bonhommie :
On bâillait à l'Académie,
Et l'on rebâille à l'Institut.

LXXVII.

Que pruderie a d'étranges Mystères!
De gente Prude, un jour, me crus aimé.
Je triomphais de ses charmes austères;
Je caressais leur albâtre animé;
J'y prolongeais maint baiser enflâmé.
Par doux oubli, loin de m'être rebelle,
Lors se pâmait la pudeur de ma Belle.
Mais, lui peignant nos baisers dans mes Vers,
Le croiriez-vous? cette prude Isabelle
Me renia tous ces baisers si chers.

LXXVIII.

A URBAIN DOMERGUE,

Qui voulait soumettre Racine et le Génie à la règle de 1 *et* 1 *font* 2.

Un et puis un font deux, j'en atteste Barême,
Nous dit ce Pédant importun;
Et moi je lui soutiens, en l'attestant lui-même,
Que Domergue et Sot ne font qu'un.

LXXIX.

Petit Vaisseau, bien lesté pour les Isles,
Des Drames lourds du fécond Baculard,
De nos Pamphlets en bons-mots si fertiles,
De nos Romans écrits avec tant d'art,
Puissent les Vents seconder ton départ !
Déjà, voguant sur les liquides Plaines,
Tu fais bâiller les Requins, les Baleines !
D'un cours heureux fends l'Onde ; arrive ; mais
Garde-toi bien de revenir jamais.

LXXX.

Sur un Auteur fort laid, qui avait dit que le derrière de la Vénus aux belles fesses le consolait, à Versailles, du visage de nos Duchesses.

Oui, de Vénus les belles fesses
Ont pu te consoler très-bien
Du visage de nos Duchesses ;
Mais, Barthe, qui pourra nous consoler du tien ?

LXXXI.

LES DONS DE LA NATURE,

IMITÉ D'ANACRÉON.

Nature avait donné pour leur défense,
Au fier Taureau le front à double dard,
Le pied vengeur au Coursier qu'on offense,
La course au Lièvre et la ruse au Renard.
Peuple de l'Air eut ses ailes rapides ;
Peuple de l'Onde eut ses rames humides.
Lion eut force et courage indompté.
L'Homme, plus doux, eut sagesse en partage.
Restait la Femme ; elle eut, quoi ? la Beauté,
Victorieuse et du Fort et du Sage.

LXXXII.

La noire Iphise, oubliant sa laideur,
Dit, car son âme est aussi laide et noire,
Que j'eus dessein d'entamer sa pudeur :
Voyez Iphise, et tâchez de le croire !

LXXXIII.

Réponse à une Femme qui me croyait bien méchant, parce que je faisais des Épigrammes.

Je suis Mouton, et pour toute la vie ;
Mais d'un habit de Loup je m'affuble à propos,
Pour ôter aux Méchans l'envie
De me venir manger la laine sur le dos.

LXXXIV.

SUR LA FACILITÉ DE DORAT.

Dorat fait en une minute
Un Ouvrage toujours fêté
Par l'ingrate Frivolité,
Qui, l'instant d'après, le rebute.
Dorat s'étonne de sa chute !
Il vit le temps qu'il a coûté.

LXXXV.

Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie *! et c'est au Louvre même
Que la Médaille est le prix d'un Blasphème,
Par tant de Sots tant de fois répété!
Et M*****, Pradon ressuscité,
Critique ainsi le Critique suprême!
Qui ne croirait voir quarante Midas,
Profanateurs du Dieu de l'Harmonie,
A la Sottise immoler le Génie,
Et couronner un nouveau Marsyas?

* Expressions d'une Épître de M***, couronnée par l'Académie.

LXXXVI.

Qu'en Vers pompeux on chante des Guerriers
Les grands Exploits, les Prises qu'ils ont faites,
Je ne prétends à l'éclat des Lauriers:
Je n'ai plaisir qu'à chanter mes défaites.
Mes Ennemis sont terribles et doux;
Mes Ennemis me blessent sans courroux;
Tous leurs traits sont dans leurs vives prunelles.
Il n'est cuirasse à l'abri de leurs coups;
Tyroliens visent moins juste qu'elles;
Plus on en meurt, plus le trépas est doux.

LXXXVII.

SUR MOI.

Souvent j'aurais pu m'enrichir :
Des Biens on m'eût ouvert la source ;
Je ne daignai jamais fléchir ;
Et, toujours prêt à s'affranchir,
Mon Courage fut ma ressource.
Très-dupe avec un air malin,
Jamais n'ourdis de noire trame.
Sans haine, sans fiel, sans dessein,
Mon dépit lance l'Épigramme :
J'ai le Cœur bête et l'Esprit fin.

LXXXVIII.

A LA VIRGINITÉ.

O la plus belle Fleur du Jardin d'une Belle,
Virginité ! qu'Amour adore et veut cueillir,
Permets-lui d'émousser ton épine cruelle,
Ou crains que, sans honneur, il te laisse vieillir.

LXXXIX.

*La folie de ***, qui avait le Cordon bleu par charge sous l'ancien Régime.*

Son Cordon bleu lui tournait la cervelle;
Entre deux draps il s'en parait la nuit;
Il s'en parait au bain, même à la selle;
Il s'en parait en faisant le déduit.
Sans-culotisme a dépouillé Tuffière;
Il en mourra, mon Cordon bleu bourgeois;
Il en mourra, certes; mais dans sa bière
Il le mettra pour la dernière fois.

XC.

Dans les beaux jours de ma jeune saison,
Douces erreurs venaient flatter mon âme:
Je me livrais à des songes de flâme;
Mon Cœur sensible égarait ma Raison.
Le temps n'est plus de ces heureux mensonges!
J'ai retrouvé la Raison et l'Ennui.
Douces erreurs, hélas! vous m'avez fui.
Triste réveil, tu ne vaux pas mes songes!

XCI.

IMITÉ D'ANACRÉON.

En agitant une branche de Myrte,
L'Enfant ailé me criait : Suis mes pas !
Moi, de franchir bois, rocher, fleuve, syrte,
Pour éviter sa poursuite et ses lacs.
Mais, en fuyant, mon pied timide, hélas !
Sent d'un Aspic la venimeuse atteinte.
Pâle, je tombe, et crois ma vie éteinte.
Lors sur mon front, qu'Amour vient ranimer,
Il bat de l'aile, et me dit, non sans plainte :
Aussi pourquoi ne veux-tu pas aimer !

XCII.

SUR ***,

A qui il était échappé de dire que je n'étais point au pas.

Dame Tortue, un jour, dit à Pégase : Arrête !
Arrête ! il ne faut point aller trop peu ni trop.
Sois au pas comme moi. Tais-toi, rampante Bête !
Dit le Coursier divin, mon pas est le galop.

XCIII.

Qu'un Furieux, sur les pas des Césars,
Ivre d'Orgueil, et de Sang et de Gloire,
Aille braver tous les Foudres de Mars,
Mourir, en Sot, au sein de la Victoire,
Et tristement savourer l'Onde noire!
J'aime bien mieux, en Buveur fortuné,
Sous ce Berceau de Pampres verds orné,
Avec Zélis goûter leur douce ivresse;
Et, par Vénus de Myrtes couronné,
Mourir au sein de ma belle Maîtresse.

XCIV.

Quand avez lu Rimes hyperborées
Du froid Rimeur qui barbouilla Fagel *,
O mes Amis! ne craignez le dégel;
Bravez du Sud les plus chaudes Contrées;
Tels Vers sont pis que glaces d'Archangel.
Mais quand de Vers forgés à triple flâme
B*** vous point dans ses accès mordans,
Et que sur vous il aiguise ses dents,
Long-temps vous cuit le trait qui vous entame:
Charbons d'Enfer ne seraient plus ardens.

* D'Arnaud.

XCV.

SUR UNE JOLIE FEMME,

Qui se donnait le nom de mon Abeille.

Qui le croirait ! une Abeille m'inspire :
Je la préfère aux Nymphes de Cypris.
Elle se plaît aux Vers que je soupire ;
Des Fleurs du Pinde elle connaît le prix ;
De son doux miel Phébus même est épris ;
Sur nos Lauriers souvent elle voltige.
J'aime à la voir errer de tige en tige ;
Puis, sur ma Lyre elle vient se poser ;
Puis, je la chante, Amour ! et ton prestige
La rend sensible au charme du Baiser.

XCVI.

*Réponse à une question sur quatre mauvaises Tragédies de ***.*

Des quatre Drames ennuyeux
Que Damon fit pour le Théâtre,
Lequel aimeriez-vous le mieux ? —
J'aime mieux..... les siffler tous quatre.

XCVII.

Quoi ! dans un puits la Vérité !
Quel gîte pour une Immortelle !
Eh bien ! que ne voyage-t-elle,
Dira le Vulgaire hébêté.
Voyager ! où ? vers la Bastille ?
En Russie un knout vous l'étrille ;
Même à Londre elle est sans appuis ;
On la grille en Terre papale ;
Le Grand-Turc l'écorche ou l'empale :
Mieux vaut encor le fond du puits.

XCVIII.

Sur une Catin avare qui faisait la Prude.

Que ta feinte Pudeur me fatigue et m'ennuie !
Descends de ta Vertu, scrupuleuse Aglaé :
Si j'étais Jupiter et sa brillante pluie,
Tu serais encor Danaé.

XCIX.

AUX QUARANTE.

Dans vos Fauteuils honorifiques
Dormez aussi, beaux Endormeurs.
Sûrs de vos Dons soporifiques,
Bravez les malignes clameurs.
Qu'importe que des Frérons braillent
Et vous montrent toujours les dents;
Les Cerbères les plus mordans
Peuvent-ils mordre quand ils bâillent?

C.

Toute Femme ressemble à la chaste Diane,
Approuvant en secret, dit-on,
Ce qu'en public elle condamne.
Sa bizarre Vertu sur le pauvre Actéon
Se venge d'un regard profane,
Et va séduire Endimion.

CI.

Sur ce que des Gens de bonne Compagnie s'avisaient de crier contre l'Épigramme.

Dans la bonne Compagnie
On ne voit que bonnes Gens.
Parmi ces Cœurs indulgens
Si parfois on calomnie,
C'est dans les cas bien urgens.
Là, qu'on assassine en prose,
On n'est méchant, ni pervers;
Chacun le peut; chacun l'ose;
Mais qu'on égratigne en vers,
Oh! c'est une horrible chose!

CII.

LES DEUX AUDITEURS A FUIR.

Moi! lire à Damis, à Clitandre,
Les Vers que ma plume a tracés!
L'un a trop d'esprit pour m'entendre,
Et l'autre n'en a pas assez.

CIII.

Doux alimens d'une amoureuse flâme,
Galans Écrits que Vénus a dictés,
Vers où Tibulle exhale encor son âme
Sur les beaux yeux que sa Muse a chantés,
Las! c'est par vous, sources de voluptés,
Qu'amoureux fus de la tendre Zélie,
Lorsqu'abusé par un charme fatal,
Et de Tibulle imprudemment Rival,
Je ne croyais aimer que sa Délie!

CIV.

Tocsin d'Amour, ici mieux qu'à Cythère,
Se fait ouïr. Soyez les bien-venus,
Hommes Galans, et sachez le Mystère.
De Campana, l'une de nos Vénus,
Vient ce doux bruit. Sa gentille Clochette,
A coups pressés, vers le déclin du jour,
Appelle ici les Grâces à sa Cour;
Puis de Psyché l'Amant vient à son tour;
Et plus d'un cœur de Cythère, en cachette,
Fait le voyage, au doux Tocsin d'Amour.

CV.

Grace aux modernes documens,
Adieu bon Goût, Génie antique,
Notre Apollon est méthodique :
Nos Préfaces, nos Mandemens
Prennent le style poétique ;
Et tous nos Poëmes charmans
S'emparent du ton prosaïque.
Or, dites-moi, par quel travers
La Mode, qui de tout dispose,
Aime la poésie en prose,
Et ne peut la souffrir en vers ?

ÉPIGRAMMES.

LIVRE CINQUIÈME.

I.

LE HIBOU ET L'AIGLE.

A son manoir las de borner sa vue,
Certain Hibou supplia l'Aigle un jour
De lui montrer l'Olympique séjour.
L'Aigle, en jouant, le porta sur la Nue
Jusqu'au Soleil : Ami, le vois-tu bien ?
Je vois.... je vois force brouillard, et rien,
Dit le Hibou. L'Aigle moqueur et leste
Vous rejeta mon Aveugle ici-bas.
Pour admirer un spectacle céleste
Il faut des yeux, les Hibous n'en ont pas.

II.

A ZÉLIS.

Je ne veux point, à l'envi de Newton,
De la Nature aller percer le voile,
Ou la décrire en style de Buffon,
Ou, comme Herschel, conquérir une Étoile;
Point ne me sied leur vol audacieux.
J'aime la Terre encor plus que les Cieux.
O ma Zélis! seul objet qui m'enflâme,
Je ne prétends que lire dans tes yeux
Un doux secret, et conquérir ton âme!

III.

Sous des haillons, tout décharné, tout blême,
Près d'une Église un mendiant gisait,
Qui de misère et de faim périssait;
L'*ecce Homo* n'en serait que l'emblême.
Passe un Richard, cuvant ses millions,
Empâté d'or et d'indigestions.
D'un ton dolent le Fantôme lui crie :
Mon bon Seigneur, donnez au Souffreteux;
J'ai faim!... — Toi! faim! voyez donc, je vous prie,
Ce Maraud-là; n'est-il pas trop heureux?

IV.

Remercîment à M. Carbon de Flins des Oliviers *.

Vous, dont le triple nom vanté
Fait tout l'orgueil de notre France,
Monsieur de Flins, en vérité,
Grand merci de votre indulgence !
Non, non, votre bénignité
N'a point l'air de la suffisance,
Ni ce ton de fatuité
D'un petit Sot plein d'importance.
Satisfait de votre Opulence,
Vous n'avez point trop insulté
A ma poétique Indigence.
Que sur mes Rois votre silence
Est bien juste, bien mérité !
Et, comme sans malignité
Votre Goût prône en récompense
Mon petit Quatrain mal cité !
Monsieur de Flins, en vérité,
Grand merci de votre indulgence !

* Ce Monsieur, en rendant compte de l'Almanach des Muses, dans un article de Journal, n'avait rien dit d'une grande Ode de l'Auteur, et n'avait cité de lui qu'un quatrain, qu'il avait encore estropié. C'était, disait-il, par indulgence, qu'il n'avait point parlé de l'Ode.

V.

Sur une Femme coupable d'une méchanceté atroce et sans profit.

Que, sans égards et sans pitié,
Par une jalouse tendresse,
Femme ait pu trahir l'Amitié,
L'excuse est au moins dans l'ivresse;
Mais qu'avec un sang-froid benin
Il soit un Monstre féminin,
Méchant pour le plaisir de l'être!
Merteuil * à peine eut ce venin;
Merteuil ici trouve son Maître.

* Exécrable Héroïne des Liaisons dangereuses.

VI.

A UN PÉDANT IGNARE.

De Vadius, de Trissotin,
Ne sais trop lequel te ressemble.
Apprends hébreu, grec et latin,
Tu seras tous les deux ensemble.

VII.

L'UNIQUE ENTREVUE.

Je crus à Paul du mérite ;
Paul du mien faisait l'aveu.
De nous entrevoir, bien vite,
Nous formons le double vœu ;
Mais de complimens stériles
Et de mérite lassés,
Nous nous sommes embrassés
En personnes très-civiles,
Et qui font vœu désormais
De ne se revoir jamais.

VIII.

A MES AMIS.

Voyez mon embarras extrême :
Je peins un Sot dans mon quatrain ;
Urbain me dit que c'est lui-même ;
Mes Amis, dois-je en croire Urbain ?

IX.

SUR LA FUREUR DES ACCAPAREMENS.

Grace à notre Liberté,
Dans l'espoir d'un maudit lucre,
L'un accapare le Thé,
L'autre accapare le Sucre.
Même aux fanges d'Hélicon,
D'accaparer on menace.
Flins veut, en Rimeur glouton,
Accaparer le Chardon;
Et La Harpe, nous dit-on,
Vient d'accaparer la Glace.

X.

Moi! j'aurais comparé Domergue à Trissotin!
Pourrais-je à cet excès calomnier Cotin?

XI.

Neuvain éclos pendant une séance de l'Académie.

Quel est ce Corps tout composé de Langues?
Babil sans fin est sa vocation.
D'Académus, ô triste invention!
Source d'ennuis et de sottes Harangues!
Membres à part sont doctes néanmoins;
Mais, réunis, les meilleurs valent moins:
Larges cerveaux soudain se rétrécissent;
Puis des Oyans les bouches s'élargissent:
Gens qui bâillez, je vous prends à témoins.

XII.

Sur un Vase appartenant à une jolie Nymphe.

Coupe d'Amour, bijou charmant et frêle,
Vase, où l'on boit nectar de Volupté,
Quand on vous casse, Amour est irrité,
Mais il sourit, dit-on, quand on vous fêle.

XIII.

RÉPONSE A UN BILLET SUR LEQUEL ON AVAIT ÉCRIT :

A celui qui ne sait pas que pour plaire à joli Rien, il faut aimer beaucoup, desirer toujours, n'oser jamais.

Gentille Prude de Cythère,
Vous avez fait un joli tour!
Grâce à votre régime austère,
Se meurt de faim le pauvre Amour.
Ah! rompez vite l'abstinence;
Rendez-lui ses doux alimens,
Tendres regards, baisers charmans,
Dût-il mourir d'incontinence.

XIV.

Sur deux Poètes qui nous manquaient à l'Institut dans la section de Poésie.

Deux Poètes chez nous ne font point résidence:
Sur Delille et Le Blanc notre choix se méprit;
Delille à l'Institut manque par son absence,
Le Blanc par absence d'esprit.

XV.

Or, savez-vous comment de Fille honnête
Gentil Amour pas à pas est vainqueur ?
L'habile Enfant d'abord séduit la tête,
Prend doux baiser, puis descend vers le cœur;
Puis glisse encore où le plaisir l'arrête.
Mais s'il n'eût joint la pudeur au desir,
S'il eût brusqué l'asile du plaisir,
S'il en eût fait sa première conquête,
D'un froid bonheur prompt à se dessaisir,
Il n'aurait eu ni le cœur ni la tête.

TRADUCTION ITALIENNE.

Vuoi saper come di Donzella onesta
Trionfa a mano a man gentile Amore?
Pria seduce il fanciul scaltro la testa;
Dolci baci ne piglia, e quindi al core
Scende furtivo, e là s'indrizza dove
Siede il diletto, ed il disìo lo move.

Ma senza che al desir sia'l pudor misto,
S'egli assalendo del piacere il trono,
Fatto ne avesse il suo primiero acquisto,
Volendola di furto e non per dono,
Sua fredda gioja se n'andrebbe presta,
E preso non avria ne cor ne testa. B.

XVI.

Sur la sottise et la maladresse des Critiques de Fréron.

Que veut Bardus? expulser d'Hélicon
Les plats Auteurs? Eh! jamais ils n'y furent;
Non plus que lui la Gloire ne connurent,
Et n'est besoin d'en venger Apollon.
Que veut-il donc? garder que mainte Buse
Ne nous endorme? autant en fait sa Muse!
Or, devrait-il par honneur les choyer
Comme ses yeux; car, s'ils cessaient d'écrire,
Et s'il n'était au monde un Chevrier,
Des Écrivains Bardus serait le pire.

XVII.

A RIVAROL,

Qui avait pris, avant la Révolution, le titre de Comte.

D'autres ont perdu leur Comté;
Mais toi, Damis, plus je calcule,
Plus je vois que, tout bien compté,
Tu n'as perdu qu'un ridicule.

XVIII.

SUR L'ÉPIGRAMME.

Si la grâce ne l'assaisonne,
Malgré tout l'éclat d'un bon-mot,
L'Épigramme qui vous étonne
Vous aura fatigué bientôt.
Marot évita ces disgrâces
Par sa gente naïveté.
On quitte parfois la Beauté,
Jamais on ne quitte les Grâces.

XIX.

SUR LA HARPE.

Sans jamais accroître sa Gloire,
Toujours La Harpe a rimaillé;
Et cependant, pour sa Mémoire,
Il n'a pas en vain travaillé;
Car si jamais il n'a su faire
Un hémistiche à retenir,
Tout vers qui le siffle, au contraire,
Ne sort jamais du souvenir.

XX.

CONTRE DESORGUE.

Que maudit soit cet Orphée au col tors,
Au dos convexe, à l'échine concave,
Qui vous poursuit de ses aigres accords
Au lit, à table, au grenier, à la cave.
Tout haletant de la rage des Vers,
Il vous suivrait sous la tombe, aux Enfers.
Plutôt cent fois y devenir Sysiphe,
Plutôt m'y voir roué comme Ixion,
Ou qu'un Vautour m'écorche de sa griffe,
Qu'ouïr sans cesse un pareil Amphion.

XXI.

QUI PERD GAGNE.

Ah! j'y consens, triomphez, mes Rivaux!
Enlevez-moi cette gentille Dame;
Heureux qui perd ses petits madrigaux,
Et ne va point jusqu'à l'Épithalame!

XXII.

AUX DEUX GRÂCES,

Chez lesquelles j'oubliai, un soir, quelques Élégies manuscrites, qui me furent renvoyées, le lendemain, enlacées de rubans.

Aimables Sœurs, l'une, au charmant sourire,
L'autre, aux grands yeux bien rêveurs et bien doux,
Ces tendres Vers qu'Amour me fit écrire,
Ont donc passé la nuit auprès de vous!
Puis, dès l'aurore, un Message fidèle
Vient me les rendre avec faveur nouvelle,
Si qu'on dirait que je n'ai rien perdu.
Mais quand Tibulle, hélas! quitte Délie,
Ce ne sont pas ses Vers seuls qu'il oublie :
Pensez-y bien ; tout ne m'est pas rendu.

XXIII.

SUR LA FRATERNITÉ OU LA MORT.

Bon Dieu! l'aimable Siècle où l'Homme dit à l'Homme :
Soyons Frères..... ou je t'assomme!

XXIV.

RÉPONSE AU BILLET D'UNE ABEILLE *.

Billet charmant, qu'une Abeille du Pinde
D'un miel si doux a si bien parfumé,
Je te préfère aux vains trésors de l'Inde,
Au diamant, au rubis enflâmé.
Qui, mieux que toi, mérite d'être aimé?
Sans jamais craindre une Lettre rivale,
Viens sur mon cœur reposer nuit et jour;
Fais-y couler baume que rien n'égale,
Parfumes-en tous nos baisers d'amour!

* Copie de ce Billet :

Allez, petit Billet, vous perdre dans un essaim de Guêpes. Allez déposer votre miel au milieu de leur ouvrage, et qu'on vous reconnaisse à votre douceur et à votre parfum. Cependant ne laissez pas croire que vous êtes sans défense; prenez soin de votre petit aiguillon, et usez-en si jamais une main profane tentait de vous recueillir, etc.

XXV.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

O Cécité! lamentable disgrâce!
Lire ne puis Racine ni Boileau;
Mais des Lecteurs B*** est le fléau;
O Cécité! parfois je te rends grâce.

XXVI.

Sans inceste, sans adultère,
Cléon sans doute aime sa Sœur,
Cléon sans doute aime sa Mère.
Jamais, d'une union si chère,
Je ne troublerai la douceur.
Mais il aime aussi ma Thémire :
Il veut l'enlever. O noirceur !
Cléon, reconnais ton délire ;
Que fais-tu ? songe que Thémire
N'est ni ta Mère, ni ta Sœur.

XXVII.

A MADAME DE ***,

Belle et toujours souffrante.

Non, non ; votre âme, je le vois,
Ne ressent pas ce qu'elle inspire.
Adieu, trop aimable Thémire,
Adieu, pour la dernière fois !
Vos maux vous rendent trop à craindre ;
C'est un nouvel Art de charmer :
Je sens qu'à force de vous plaindre,
J'allais finir par vous aimer.

XXVIII.

Dans son beau Parc, un jeune Amant anglais,
Riche et prodigue, avec sa douce Amie,
Bras enlacés, un soir prenait le frais.
Vénus alors n'était point endormie ;
Sa vive étoile éclatait; et, tout bas,
En y fixant un œil rempli d'appas,
Betzi soupire; elle y rêve en silence.
L'Amant s'écrie, avec doux embarras :
O ma Betzi ! ne la desire pas :
Te la donner n'est pas en ma puissance !

XXIX.

La Fleur vit des sucs de la terre;
L'Abeille vit du suc des fleurs ;
L'Amour, des baisers de sa Mère ;
Quelquefois aussi de mes pleurs.

XXX.

Au Ministre de l'Intérieur Fr. de N. C., lorsqu'on eut placé sur ma tête, au Louvre, des Gens qui m'empêchaient de dormir.

Ministre, venge-moi d'un attentat énorme
Qui révolte Apollon et trouble mon bonheur ;
Dans la chambre sacrée où j'ai fait le Vengeur,
Raymond ne veut pas que je dorme.

XXXI.

Sur une Femme poète, morte d'une petite Epigramme.

Du Poète en jupe, en gaze,
Voilà donc l'espoir fichu !
Las ! de son petit Pégase
Le petit Poète est chu.
De son mal Phébus n'a cure ;
L'Immortelle est au cercueil :
A petit ballon d'orgueil
Ne fallait grande piqûre.

XXXII.

LE GOÛT DU SIÈCLE.

Plus de Pindares, plus d'Horaces !
La Lyre cède au Flageolet ;
Nous avons de petites Grâces,
Un petit Goût bien frivolet.
Notre Siècle est un peu follet.
En liséré Minerve brode.
Le Sublime est passé de mode :
L'amour des Riens l'a supprimé ;
Et l'on préfère au chant de l'Ode
La Charade et le Bout-rimé.

XXXIII.

La faiblesse du Sexe en est la douce amorce ;
Hercule dut filer auprès de la Beauté :
La Force résiste à la Force,
Et cède à la Fragilité.

XXXIV.

A VÉNUS.

Jeté du Pinde en ce noir Labyrinthe
Où m'entraînait une infâme Thémis,
Bonne Vénus, un jour tu me promis
De m'adoucir cette Coupe d'Absynthe.
Rayon d'espoir vint luire à mes douleurs,
Et de Fanni braver la noire étoile;
Puis, soulevant avec grâce ton voile,
Tu daignas même en essuyer mes pleurs;
Et puis tout bas me nommas cette Adèle
Qui m'a si bien vengé d'une Infidèle.

XXXV.

SUR OVIDE ET TIBULLE.

Le Bel-esprit Ovide était brillant, volage;
Le sensible Tibulle aima plus constamment:
De l'esprit et du cœur voilà bien le partage:
L'Esprit n'est qu'amoureux, mais le Cœur est amant.

XXXVI.

Sur l'érudition de M. de Pompignan, qu'on me vantait beaucoup.

Oui, Pompignan est érudit;
Mais son hébraïque manie
A reçu plus d'une avanie
Des Lecteurs qu'elle morfondit.
Avec un faux air de Génie,
Son style empesé m'engourdit.
Et je dirai, sans calomnie,
Que tel Savant qu'on applaudit,
Par les Grâces toujours maudit,
N'est bon qu'à guérir l'Insomnie.

XXXVII.

J'ai vu faner les roses de Naïs;
J'ai vu périr la beauté de Lydie;
Revers pareil menace en vain Cléis:
Cléis jamais ne peut être enlaidie.

XXXVIII.

NAÏVETÉ, IMITÉE DU PROVENÇAL.

Ce cœur, gentille Myrté,
Qu'un jour me donnas en gage,
Ne l'ai vendu ni prêté :
J'en ai fait un autre usage.
Je l'ai pris ; avec le mien
Je l'ai confondu si bien,
Que plus ne sais, mon bel Ange,
Lequel des deux est le tien.

XXXIX.

A MON ABEILLE.

Au doux miel que tu sais me faire
Je connais ton goût délicat ;
Pourquoi te vois-je satisfaire
Et plus d'un Sot, et plus d'un Fat ?
Je veux bien, ma charmante Abeille,
Chasser les Guêpes de chez moi ;
Mais, pour me rendre la pareille,
Chasse les Frêlons de chez toi.

XL.

AU CURÉ LA HARPE,

DANS MÉLANIE.

Maudit Curé de Mélanie,
Bavard sans raison et sans fin,
Tu fais schisme avec le Génie;
Puis-je donc avoir la manie
De communier de ta main,
Quand Apollon t'excommunie?

XLI.

SUR UNE JOLIE PETITE FEMME.

Lise est petite : Amour, qui l'a fait naître,
N'est pas Géant. Tout en elle est mignon.
Extrait de Grâce a composé son être;
Dans un grand Cercle à peine la voit-on!
Mais qui la voit en garde la mémoire;
Fragilité fait son charme et sa gloire.
Ce joli Rien se glisse dans le cœur;
Petit se fait au point qu'on ne s'en doute;
Puis il grandit, puis il règne en Vainqueur.
O jolis Riens! c'est vous que je redoute.

XLII.

Au coin du feu, le Bailli Sottenville,
En tisonnant, disait à sa Moitié :
Oh ! que les Mœurs d'à présent font pitié !
Tous les Époux, je crois, dans cette Ville,
A Cocuage ont le tribut payé,
Hors un qui, certe, est incocufié.
Qui donc ? repart la Femelle naïve.
Lui de répondre, en ricanant tout bas :
Tu le connais. — Mon Fils, dit la Baillive,
Sur mon honneur, je ne le connais pas.

XLIII.

A l'Auteur d'une mauvaise petite Comédie, intitulée le Faux Seing.

Dans ta petite Comédie
Tout est sans couleur, sans dessein ;
Pour l'intituler le Faux Seing,
Il fallait la signer Thalie.

XLIV.

LE RAT ET LES BARMECIDES.

O méchant coup! acte vraiment pervers!
Un maudit Rat croquer mes Barmecides!
Maître Gilbert était là, mais ses Vers
Au maudit Rat parurent trop acides.
Là, reposaient aussi Vers de Roucher,
Se défendant mieux que fer ni rocher.
Las! que je plains mes pauvres Barmecides!
Pour eux, La Harpe, il n'est donc point d'abris!
De la Vengeance il faut que tu décides;
Le Traître est là qui dort sur tes débris!

XLV.

L'HEUREUX REFUS.

Par mégarde, j'allais baiser
Cette Lise, qui n'est plus Flore:
Elle daigne me refuser;
Je vois que Lise m'aime encore.

XLVI.

LES DEUX MANIES.

Oh! de la Rime incurable travers!
Duluth rimaille, il rimaille, il rimaille;
Et puis il vient vous dégorger ses Vers.
Plus il en dit, plus on bâille et rebâille.
Si vous dormez, le bras il vous tiraille;
Oh! de la Rime incurable travers!
Mais ne croyez qu'il n'ait d'autre manie
Que la fureur d'écorcher le tympan :
Corbeau du Pinde, il y plume le Paon;
Et ses larcins composent son Génie.

XLVII.

SUR UN JOURNALISTE.

Écrivant mal, jugeant comme il écrit,
Ce nouveau Wasp fait un Pinde à sa guise;
Il donne aux Sots des Patentes d'Esprit,
Aux Gens d'Esprit Patentes de Sottise.

XLVIII.

L'ART DE BÉLINDE.

Bélinde chaque jour blondit sa chevelure ;
Du Lys et de la Rose elle emprunte le teint ;
Des veines, des sourcils, l'azur, l'ébène est peint ;
Et telle est de son Art la magique imposture,
Que Bélinde, grâce au Pinceau,
Est au moins un joli Tableau.

XLIX.

SUR DESORGUE.

Ce petit Phébus disloqué,
Et qui pourtant se croit ingambe,
Fier de maint petit Vers croqué,
Dont tout le Pinde s'est moqué,
Croit me donner le croc-en-jambe ;
Mais je veux que, nouveau Lycambe,
Il soit percé de mon Iambe,
Et que ce Phébus prétendu,
S'il se pend un jour, soit pendu,
Ayant au cou son Dithyrambe.

L.

A HÉBÉ CONTAT,

Qui me versait quelques verres de Vin de trop.

Un peu crédule à ton Nectar divin,
En chancelant comme font les Ménades,
Mon Vers s'enfuit; je le rappelle en vain.
De ton Bacchus modère les rasades.
C'est dans le Vin que naît la Vérité;
Mais dans le Vin expire la Mémoire;
Apollon même a, je crois, mal chanté,
Quand l'autre Hébé lui versait trop à boire.

LI.

SUR LE PRÉTENDU PHILOSOPHE LALANDE.

Lui! courtiser Pallas! à quoi veut-on que serve
A la sage Déesse un aussi triste Fou;
A moins qu'elle ne lui réserve
La survivance du Hibou?

LII.

Nicaise oyant son vieux Père râler,
Devers minuit, court vite au Presbytère :
Curé, Servante, étaient à sommeiller ;
Il sonne, il frappe au moins une heure entière,
Tout doucement, peur de les éveiller.
On ouvre enfin : Eh! que veux-tu, Nicaise,
Dit le Curé ? — Vraiment, ne vous déplaise,
Une heure y a, mon Père se mourait. —
Il est donc mort ? — Non pas ; car l'Ami Blaise
M'a bien promis qu'il nous l'amuserait.

LIII.

En doux Billet, où la chose est notoire,
Un joli Rien m'écrivit : Adorez.
Bien vous ai lus, caractères sacrés,
Et d'obéir me fis plaisir et gloire.
Pauvres Amans, ne vous pressez de croire,
De joli Rien n'écoutez plus l'écho ;
Car de l'Amour embrouillant le Grimoire,
Vous l'entendrez crier, au Quiproquo.
Les jolis Riens n'ont pas longue mémoire.

LIV.

EXPÉDIENT POUR ÉCHAPPER A LA JUSTICE.

Un certain Roué du Bon ton
Ne savait comment se défaire
D'un certain Procès, qui, dit-on,
Menaçait fort sa Jugulaire.
De Chicane il épuisait l'Art,
Payait maint Avocat bavard ;
Avocat n'y pouvait que faire :
Pour Médecin il prend Bouvard ;
Et le voilà tiré d'affaire !

LV.

Un vieux Proverbe a dit que l'Homme sage
Dans un panier ne met pas tous ses œufs ;
Moi, dans un seul, par hymen hasardeux,
J'ai mis les miens, en dépit de l'Adage.
D'autres craindraient un sort malencontreux ;
J'ai de mon cœur banni tout noir présage :
Poètes n'ont la sagesse en partage ;
Mais sais-je pas que les Fous sont heureux ?

LVI.

POURQUOI DORAT FAIT TANT DE VERS.

En petits Vers Dorat abonde;
De petits Vers il vous inonde :
C'est un fâcheux débordement !
Et, comme il a fait le serment
De ne penser aucunement,
Sa Muse en est plus décidée
A rimer éternellement.
Il fait des Vers, faute d'idée.

LVII.

AVIS A UNE CERTAINE DAME.

Malgré ce petit air accort,
Votre bonté très-apocryphe
Va partout semant le discord;
Je vous le dis sans logogryphe,
Belle, si vous craignez la griffe,
N'éveillez point le Chat qui dort.

LVIII.

Un soir qu'étais chez la Fille d'Apelle,
Trouvai d'Amour le flambeau presqu'éteint.
Las ! imprudent, j'y touche ; une étincelle,
Prompte à jaillir, vole, éclate, et m'atteint.
Depuis ce jour, pâleur est sur mon teint ;
Le cœur me bat ; un feu lent me dévore.
Pavots si doux, en vain je vous implore !
Plus de sommeil ; je brûle nuit et jour.
Vous, mes Amis, qui ne brûlez encore,
Fût-il éteint, craignez Flambeau d'Amour !

LIX.

Toi qui veux sur le double Mont
Mêler ta voix au chant des Cygnes,
Quand tes plats Vers sont même indignes
Du feu Cocher de Vertamont,
Mieux te siérait, avec deux rames,
La chaîne aux pieds, fendre les Eaux,
Que venir aux doctes Coteaux
Braire deux sottes Épigrammes.

LX.

DELPHIRE VENGÉE.

D'Arsinoé l'envieuse laideur
Ne saurait donc pardonner à Delphire
Tant de beauté, de grâce, de candeur :
Arsinoé ne cesse d'en médire.
Amour, veux-tu combler son désespoir ?
N'embellis point la Beauté que j'adore ;
Tu ne pourrais ! N'enlaidis point encore
Arsinoé ; ce n'est en ton pouvoir ;
Mais change-moi cette Laide en Miroir,
Où se peindront les charmes qu'elle abhorre.

LXI.

LE FAUX INCENDIE.

De mes Hymnes brûlans j'enflâme l'Hélicon,
Criait Desorgue. Erreur grossière !
Phébus crut entendre un Lapon
Crier au feu dans sa glacière.

LXII.

INSTANT DE MISANTROPIE.

Désabusé des perfides Humains,
Pleurant l'Amour et l'Amitié trahie,
Je vais finir le songe de la Vie,
Ses maux réels et ses plaisirs trop vains!

LXIII.

RETOUR A LA PHILANTROPIE.

J'ai vu Thisbé; je pardonne aux Humains;
Mon Cœur retrouve une Amante, une Amie:
Ce double nœud me rattache à la Vie;
Plaisirs du Cœur, non, vous n'êtes pas vains!

LXIV.

Domergue rit des bons-mots qu'il croit dire;
Rien n'est plus sot, Domergue, qu'un sot rire.

LXV.

Chez joli Rien, un Angle solitaire,
Un petit Coin que l'Amour fit exprès,
Du vrai bonheur sombre dépositaire,
A l'œil du Jour voile mes feux discrets.
Argus n'y vient épier nos secrets.
Là, quand je vois ma douce Enchanteresse,
Reine, Palais, n'ont rien qui m'intéresse;
L'une est trop grande, et l'autre trop pompeux:
Mon joli Rien flatte seul ma tendresse;
Son petit Coin peut seul me rendre heureux.

LXVI.

Tu me dis, trompeuse Dercide:
J'ai le cœur sur la bouche. Eh! ma Belle, en ce cas,
Vraiment, je ne m'étonne pas
Si ton haleine est si perfide!

LXVII.

Point ne fais cas de ces demi-Saphos
Qui, le matin, rimant à leur Toilette,
Viennent le soir ennuyer tout Paphos
Des Impromptus de leur Muse coquette :
Coquetterie est la mort du Talent.
Tout Vers sublime est né d'un Cœur brûlant ;
Or, le feu manque à l'œuvre enluminée
Du froid carmin de ces Muses d'un jour.
Du beau Phaon l'Amante infortunée
Dut son Génie aux flâmes de l'Amour.

LXVIII.

Un petit Homme avait, sur son pupitre,
Fait un gros Livre à force de rêver :
C'était l'Ennui rédigé par chapitre ;
Stupide Orgueil venait de l'achever.
Partout Sottise avait mis ses paraphes.
L'Homme criait : Lisez mes Paragraphes ;
Instruisez-vous, Peuples, Ministres, Rois !
Eh ! mon Ami, ce n'est le tout d'écrire ;
En te lisant ils s'instruiront, je crois ;
Mais l'embarras, c'est qu'ils puissent te lire.

LXIX.

SUR UN AUTEUR COMIQUE,

Qui avait fait des Vers sur le Génie.

J'aime à voir Colin d'Harleville,
De Regnard Émule charmant,
Attraper, dans son Vers facile,
L'esprit, la grâce et l'enjouement;
Mais, chez les Nymphes d'Aonie,
Colin d'Harleville, au hasard
Voulant attraper le Génie,
Me semble un peu Colin-maillard.

LXX.

SUR LUCILE.

Non, non, rien ne peut égaler
Cette Lucile vraiment rare!
Quand je suis près de quereller
Le Sort jaloux qui nous sépare,
Et que je vais me désoler
D'une absence longue et barbare,
Lucile, pour me consoler,
Devient froide, ingrate et bizarre.

LXXI.

A LA HARPE,

Sur sa Correspondance avec des Princes et des Poètes du Nord.

Tu suis bien tes froides leçons;
Par un Phébus du Nord ta Muse est inspirée.
Quand tu polis tes Vers, Rimeur hyperborée,
Tu ne polis que des Glaçons.

LXXII.

SUR LE MÊME.

Ce petit Écrivain Lapon
Prend la France pour la Norwège;
Ennemis des feux d'Apollon,
Ses Vers y tombent comme neige :
Partout sa glace nous assiége.
« Évitez, dit-il, la chaleur;
» Tête chaude est un grand malheur :
» Craignez son fol enthousiasme »!
De ces mots je sais la valeur :
La Harpe et Froid sont pléonasme.

LXXIII.

A UNE CHARMANTE BOITEUSE.

Jeune Chloris, ta démarche inégale,
Trop bien le sens! est un charme de plus.
Sortant des bras de Psyché, ta Rivale,
Amour te vit, et soudain tu lui plus.
Boiter ainsi, crois-en ce Dieu lui-même,
Ce n'est boiter, c'est varier tes pas;
C'est t'incliner vers cet Enfant qui t'aime;
C'est de l'Amour seconder les ébats.

LXXIV.

PORTRAIT RESSEMBLANT.

Connais-tu ce demi-Poète,
Fin, sec, froid, aigre en ses Discours,
Nous voilant sa Gloire inquiète,
Au fond de son âme muette
Raisonnant ses Vers, ses Amours?
Que d'orgueil dans sa modestie!
Que sa jalouse vanité,
En dédain d'Immortalité,
Est adroitement travestie!

LXXV.

SUR UN VILAIN PETIT ASTRONOME.

Puisque l'antique fiction
Constella Bêtes qu'on renomme,
Ce Singe, qui se croit un Homme,
Et qui devint presque Astronome,
Que n'est-il Constellation !
Certe, il ne peut être Orion ;
Le fier Taureau, l'ardent Lion,
Rejetteraient cet Embryon ;
Mais il pourrait bien être comme
Un suppléant du Scorpion.

LXXVI.

PRIX DE SOTTISE,

Décerné à la Langue ornée, *par Urb*. Dom**.*

Écoute, Urbain ; Phébus, parfois bizarre,
Aux plus sots Vers destine un Prix moqueur :
Ta Langue ornée offre ce morceau rare ;
Qu'un beau Chardon te proclame Vainqueur !

LXXVII.

Sur l'absurde manie qu'avait Fréron, et qu'avait aussi M. de Voltaire, de réduire en prose les Vers qu'ils prétendaient juger.

Pour les juger, mettre des Vers en prose !
Ce beau travail est digne d'un Fréron ;
Mais que Voltaire ainsi les décompose !
Voir le doux Cygne, écho d'Aliboron,
Et l'Aigle altier complice du Ciron !
Ah ! goûtons mieux et Malherbe et Racine :
N'altérons point les beaux Vers qu'ils ont faits.
Sans le détruire, admirons un Palais ;
Et, pour juger une Beauté divine,
Scalpel en main, ne creusons point ses traits.

LXXVIII.

Églé, n'accusons point de haine
Le Sort qui rompit nos Amours ;
Près de toi l'Amitié m'enchaîne :
Qu'elle éclaire nos plus beaux jours !
Je devrai sa constante flâme
A l'inconstance de nos feux ;
Et mon cœur n'échappe à tes yeux
Que pour s'envoler vers ton âme.

LXXIX.

MON PETIT HOMME.

Gonflé d'orgueil, bouffi d'impertinence,
Mon petit Homme au ton rogue et tranchant,
Juge les Vers, la Peinture, le Chant;
Contrôle tout, Arts, Loix, Traités, Finance.
Si l'en croyez, Montesquieu n'est qu'un Sot;
Buffon n'est rien; c'est là son dernier mot.
Mon petit Homme est, seul, tout, ou croit l'être.
J'en ris parfois, et parfois j'en suis las.
O mes Amis! gardez-vous de connaître
Le sot Mortel qui ne se connaît pas.

LXXX.

L'OPÉRATION DE LA CATARACTE.

Un Art divin me rend les yeux :
L'Amour et l'Amitié devant moi vont paraître ;
Grâce à Forlenze, j'y vois mieux ;
Demain j'y verrai trop peut-être.

LXXXI.

APRÈS LA MÊME OPÉRATION.

Non, Forlenze, tes soins ne sont pas superflus :
D'Aveugle en Clairvoyant ton Art divin me change ;
Et j'aperçois déjà (nul bien n'est sans mélange)
Quelques Amis de moins, et quelques Sots de plus.

LXXXII.

AUX VRAIS POÈTES.

Auteurs Amans de la Nature,
Vous dont les Vers n'ont point de fard,
Dans nos Cercles Amans de l'Art
Gardez-vous d'en faire lecture.
C'est là qu'aux mots fins on sourit ;
Là, parfois un sublime Écrit
Endort la bonne Compagnie ;
Car elle a beaucoup trop d'esprit
Pour entendre rien au Génie.

LXXXIII.

Dût-on même, en plein Théâtre,
Se voir hué du Public,
Comme le fut Cléopâtre
Aux sifflemens de l'Aspic !
Dût la Fortune ennemie
D'un Laurier d'Académie
Diffamer votre Apollon,
Tout cela cède à l'outrage
De voir salir son Ouvrage
Par l'Éloge de Fréron.

LXXXIV.

SUR DIOGÈNES.

En plein midi, quand Diogènes,
Lanterne en main, quittant son trou,
Cherchait un Homme dans Athènes,
Certe il dut paraître un peu fou.
Et puisqu'enfin il mit sa Gloire
A se nicher dans un Tonneau,
Il fut encor plus fou d'y boire,
Au lieu de bon vin grec, de l'eau.

LXXXV.

A MADAME ***,

Qui desirait qu'il y eût une Académie de bonnes Gens, pour en être la Présidente.

Vous ! présider les bonnes Gens !
Y pensez-vous, Friponne aimable ?
D'un honneur précoce et blâmable
Défendez mieux votre Printemps ;
Laissez, laissez venir le temps
D'être une Ennuyeuse estimable.
Sachez qu'Amour, joli Vaurien,
N'approuve point la Présidence ;
Et qu'il m'a dit en confidence :
Bonne Femme n'est bonne à rien.

LXXXVI.

LES DEUX PRIX.

N'en doute point, bel Enfant de Cypris !
Si j'étais Roi, pour un baiser de flâme
J'irais offrir mon Trône à Lycoris.
Mais, dit l'Amour avec un doux souris,
Qu'offrirais-tu pour son Ame ? — Mon Ame.
De Cœur aimant un Cœur seul est le prix.

LXXXVII.

A MA MUSE.

Aux froids Époux laissons l'Épithalame ;
C'est Nénuphar : laissons le Madrigal
Aux froids Amans ; Miel est fade régal :
Lise aime mieux le sel de l'Épigramme.
Vers louangeurs lui semblent des Pavots.
A nos dépens que Momus fasse rire,
Point on ne dort ; c'est Café que Bons-mots.
Lise les aime, et Lise les inspire.
Les Vers malins ne déplaisent qu'aux Sots.

LXXXVIII.

SUR L'INFIDÉLITÉ DE JOLI RIEN.

Mon petit Rien est ingrat et volage :
Ce que j'aimais fuit mon cœur éperdu.
Dois-je en mourir ? elle en rirait, je gage :
Eh bien ! rions d'un petit Rien perdu.

LXXXIX.

Sire Alidor, Censeur plus que Cynique,
Qui de sa Muse Admirateur unique,
Juge toujours, quoique toujours à faux,
Hier encor, d'un air académique,
Aux plus beaux Vers trouvait mille défauts,
Quand tout à coup, abjurant la Satire,
D'un ton flatteur il me parla des miens.
Lors, tout tremblant, je m'enfuis sans mot dire;
Trop bien voyais-je, aux complimens du Sire,
Qu'un peu plus tard il m'aurait lu les siens.

XC.

Chez Trissotin je bernais par hasard
Les Vers fallots d'un moderne Ronsard;
Alors des siens croyant que je veux rire,
Mon triple Sot répond avec aigreur,
Qu'on ne fit onc plus mauvaise Satire.
Las! dis-je, Ami, riant de son erreur,
Telle Satire au moins devait t'apprendre
Que Lubin fut un méchant Rimailleur;
Mais ton courroux me fait bien mieux comprendre
Que Trissotin n'en est pas un meilleur.

XCI.

SUR UN LAID VISAGE ET UNE BELLE VOIX.

La jeune Acante aux Chants mélodieux,
Mais au front jaune, au teint sombre, à l'œil louche,
Hier chantait et Cythère et ses Dieux,
Si qu'on voyait, aux plus sauvages Lieux,
Tigre bondir, sauter Lion farouche ;
Lors abusé par la Voix qui le touche,
Amour lui-même abandonne les Cieux;
Il accourut aux Accens de sa bouche,
Mais il s'enfuit à l'aspect de ses yeux.

XCII.

SUR LE PROFESSEUR URBAIN.

Dès qu'Urbain paraît dans sa Chaire,
Tout dort ou bâille autour de lui :
Il croit professer la Grammaire,
Et ne professe que l'Ennui.

XCIII.

GRAND EMBARRAS.

Dans l'Art de plaire ou le Talent d'écrire,
Juger Delphis n'est pas en mon pouvoir.
Talent, Beauté, lequel des deux élire?
Qui voit Delphis aimerait mieux la lire;
Qui lit Delphis aimerait mieux la voir.

XCIV.

SUR LA DESTRUCTION DE L'ACADÉMIE.

Plus ne sera d'Immortel par scrutin,
De Bréveté grand Homme, à la sourdine.
Ces Apollons, que présida Cotin,
Et que bernaient Despréaux et Racine,
Nos Jetoniers terminent leur destin.
La Nation en fait une Hécatombe
Au Dieu du Goût : nos pesans M****
Sont enterrés sous leurs petits Autels.
Pour Epitaphe on écrit sur leur Tombe :
Les voilà morts, nos quarante Immortels!

XCV.

SUR L'ÉPIGRAMME.

L'épigramme est plus qu'un Bon-mot;
Or, si de maligne Épigramme,
Pour en affubler quelque Sot,
Vous savez bien ourdir la trame;
Si les Vers bien faits, bien tissus,
S'imprègnent bien de ridicule,
Lors, c'est la Robe de Nessus
Qui dévore même un Hercule.

XCVI.

Je connus une Adélaïde
Que la Rime et son Cœur déclarèrent perfide;
Aujourd'hui plus heureux, fier d'un plus doux lien,
Je connais la charmante Adèle:
La Rime, son Cœur et le mien,
Me répondent qu'elle est fidèle.

XCVII.

Souvent le plus petit volume
Va droit à l'Immortalité :
De Boileau la discrète plume
N'en fit qu'un ; mais il est resté.
Notre inépuisable Voltaire
En fit soixante coup sur coup.
Pense-t-il que faire beaucoup,
Soit l'équivalent de bien faire ?

XCVIII.

A ZULNI.

Sur mon Sixain, qui lui est resté *.

Si l'Épigramme avec ton nom circule,
Tu dois, Zulni, n'en accuser que toi.
Tes petits Vers, ton Orgueil ridicule,
De mon Sixain t'affublent malgré moi.
S'il n'est un but dont l'aimant les attire,
Cent Traits malins j'aurais beau décocher ;
Mais sous ton nom, friand pour la Satire,
Mon Épigramme a couru se nicher.

* Petite Muse aventurière, etc.
Ci-dessus, page 14.

XCIX.

LE MOT DE SAINTE THÉRÈSE.

Ah! ce Mortel est seul vraiment heureux,
Qu'Amour consume! Est-il un bien suprême
Sans ce doux mal? le Ciel est où l'on aime :
Dieu n'est qu'Amour : nous vivons de ses feux.
Quand il voulut punir l'Ange du Crime,
La Haine seule eut le droit d'allumer
Ses noirs tisons dans l'infernal Abîme :
Un Diable aimant n'aurait pu blasphémer.
Bonne Thérèse, ah! ton mot est sublime :
Le Malheureux! il ne saurait aimer!

C.

Si voulez fuir piqûres de Vipères,
Ne voyagez sur les bords Africains;
Si voulez fuir morsures de Requins,
Ne vous plongez dans les Ondes amères;
Si redoutez la Peste et ses horreurs,
Gardez-vous bien de Smyrne et de Bysance;
Mais si craignez la dent de Médisance,
La Calomnie et ses lâches fureurs,
Fuyez la prude et venimeuse Hortense.

CI.

LES RATS.

Chez moi, de Ratopolis
S'en vint une Colonie.
Vers fades, mous et polis,
Barmecides, Mélanie,
Tout La Harpe fut rongé.
Mais enfin je suis vengé :
Les Rats ont cessé leur guerre ;
Ils ont fui. Les plus mordans,
Sur les Œuvres de Lemierre
Ont tous ébréché leurs dents.

CII.

OFFRE D'AMITIÉ A UN GRAND.

D'une Amitié que la Grandeur ignore,
Ose, Cléante, essayer les appas :
Je veux t'aimer. — Tu veux que je t'honore !
Soit ; je t'honore, et je ne t'aime pas.

CIII.

En loge, un soir, se trouvaient chez Thalie,
Un sot Rimeur et la jeune Olivier * :
A l'Ingénue échappe une saillie.
Voilà mon Sot, prompt à se récrier :
Comment, la Belle? on vous disait si bête!
Eh! pourquoi pas, Monsieur? on m'a bien dit,
Répond la Nice avec un rire honnête,
Que vous étiez, vous, un Homme d'esprit!

* Charmante Actrice de la Comédie française. Elle fit en effet cette réponse pleine de naïveté et d'esprit. Elle est morte toute jeune.

CIV.

SUR LA PÉTRÉIDE,

Poëme épique, tant et si long-temps promis par M. Thomas.

L'avenir trompe le plus fin.
De Thomas la Muse hydropique
Couva trente ans son œuf épique,
Qui se trouve clair à la fin.

C V.

Oh ! que de fois, sur les flots de Cythère,
Je m'embarquai dans ma jeune saison !
Mais il n'est rien que l'âge enfin n'altère.
Me siérait-il, aujourd'hui vieux Jason,
D'aller ravir l'amoureuse Toison ?
Charmans écueils où se font maints naufrages,
Belles, j'ai trop mouillé dans vos parages.
Adieu vous dis : l'Age à Raison se joint.
Je rentre au Port, mais battu des Orages,
Et, par les Vents, démâté de tout point.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE SIXIÈME.

I.

J'allais chanter ce Héros plein de Gloire,
Heureux Vainqueur des Tyrans de Memphis :
Déjà ma Lyre, écho de la Victoire,
En répétait la merveilleuse Histoire.
Mais, qui résiste à Vénus, à son Fils,
Aux Traits lancés par les yeux d'une Belle ?
Alcide, en vain, levait un front rebelle :
Amour changea sa massue en fuseau.
Le même Enfant, pour gente Pastourelle *,
Las ! a changé ma Lyre en chalumeau.

* J'appelais ma Bergère la Femme aimable qui inspira ce dixain.

II.

A MES COLLÈGUES DE L'INSTITUT *,

Au sujet d'une Place vacante dans la Section de Mécanique.

Collègues Amans de la Gloire,
Bonaparte en est le soutien :
Pour votre Mécanicien
Prenez celui de la Victoire.

* On a mis ici de suite quelques quatrains et distiques faits par l'Auteur en différentes occasions, et reçus avec indulgence par le Héros qui en est l'objet.

III.

SUR LA PAIX.

Bonaparte a le double honneur
De la Paix et de la Victoire :
De la France il a fait la Gloire ;
Il en fait aussi le Bonheur.

IV.

SUR LE MÊME SUJET.

Rassurez-vous, ô Rois qu'il pouvait mettre en poudre;
L'Aigle de Bonaparte a déposé sa Foudre.

V.

Sur l'incroyable rapidité des Victoires de l'Empereur.

Veni, vidi, vici.

France! de ton Héros le triomphe est certain :
Venir, voir, vaincre, est son Destin.

VI.

APRÈS DEUX CAMPAGNES D'ITALIE.

Héros cher à la Paix, aux Arts, à la Victoire;
Il conquit en deux ans mille Siècles de Gloire.

VII.

LA MUSE INUTILE.

Que sert à mon Héros la Muse qui m'inspire ?
Ses Exploits l'ont chanté mieux que n'eût fait ma Lyre.

VIII.

Sur un faux bruit qui avait couru que j'étais nommé Lecteur de S. M. l'Empereur.

Napoléon se plaît à créer le Bonheur,
Et sa grande Ame alors ne connaît point d'obstacles.
Si j'en crois un bruit trop flatteur,
Ce Héros, prodigue en miracles,
D'un Aveugle a fait son Lecteur.

IX.

DÉPIT DU POÈTE.

Napoléon triomphe, et ma Lyre est muette !
La Gloire du Héros a vaincu le Poète.

X.

SOUHAIT POUR LA NOUVELLE ANNÉE.

A Napoléon l'Italique
Quel souhait faire au nouvel An ?
Un seul, qui pour tout autre aurait l'air d'un Roman,
C'est d'avoir dans six mois le nom de Britannique.

XI.

A L'AMOUR.

De ma Zélis ce beau jour est la Fête ;
Viens, vole au gré de mes rapides vœux ;
Dèscends, Amour ! viens couronner sa tête ;
Viens de tes fleurs parfumer ses cheveux,
Las ! qu'ai ravis à la flâme perfide
De ce Vulcain trop jaloux de nos feux.
Et s'il te plaît payer mes soins heureux
D'un prix bien doux, aimable Enfant de Gnide,
Ah ! ne permets qu'à ma bouche timide
De les couvrir de baisers amoureux !

XII.

Pauvre Harpula, qu'as-tu fait au Public ?
D'où pleut sur toi ce déluge de haine ?
Quoi ! tu donnas le Mercure et Warwick,
Et contre toi le Public se déchaîne !
Ton sort funeste, hélas ! me fait pitié :
Tu n'as Talent pour tant d'inimitié.
Bien te voudrais épargner ces outrages ;
Et de bon cœur te jure désormais
De m'efforcer d'applaudir tes Ouvrages,
En dussent-ils être encor plus mauvais.

XIII.

A LE GOUVÉ,

Qui avait terminé une petite Pièce en faveur des Femmes Poètes, par ce vers un peu gigantesque :

Sachons leur pardonner le Talent et la Gloire.

Qui dit trop ne dit rien : j'allais presque te croire,
Lorsqu'à **** ton zèle a nui.
Il est juste, il est doux de pardonner la Gloire ;
Mais comment pardonner l'ennui ?

XIV.

*Mot naïf d'une Maîtresse de M***.*

Comme souvent par la Beauté,
Et même la plus ignorante,
Fût-il du nombre des Quarante,
Un pauvre Immortel est traité !
De M*** la douce Amie,
Un beau jour, lui disait gaîment :
Mon très-Cher, vous êtes vraiment
Bête comme une Académie.

XV.

A UNE BEAUTÉ TROP DANGEREUSE.

D'une main sagement rebelle,
Dès ce jour, je brise vos Fers.
Dieu me préserve d'une Belle
Qui m'enlaidit tout l'Univers !

XVI.

Au bas du Pinde il est un vil Frélon,
Rival obscur de la brillante Abeille :
Il la poursuit sur la Rose vermeille ;
A son Nectar il mêle un noir Poison.
Vous, que piqua son jaloux aiguillon,
N'écrasez point cet Insecte indocile.
Le cri du Sot, la rage du Zoïle,
Ajoute encore à l'éclat d'un grand Nom ;
Et des Midas la Satire imbécile
Fit de tous temps l'éloge d'Apollon.

XVII.

ALIX BIEN SERVIE.

Le jeune Époux d'Alix toute la nuit fait rage ;
Le jeune Amant d'Alix fait rage tout le jour.
Ainsi d'un Lit heureux l'empire se partage
Entre l'Époux, l'Amant, et l'Hymen et l'Amour.

XVIII.

SUR UN BUREAU DE BEAUX-ESPRITS.

C'est là, me dis-tu, Benserade,
La savante Cour d'Apollon ?
Ah ! c'est donc une Mascarade
Que l'on joue au sacré Vallon.
Horace y conte des Sornettes,
En petit Conseiller follet ;
J'y vois Melpomène en cornettes,
Le Dieu des neuf Sœurs en lunettes,
Et Pégase en petit collet.

XIX.

Hébé-V***, qui de la Poésie
Goûtes si bien les charmantes douceurs,
Troquons mes Vers avec ton Ambroisie,
Plus douce encor que celle des neuf Sœurs !
Toi qui, pendant que Jupiter sommeille,
Permets qu'Amour t'amène sur son Char
Dans cet Asile où Grâce et Plaisir veille,
Permets aussi que ta bouche vermeille
Serve de coupe à boire le Nectar.

XX.

A L'AUTEUR DE PÉNÉLOPE,

Qui venait de publier un Discours où il regrettait beaucoup de vieux mots, tels que dévaler, exaspérer, etc.

Oh ! que de Vers ton lourd Génie entasse !
Rime et Bon sens te disent : c'est assez.
Tes Drames froids dévalent du Parnasse,
Comme glaçons l'un par l'autre poussés.
De ta Didon la musique prospère,
Mais contre Ulysse on crie, on s'exaspère.
Puisque ta Muse, au lyrique Séjour,
Nous rend si mal le Vainqueur du Cyclope,
Imite au moins ta sage Pénélope ;
Défais la nuit ce que tu fais le jour.

XXI.

A FANNI,

Qui me demandait le nom d'une Étoile.

L'Astre qui vient percer l'ombre nocturne,
L'Astre qui brille à tes yeux ingénus,
N'est point, Fanni, Jupiter ni Saturne ;
C'est ton Étoile ou celle de Vénus.

XXII.

RÉPONSE DE BOUVARD A UN PRÉLAT.

Long-temps n'y a qu'un vieux Coquin titré,
Au lit gisant pour mainte œuvre non pie,
Qu'expiait lors notre Goutteux mitré,
Car bien faut-il que tout méfait s'expie,
Jurait, sacrait, blasphémait en Impie,
Si que Bouvard, Médecin ricaneur,
Dans cette crise advenant par bonheur,
Crut aborder Lucifer dans son Gouffre :
Mort-Dieu ! Bouvard, dit le Prélat, je souffre
Comme un Damné ! — Quoi ! déjà, Monseigneur !

XXIII.

L'EXISTENCE POÉTIQUE.

Réponse à un Ami qui me félicitait du riche logement que j'occupais au Louvre.

Mon Génie est absent de ce qui l'environne.
Je vis, sans le savoir, sous des lambris dorés :
Libre, je n'ai de Roi que le Fils de Latone,
De Trésors que ses Dons sacrés,

XXIV.

L'INSOUCIANCE DE MATHURIN.

Au Cabaret, certain jour, Mathurin
Avec Lucas vidait mainte chopine.
En son absence, un galant Mandarin
D'autre Nectar enivrait Mathurine.
Bacchus, Amour, tous deux allaient leur train ;
Bacchus finit le premier d'aventure.
L'Époux revient, frappe, entend certain bruit,
Se baisse, lorgne, et dit par la serrure :
Homme de Dieu ! grand merci, je vous jure ;
J'en dormirai beaucoup mieux cette nuit.

XXV.

Qui ? moi ! moi de l'Académie !
Eh ! bon Dieu, que ferais-je là ? —
Ce qu'y fait Marmontel et sa Muse endormie. —
On peut bien dormir sans cela.

XXVI.

A VOLTAIRE,

Sur ses éternelles Accusations contre J. B. Rousseau.

Malheur à l'Envieux qu'importune la Gloire!
Te verrai-je toujours, par la Haine inspiré,
De notre vieux Lyrique outrager la Mémoire?
Ah! le malheur du moins doit le rendre sacré!

XXVII.

Tout brillant de métaphores,
Son Style est prestigieux;
Tous ses mots sont des phosphores
Dont il éblouit les yeux.
Sa fine dialectique,
Du tendre, du pathétique,
Est le sûr contrepoison;
Et nul, avec plus de grâce,
Dans ses tours de passe-passe,
N'escamotte la Raison.

XXVIII.

NAÏVETÉ D'UN BEDEAU.

Certain Baudet, en revenant au gîte,
De sa Paroisse enfilait le sentier ;
Grand soif ayant, il lorgne l'Eau-bénite,
Entre, et vous lappe à fond le bénitier.
Témoin du fait, accourt Maître Gautier.
De l'Eau-bénite à ce Grison profane!
Dit le Bedeau ; c'est un péché hideux.
Fi du Chrétien! Et puis, rossant mon Ane :
Reviens-y donc! reviens, nous serons deux.

XXIX.

A M. G***,

Qui avait envoyé au Concours une Pièce fort touchante sur la Mort du Prince de Brunswick.

Du Sentiment tu méritais le prix ;
Avec raison ta Muse le réclame ;
Mais, que veux-tu ? quarante Beaux-esprits,
Pour bien sentir, ne valent pas une Ame.

XXX.

LE JUGE RÉCUSABLE.

Le Goût seul est Juge suprême
Des Ouvrages du Sentiment :
Il est un abandon charmant
Qui sert de grâce aux Grâces même.
Tout calcul éteint l'agrément ;
Tout Géomètre a l'âme aride.
Or, sentez quel fut mon tourment
De voir hier, bien pesamment,
Tibulle jugé par Euclide.

XXXI.

A MADAME LE BRUN,

LE JOUR DE SA FÊTE,

Après lui avoir présenté six louis pour Bouquet.

Je te donne, pour expier
Le don vil de mon Or, ma feuille de Laurier.

XXXII.

A MADAME DE ***,

Qui, dans la Révolution, se disait descendre du Maréchal de Castelnau.

Eh ! oui, ma belle Douairière ;
Oui, je consens que, bien ou mal,
Lasse enfin d'être Roturière,
Vous descendiez d'un Maréchal !
Toute Belle est de noble Race.
Mais d'un Époux à laide face,
Singe qui vous rendit Guenon,
Roturier de fait et de nom,
Que voulez-vous que d'Hosier fasse ?

XXXIII.

DESORGUE NOYÉ.*

Sur le Permesse, hier, voulant nager,
Se croyant Cygne, et c'est là sa folie,
Desorgue vint tout à coup s'y plonger :
Cygnes de fuir à sa brusque saillie.
Tout Sot est lourd ; et d'abord le voilà
Se débattant et de bras et de jambe
Tant et si bien, qu'au fond du Fleuve alla,
Car, pour nageoire, avait son Dithyrambe.

XXXIV.

A MADEMOISELLE ***.

LE BAISER PRESSENTI.

Dites-moi donc par quel instinct de flâme,
Quand le Desir méditait un Baiser,
Baiser si pur qu'on n'eût pu l'accuser,
Surprîtes-vous le secret de mon Ame,
Et par un cri glaçant ce doux oser,
Pudeur vint-elle au Desir s'opposer?
Mais ne faut-il pourtant que je la blâme :
Cri de Pudeur et non pas de courroux,
Peut bien valoir le Baiser le plus doux.

XXXV.

SUR ***.

Amant grivois de charmes surannés,
Certain vieux Fat, malignement ignare,
Fier d'avoir fait de petits Vers mort-nés,
Le verre en main, siffle Horace et Pindare.

XXXVI.

Certain Crapaud des marais du Parnasse,
Au Rossignol voulait montrer le Chant;
Car l'Ignorance eut toujours de l'audace!
Avec Orgueil le voilà qui coasse,
Et croit filer un son doux et touchant.
Pour Du R*** c'est musique d'Archange!
Anes de braire à ce Concert discord.
En se taisant l'Orphée ailé se venge;
Mais d'impuissance on le taxe d'abord;
Et le Crapaud triomphe dans la Fange.

XXXVII.

Impromptu fait en gardant et en regardant trop une belle Malade.

Un doux sourire, une larme enivrante,
De vos beaux yeux s'échappent tour à tour.
Hélas! auprès d'une Beauté souffrante,
La Pitié tendre est bientôt de l'Amour.

XXXVIII.

Et vous aussi ! vous, céleste Beauté,
Que tant croyais ingénue et candide !
Vous avez donc une ingénuité,
Une candeur mensongère et perfide ?
Las ! n'eût fait pis ma fourbe Adélaïde.
Car, le savez ! et j'atteste vos yeux,
Qu'avec transport nommais fragmens des Cieux !
De leur oubli dus-je prévoir l'injure ?
Dus-je penser qu'ingrats, fallacieux,
Ils méditaient l'absence et le parjure ?

XXXIX.

AUX CALOMNIATEURS DU COMTE DE V***.

Laches Persécuteurs du malheureux Alcandre,
Vainement le Destin l'abandonne à vos coups.
J'oppose à ses rigueurs mon Luth fidèle et tendre ;
Et l'Immortalité le défend contre vous.

XL.

A UN TROP BEAU PARLEUR.

Des beaux Diseurs que le Ciel me délivre!
Trop bien parler n'est parler assez bien.
Il ne faut pas discourir comme un Livre;
L'abandon plaît : il charme l'entretien;
Or ce mérite, Ami, n'est pas le tien.
En beaux Discours, certe, aucun ne t'efface;
De chaque objet émaillant la surface,
Nul, mieux que toi, ne possède la fleur
Du Bel-esprit; mais, hélas! par malheur,
Tes beaux Discours sont pis qu'une Préface.

XLI.

SUR UNE JOLIE BOITEUSE,

Qui avait un Mari boiteux et jaloux.

Quand cette Églé séduisante
Boite auprès de son Jaloux,
On croit que Vénus plaisante
Et contrefait son Époux.

XLII.

A UNE JOLIE FEMME,

*Qui parlait sans cesse d'*Ame *et de* Cœur.

L'Ame! le Cœur! ah! c'est calomnier
Ces mots charmans! c'est vous faire un sarcasme!
Froide Bélinde, on ne peut le nier,
Cœur, Ame et Vous, ne faites pléonasme:
Rien n'en avez qu'un froid enthousiasme,
Qui feint l'ivresse et qui ment le bonheur.
On vous croirait tendre jusqu'au marasme.
Onc ne parlez d'Ame et de Cœur sans spasme.
A des absens vous faites trop d'honneur.

XLIII.

RÉPONSE NAÏVE D'UNE JEUNE FILLE A UN VIEILLARD.

De mes baisers pourquoi t'effaroucher?
Dit un Barbon à fringante Pucelle;
Las! je puis bien te baiser sans pécher.
C'est pour cela que ne le veux, dit-elle.

XLIV.

Sur ce que Fréron s'était appliqué une citation que j'avais faite d'un vers de Boileau, et s'en était plaint à un Magistrat qui semblait le favoriser.

Boileau nommait, n'en déplaise à Fréron,
Un Chat un Chat, et Rollet un Fripon.
Mais taisez-vous, Muse trop indiscrète !
Ce n'est le temps du fameux Lamoignon,
Quand de Thémis cet auguste Interprète
Du Satirique accueillait l'Apollon.
O grave Siècle, où l'on défend de rire !
Car de nommer, comme fit la Satire,
Un Chat un Chat, et Rollet un Fripon,
Le croiriez-vous ? c'est déplaire à Fréron.

XLV.

SUR LISE.

Cette Lise au sein jaune et flasque,
Renonce à feindre la Beauté :
Elle va prendre un autre masque.
Que feindra-t-elle ? — La Bonté.

XLVI.

LE ROBIN LACONIQUE.

Un vieux Robin, la première nuitée
De son Hymen, étant presque aux abois,
Parla si peu, las ! qu'à peine une fois
Sa Présidente en fut complimentée ;
Ce dont la Dame un peu mécontentée :
Quoi ! Président ! déjà perdez le fil
De vos Discours ? la phrase est déjà close ?
Lors mon Robin, moins parleur que subtil,
Je pourrais bien recommencer, dit-il,
Mais ce serait toujours la même chose.

XLVII.

De Thisbé l'antique jeunesse
Plaît encore à l'Amour dupé :
Tel est son art et sa finesse,
Que son miroir même est trompé.

XLVIII.

Voyez dormir la Grâce et la Pudeur;
Quel doux repos! Mais, pâle d'insomnie,
Veille toujours l'envieuse Laideur.
Il faut la voir, horrible de candeur,
Bénignement semer la calomnie,
D'un fiel discret l'arroser chaque jour,
En cultiver les fruits avec Amour,
Puis les cueillir pour l'Erreur aveuglée,
Qui va partout les semer à son tour,
Comme Discorde aux Noces de Pélée.

XLIX.

Requête de plusieurs Gens de Lettres aux Propriétaires du Journal, etc.

Messieurs, écoutez nos Requêtes;
Soyez justes et bienveillans.
Quand aux Sots vous donnez des Fêtes
Dans ce beau Cirque des Talens,
Dont vous êtes les Surveillans,
Ah! livrez-nous moins à vos Bêtes!

L.

LE GLORIEUX ESCROC.

Gens racontaient qu'un moderne Sisyphe,
D'un Bijou d'or sut alléger Siphon,
Et depuis ce, fut baptisé Griffon.
Oh! oh! dit Wasp, levant alors sa griffe,
Ne le croyez; ce Conte est apocryphe :
Le tour fut mien ; l'Or était à Pirphon.
Du geste adroit j'eus lors toute la gloire ;
J'en donne ici *ma parole d'honneur.*
Double Griffon, dit certain Ricaneur,
Sans ce mot là, qui Diable eût pu te croire !

LI.

Défi général à une foule de Sots qui m'attaquaient tous à la fois.

Que Stupidité cotise
Ses Goujats et ses Héros :
Si j'ai contre moi les Sots,
J'aurai pour moi leur Sottise.

LII.

Oui, plus d'un Sage a résisté
A doux regards, à souris tendre :
Contre leur double volupté
Moi-même aussi j'avais lutté ;
Mais quel Sage peut se défendre
Contre les pleurs de la Beauté ?
Las ! je vis pleurer une Belle ;
Et bien cher il m'en a coûté !
Car de ma pauvre Liberté
Depuis ce jour n'ai plus nouvelle.

LIII.

Au Coche académique il est quarante places,
Qu'avec les Beaux-esprits quelques Sots briguent fort.
On le charge de vers et de prose et de glaces.
Où va-t-il ? je ne sais. Qu'y fait-on ? l'on y dort.

LIV.

A L'AMOUR,

En le chargeant du volume de Psyché, pour le présenter à Lucile.

Si mes soupirs t'ont quelquefois touché,
A mes soupirs, bel Enfant, sois docile !
Avec mes vœux, porte à Psyché-Lucile
Ce doux Roman, fait pour l'autre Psyché.
Amour, dis-lui dans ton plus doux langage :
Objet plus pur et plus beau que le Jour,
Psyché-Lucile, accepte notre hommage ;
Accorde-nous, par un juste retour,
Quelques cheveux, doux liens ! tendre gage !
Jamais Psyché ne refusa l'Amour.

LV.

ENCORE SUR LE RIRE D'URBAIN.

Urbain, d'un bel Onagre a le rire et la panse :
Le plus Ane des deux n'est pas celui qu'on pense.

LVI.

LES DEUX AUTORITÉS,

Sur le même Sujet.

Buffon nous dit que l'Ane est dérisoire :
Urbain le prouve ; il faut surtout l'en croire.

LVII.

A UNE FEMME TRÈS-AIMABLE, MAIS TRÈS-COQUETTE.

Vous, près de qui volent toujours
Tous les Papillons de Cythère,
Vous prétendez, Nymphe légère,
Fixer, dites-vous, mes Amours !
Vive et Coquette par système,
Vous feriez le bonheur suprême
De vingt Zéphyrs en un moment ;
Mais j'adore le Sentiment,
Apprenez-moi si je vous aime.

LVIII.

Quand, d'un Éloge ironique,
J'attaque un Fat, revêtu
D'un Pouvoir qu'il rend inique,
Pourquoi plier, me dis-tu?
Ce n'est plier de faiblesse,
Mais d'énergie et d'adresse.
Ami! ne sais-tu donc pas
Que plus l'Arc terrible plie,
Plus la Flèche avec furie
Vole, et darde le trépas?

LXIX.

Lise encor tendre, après quarante Hivers,
A tous Venans prodigue sa tendresse;
Mais, pour cacher l'impudique travers,
Du vieux Tendron connaissez-vous l'adresse?
De qui la baise elle médit sans cesse,
Et médira bientôt de l'Univers.

LX.

LES DEUX ENCRES.

De noix de galle et d'âpre couperose
Se fait une Encre à noircir longs feuillets ;
Encre d'Auteur, qu'Ennui souvent compose,
Flins en écrit ses durs versiculets,
Et Zilia sa narcotique prose :
Cette Encre-là tache doigts vermeillets.
Il en est une, une qu'Amour arrose
De son nectar pour tracer doux billets.
Essence d'ambre et d'iris et d'œillets,
Cette Encre-ci parfume doigts de rose.

LXI.

LA BONHOMMIE D'URBAIN.

On peut avoir l'esprit faux et tortu,
Être un Pédant, qui toujours nous assomme,
Méchant railleur, ignare, vain, têtu,
Et, comme Urbain, être encore un Bonhomme.

LXII.

*Sur un Opéra, dont *** avait fait les Paroles et la Musique.*

Fier d'avoir pris tous les Arts de travers,
Un Fou titré, qu'au doigt chacun se montre,
Brâillant, brouillant prose, musique, vers,
Pour mes péchés, ce matin, me rencontre;
Et de brouillons m'étalant un fatras,
Voici, dit-il, un de mes Opéras;
Écoute bien : l'ouverture est magique.
Chœur souterrain, que l'on n'entendra pas!
Tu sens l'effet! — Oui, certe! et dans ce cas,
J'irai, mon Cher, applaudir la musique.

LXIII.

Ange un peu Diable, objet cher et funeste,
Par qui je meurs, et qui mourrais pour moi,
De mes longs jours charme et trouble le reste :
Je ne puis vivre avec toi ni sans toi.

LXIV.

A LUCILE.

Vous l'ordonniez ! contre un Amour extrême
A la Raison j'ai voulu recourir ;
Mais quand je vins à nommer ce que j'aime,
Cette Raison, loin de me secourir,
Me conseilla, comme a fait l'Amour même.
Hélas ! hélas ! puisqu'austère Raison
Du tendre Amour est aussi la complice,
Et que ne puis vaincre si doux poison,
Plus n'ai besoin de chercher guérison ;
La seule Mort finira mon supplice.

LXV.

Nos Médecins et nos Amans du jour
Sont merveilleux, quoi que dise l'Envie ;
Les Médecins guérissent de la vie,
Et les Amans guérissent de l'amour.

LXVI.

MON CÔTÉ FAIBLE.

Quoi ! de mes Vers écrits avec courage,
Desorgue feint de me croire effrayé * !
Sans feinte, hélas ! il m'a trop ennuyé ;
Voudrait-il point se venger de l'outrage ?
Il m'abordait, son Dithyrambe en main,
Hurlant des Vers. Saisi d'effroi soudain,
Bien l'avoûrai, fuyais à toute jambe.
J'irais bravant les Flots séditieux,
Le Fer, la Mort, non des Vers ennuyeux :
Poltron ne suis que pour son Dithyrambe.

* Desorgue m'importunait souvent de ses Vers éternels, de ses Hymnes, de son Dithyrambe surtout. Pour m'en défaire, je lui disais : Quoi ! au milieu des dangers de la Patrie, pouvez-vous ne penser qu'à des rimes ? Alors il fit ce vers, qu'il mit dans je ne sais quelle Pièce :

De son vers courageux Le Brun est effrayé.

Mon Épigramme est la réponse à ce vers. (*Note de l'Auteur.*)

LXVII.

Des Flagorneurs votre Orgueil a tâté.
On vous gâtait quand vous fûtes jolie ;
Or n'avez plus qu'impudence et folie.
Le sot Bijou qu'un vieil Enfant gâté !

LXVIII.

On compterait plutôt les Sauterelles
Qui de Memphis dévorent les Moissons,
Ou des Fourmis les peuplades nouvelles,
Dès que Zéphyr reverdit les buissons,
Ou de nos Mers les Sables, les Poissons,
Que de compter toutes ces folles Rimes,
De la Province et l'amour et l'espoir,
Ces petits Vers des Saphos de Boudoir,
Nés le matin de leurs cerveaux sublimes,
Et qui sont tous immortels..... jusqu'au soir.

LXIX.

SUR MOI.

Par mainte ruse féminine,
En m'en doutant, je fus trompé.
Je suis une dupe assez fine,
Et je n'en suis que mieux dupé.

LXX.

LE CULTE DE L'AMOUR.

Oui, mon Ame jusqu'à ce jour
N'offrit aux Dieux qu'un froid hommage :
Ces Astres leur brillante Cour,
Ces Feux du céleste Séjour,
M'en traçaient une vaine Image.
O Lucile ! enfin ta beauté
Leur vaut un Culte plus sensible,
Et toi seule me rends visible
L'invisible Divinité.

LXXI.

La prude Iris n'est que ruse et grimace ;
N'a rien de vrai, ni plaisirs ni douleurs ;
Même l'ai vue au miroir, avec grâce,
Étudier le sourire et les pleurs.

LXXII.

LA TIRELIRE,

OU CHAQUE CHOSE A SON TEMPS.

La Tirelire est d'usage à Paphos;
De jour, de nuit, sans cesse elle est de fête.
Belle à vingt ans fait une heureuse quête;
Lors tout lui pleut, ducats et madrigaux;
Mais à cinquante on dit, *nescio vos.*
Vieille Quêteuse est chose déplaisante;
Elle n'obtient que brocards et refus.
Voyez Sylvie, autrefois séduisante,
A tous Venans en vain elle présente
Sa Tirelire; hélas! on n'y met plus.

LXXIII.

L'impudence et le mauvais ton
Feraient haïr la Beauté même.
Quoiqu'assez gentille, Marton,
Comment voulez-vous qu'on vous aime?

LXXIV.

Jamais, jamais je n'ai d'une Épigramme
Lancé le dard sans être provoqué.
Mais quand je vois une odieuse trame,
Mais quand je suis lâchement attaqué,
Mais quand un Cuistre en Ami bien masqué,
Autour de moi sème la Calomnie,
Ou qu'un vil Fourbe, insultant mon Génie,
Fait éclater le rire entre ses doigts,
Certes, alors ma sensible Uranie
De Traits vengeurs sait armer son Carquois.

LXXV.

DIALOGUE ENTRE MON GÉNIE ET MOI.

O toi qui de la Gloire as couru le sentier,
Es-tu Le Brun encor? — Je suis moi tout entier.

LXXVI.

POUR LE COMTE DE T***.

Mars, Apollon, Vénus, tous trois également
Voulurent, et le Sort à tous trois fut docile,
Que Turpin, tour à tour, Guerrier, Poète, Amant,
Eût le Glaive, la Lyre, et la beauté d'Achille.

LXXVII.

POUR LA COMTESSE DE T***,

Fille du Maréchal de Lowendal.

Constance, Fille d'un Héros,
Joignit à la beauté les talens les plus rares :
Sa Lyre a vaincu nos Saphos *,
Et même, en les chantant, égalé nos Pindares.

* Bien entendu que ce sont *nos* Saphos, et non la Sapho grecque, que, ni Deshoulière ni aucune Femme moderne n'a, certes, jamais égalée. (*Note de l'Auteur.*)

LXXVIII.

Oh! que ne peut l'aveugle Jalousie,
Quand la Cabale exalte son venin!
Dame Poète en fut parfois saisie,
Et devint Chef d'un Complot féminin :
Trop l'avez su, Filles de Mnémosyne,
Quand Deshoulière, à qui vous fîtes don
D'un vers facile et d'un mol abandon,
Courut siffler la Phèdre de Racine,
Et se pâmer à celle de Pradon.

LXXIX.

LA VRAIE MINERVE.

On dit qu'un jour, à l'insçu de Junon,
De son cerveau Jupiter fit éclore
Raison, Génie, et ces Arts qu'on adore;
Puis de Minerve il leur donna le nom.
Or voilà bien la Fable et sa chimère :
Elle en impose aux Mortels prévenus.
Moi, qui ne veux mentir d'après Homère,
De Mongeroult quand j'aperçois la Mère,
Je dis : Minerve est Fille de Vénus.

LXXX.

A MONSIEUR G***,

Qui, m'invitant à dîner au nom de sa Femme et au sien, me promettait encore deux Convives très-aimables.

Sans doute il est deux aimables Convives :
Chez vous le Sort les fixa pour jamais.
Gaîté, Bon sens, Vertus, Grâces naïves,
Pour mieux nous plaire ont emprunté leurs traits.
Modestement vous les cherchez peut-être ;
Mais croyez-en la sincère Amitié :
Heureux Époux d'une aimable Moitié,
Qui vous connaît doit aussi les connaître !

LXXXI.

RUPTURE.

Après mille baisers aussi brûlans que doux,
J'ai pris vos maux, me disiez-vous.
Non, ces maux que j'avais vous ne pouviez les prendre ;
C'était la fièvre d'un Cœur tendre,
Les transports d'un Amour que rien n'eût affaibli.
Ces maux, je les garde pour d'autres ;
Mais je sens que j'ai pris les vôtres,
Et c'est, pour mon bonheur, l'inconstance et l'oubli !

LXXXII.

AVIS A NOS ÉCOLIERS TRAGIQUES.

Petits Auteurs à tragique Poëme,
Qui de tomber avez si bien le tic,
Apprenez donc le plaisant stratagème
Qui tout d'abord fit, des mains du Public,
Tomber sifflets, sa liesse suprême :
Dans Cléopâtre (oyez l'adresse extrême !)
M**** eut, grâces à son Aspic,
L'honneur tout neuf de se siffler lui-même.

LXXXIII.

Que cette Muse est froide ! qu'elle est fade !
Qu'avec orgueil elle traîne ses pas !
On n'est point belle avec cet air maussade ;
Mieux vaut Laideur qu'insipides appas.

LXXXIV.

MOYEN SÛR DE PARVENIR.

Un Chêne était, sur la cime hautaine
Du Mont Ida, Roi des Monts d'alentour :
Un Aigle était sur la cime du Chêne ;
Près de l'Olympe il y tenait sa Cour.
A l'improviste apparaît, un beau jour,
Maître Escargot, fier d'être au milieu d'elle.
Des Courtisans l'œil ne se croit fidèle.
L'un d'eux lui dit : Me serais-je trompé ?
Insecte vil, toi qui jamais n'eus d'aile,
Comment vins-tu jusqu'ici ? — J'ai rampé.

LXXXV.

SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

Pour l'honneur du Siècle où nous sommes,
Il est donc enfin décidé
Qu'on aura vu trente grands Hommes
Faire un sublime A B C D.
O Miracle ! ô Gloire infinie !
Diderot et vingt-neuf Consorts
Auront fait, presque sans efforts,
Seize in-folio de Génie.

LXXXVI.

SUR UN BEAU VOLUME OÙ SE LISAIT EN TITRE :

Par un Académicien de Saxe, de Prusse et de Russie.

Lecteurs, ouvrez les yeux, la bourse et les oreilles;
Voyez, oyez, payez les Œuvres non pareilles
D'un grand Académicien
Saxon, Prussien, Russien!....
Mais ce Phébus Saxon, Russien, Prussien,
N'est que Baculard, qui n'est rien.

LXXXVII.

Impromptu fait à un petit Jeu, où l'on demanda quatre vers sur la Fleur et le Papillon.

Le Papillon, chose frivole,
Près de la Fleur coquette est assez bien placé :
Le Papillon est une Fleur qui vole,
La Fleur un Papillon fixé.

LXXXVIII.

Un bon Curé dans son Village
Prêchait la Passion si bien,
Qu'il n'était bon Paroissien
Qui de larmoyer ne fît rage.
Un seul Paysan à l'écart
Semblait ne prendre aucune part
A cette universelle angoisse.
Eh! pourquoi ne pleures-tu pas,
Dit quelqu'un? Moi! répond Lucas,
Je ne suis point de la Paroisse.

LXXXIX.

A MADAME DE ***,

Qui me montrait ses Tablettes, où j'avais écrit des Vers pour elle, qu'un Rival avait raturés au crayon.

Eh quoi! ces Vers où j'ai peint votre Image
Sont effacés par un crayon jaloux!
Ah! vengez-moi par un baiser si doux,
Que le plaisir égale au moins l'outrage!

X C.

SUR LA TRAGÉDIE DE TÉRÉE.

LE PASSANT ET PHILOMÈLE.

LE PASSANT.

O plaintive Philomèle !
Pourquoi troubler nos Forêts ?
Quelle disgrâce nouvelle
Excite encor vos regrets ?
Hélas ! toujours éplorée,
Des outrages de Térée
Vous plaignez-vous encor ?

PHILOMÈLE.

Non !
Mais d'un Rival de Pradon
Qui m'a trop déshonorée !

XCI.

Las! hélas! crédule Amant,
J'avais l'âme retenue
Dans un piége trop charmant :
Des erreurs du sentiment
La voilà bien revenue!
Lucile enfin m'est connue!
Je sais que la Candeur ment,
Et qu'une belle Ingénue
Trompe fort ingénuement.

XCII.

SUR UN JOURNAL.

Ce vil Journal, dans ses Feuilles impures,
Contient l'esprit de tous nos Marsyas :
Sottise y fait chaque jour ses ordures;
Ah! c'est vraiment l'Étable d'Augias.
Pareil Cloaque enfin serait funeste;
Police a tort! la chose est manifeste,
Et toutefois je plains son Grand-Voyer.
Plus d'un Hercule il faudrait employer;
Et Saint Roch même y gagnerait la peste.

XCIII.

*Mot de l'Abbé Arnaud, sur un Portrait de M***, exposé au Salon.*

Un Peintre avait si bien, par sa magie,
De M*** fait un double ennuyeux,
Qu'on bâillait même à voir son effigie,
Tant qu'Égyptus onc ne fit bâiller mieux.
Le Dramaturge en était furieux :
Çà, criait-il, au lieu de cet œil bête,
Que du Génie on me peigne les yeux.
Non, dit Arnaud, non, de par tous les Dieux !
Il les faudrait mettre hors de la tête.

XCIV.

Les Grâces sont espiègles et lutines ;
Bien le croirai, puisque Lise est ainsi.
Lise m'avait affolé par ses mines ;
Si qu'un beau soir, en Amant non transi,
Me ramenant, je lui criai, merci ;
Et droit allais aux faveurs clandestines ;
Mais vint un choc et le mot que voici :
Attends qu'on ait pavé ce rempart-ci.
Moi d'éclater, elle de rire aussi ;
Et le retour valut mieux que matines.

XCV.

AU CHEVALIER DE ***,

Qui avait détaché une feuille du Laurier de Virgile pour me l'offrir.

Vous, à qui les neuf Sœurs ouvrent leur docte Asile,
Généreux Chevalier, que vos Dons me sont chers!
Cette Feuille ravie au Laurier de Virgile,
Offerte par vos mains, daigne parer mes Vers.
Ils vont franchir les Temps : ils braveront Zoïle ;
Ils vivront, grâce à vous, autant que l'Univers.

XCVI.

APOTHÉOSE A PEU DE FRAIS.

Que ne peut l'aveugle tendresse
D'un Poète bien exalté ?
En plein Olympe, à volonté,
Il va logeant chaque Maîtresse
Dont il fait sa Divinité.
A ma dernière Enchanteresse,
Oh! qu'il en avait peu coûté !
Esprit, candeur, grâces, beauté,
Dans sa prodigue et folle ivresse
Mon Amour avait tout prêté.

XCVII.

A QUI SE RECONNAÎTRA.

Quoi! petit Sot, vous faites des malices!
Las de m'offrir un narcotique encens,
Chez d'autres Sots vous cherchez des Complices
Pour décrier mes lyriques Accens!
A vos Tréteaux ameutez les Passans;
De Chapelain contez-leur la Victoire;
Prônez surtout le grand Barde B***;
Sifflez-moi bien : c'est me faire la Cour :
Sifflets de Sots sont fanfares de Gloire.

XCVIII.

A ***.

Églé, par vos froideurs ma flâme est combattue :
Votre bouche est muette et vos yeux sont distraits.
J'ai cru de Vénus même adorer les attraits :
Ne seriez-vous que sa Statue ?

XCIX.

Plaisanterie sur deux Demoiselles qui m'avaient congédié pour rester ensemble.

Eh bien! Monsieur, Mademoiselle,
Grâce à vos amoureux exploits,
Puis-je espérer que, dans neuf mois,
Un joli Poupon me révèle
Ce qu'entre vous il s'est passé
Quand vous m'eûtes si bien chassé?
Bégayant sa gentille prose,
Certes ce bel Enfant dira
Qui, de petit Rien ou de Rose,
Fut la Maman ou le Papa.

C.

A UN ÉPLUCHEUR DE PENSÉES ET DE MOTS.

Faciunt nœ intelligendo ut nihil intelligant.

TERENCE.

Ami! Térence a dû t'apprendre
Que les Gens subtils font si bien,
Qu'à force de vouloir entendre,
Souvent ils n'entendent plus rien.

CI.

A UN HOMME D'ESPRIT, QUI CRACHOTAIT EN LISANT HAUT.

Gentil Ami, caressé par les Muses,
En me lisant ce Recueil bigarré,
Où sont inclus nos Cygnes et nos Buses,
Tu crains d'avoir, et tu m'en fais excuses,
Sputation sur beaux Vers égaré.
Sur tel méfait, va, je suis rassuré :
L'Ami du Goût ne fait rien qui l'outrage.
L'humide jet que ta bouche a lancé
N'a point Ducis ou Delille offensé ;
Et sur **** il est tombé, je gage.

CII.

DERNIÈRE QUESTION SUR DESORGUE.

Desorgue qui prend sa Rosse
Pour le Coursier d'Hélicon,
Prendrait-il aussi sa Bosse
Pour le Carquois d'Apollon ?

CIII.

Qu'il serait doux d'avoir pour héritier
Un tendre Ami! Rendre heureux ce qu'on aime,
Même après soi, ce n'est mourir entier;
C'est vivre encor; c'est, dans la Tombe même,
Se réserver un délice suprême;
Mais gardez-vous de la fausse Amitié:
Un Cœur aimant trouve peu sa moitié.
Dieu! s'il trouvait l'Intérêt vil, barbare,
Calculant tout! A tels yeux sans pitié,
Ne pas mourir bientôt, c'est être Avare.

FIN DES ÉPIGRAMMES.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

A M. DE VOLTAIRE,

SUR SON ARRIVÉE A PARIS.

O toi! qui de la Seine enfin comblant les vœux,
Reparais sur ses Bords honorés par tes Veilles,
Toi, dont ma Lyre osa, pour le sang des Corneilles,
Implorer le Cœur généreux;
Phénix qui renais de ta cendre,
Étonnement du Monde, honneur du nom Français,
Voltaire, ne cesse jamais
De nous plaire et de nous surprendre!
Ces quatre-vingts Hivers, dont tu braves le faix,
Semblent, expiant tes succès,
Moins te vieillir que te défendre.
Oh! qu'avec tant d'éclat la Vieillesse a d'attraits!
Et qu'il te sera doux, aux Jeux de Melpomène,
De voir Amenaïde en pleurs,
Intéresser à ses douleurs
Les larmes de ta jeune Reine!
Les Grâces, triomphant sur le Trône des Lys,
Ont ramené les Arts à la Cour de Louis.
Partage avec Buffon le Temple de Mémoire;
Les Muses t'ont donné la Gloire;

Jupiter désarmé te donne encor la Paix.
Sous tes Lauriers la Foudre expire ;
L'Envie elle-même t'admire ;
Et la Parque étonnée a suspendu ses traits.
Mais ne va point troubler ta joie et nos hommages,
Ni de tes Ennemis éveiller les fureurs.
Va! ce n'est qu'aux bienfaits à venger les grands Cœurs.
Dans la Coupe des Dieux bois l'oubli des outrages.
De ton Midi les brûlantes ardeurs
N'ont que trop élevé d'Orages ;
D'un paisible Couchant goûte enfin les douceurs;
Que ton Astre à nos yeux y brille sans nuages!
Que tes derniers rayons, plus chers à nos Rivages,
N'y fassent naître que des Fleurs!

Sur l'annonce imprévue d'une Pension de deux mille livres donnée à l'Auteur sans qu'il l'eût sollicitée.

Sainte Amitié, divine Bienfaisance,
C'est donc à vous que je dois le bonheur!
Ah! devancer mon espérance,
D'une Muse un peu fière épargner la pudeur,
C'est embellir vos Dons d'un charme si flatteur,
Qu'il en double la jouissance.
Grâce au nouveau Colbert, j'échappe à l'inclémence
D'un Astre, hélas! plein de rigueur.
Larmes, que n'avait pu m'arracher le malheur,
Coulez pour la Reconnaissance *.

* Le Ministère ayant changé, et le paiement de cette même Pension, non sollicitée, étant suspendu sans raison, sur un Mémoire calomnieux de Madame Le B***, une juste indignation me dicta les vers suivans :

Quoi! d'un Monstre ennemi vos bienfaits sont les armes!
Quoi! vous me les rendez insultans et cruels!
Reprenez cet or vil; moi, je reprends mes larmes,
Qui rendaient vos dons immortels.

La Pension fut hautement rétablie, et la perfide Solliciteuse éconduite.

JUGEMENT DE L'AMOUR

SUR LES YEUX NOIRS ET SUR LES BLEUS.

Un jour les beaux Yeux noirs aux vives étincelles,
Et les bleus aux regards doux, tendres et mourans,
(Jamais plus grave objet n'intéressa les Belles!)
Voulurent à la fin terminer leurs querelles,
Et que l'Amour fixât leurs rangs.
Au Juge de Cythère ils présentent Requête;
Ils plaident. Mes Amis, c'est bien en pareil cas
Qu'il est charmant de voir plaider les Avocats!
L'Amour, en bonne et grave tête,
Sur la foi des Baisers, intègres Rapporteurs,
Met ainsi d'accord les Plaideurs:
Les Yeux noirs savent mieux briller dans une fête;
Les bleus sont plus touchans à l'heure du Berger.
Les Yeux noirs savent mieux conquérir, ravager;
Les bleus gardent mieux leur conquête.
Les noirs prouvent un cœur plus vif, mais plus léger;
Les bleus un cœur plus tendre et moins prompt à changer.
Les noirs lancent mes traits; les bleus ma douce flâme.
Les noirs peignent l'esprit, et les bleus peignent l'âme.

AVIS A L'AMOUR.

Prépare tes Lauriers, bel Enfant de Cypris,
Dervieux, que ta Psyché n'égalerait qu'à peine,
Joignant l'azur céleste à deux beaux arcs d'ébène,
Des yeux noirs et des bleus a mérité le prix.

L'AMOUR ET LES OISELEURS.

IDYLLE.

Amour, Amour, jamais tu ne reposes,
Et rien n'échappe à tes piéges flatteurs.

Un jour (c'était dans la saison des Roses)
Climène et moi, novices Oiseleurs,
Nous préparions des piéges sur les Fleurs.
Le doux Printemps, un Dieu plus doux encore,
Nous rassemblait au réveil de l'Aurore.
Tous deux assis sur la mousse et le thym,
Nous respirions l'espoir et le butin;
Et près de nous les Réseaux et la Cage
Du Peuple ailé méditaient l'esclavage.

Le Miroir brille ; alors un jeune Oiseau
Se détacha des sommets du Bocage ;
Il balançait son vol sur le réseau ;
Puis en jouant l'effleurait d'un coup d'aile,
Puis caressait le miroir infidèle,
Aussi léger que l'éclat voltigeant
Que réfléchit la Glace au front d'argent.
L'azur des Cieux colorait son plumage ;
Nos cœurs semblaient répéter son ramage.

Le voir, le prendre, est un même desir.
Nous nous taisons ; nous palpitons de joie :
Le piége court envelopper sa proie :
Le filet tombe ; en vain l'Oiseau veut fuir ;
Il se débat : je souris ; et Climène,
Sous le filet que je soulève à peine,
Étend déjà sa main pour le saisir.
Elle y touchait..... soudain l'Oiseau rapide
(C'était l'Amour) s'envole avec nos cris ;
Et du filet dispersant les débris,
Il tient encor dans le réseau perfide
Les Oiseleurs qui pensaient l'avoir pris.

A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE CONTI,

Sur sa Convalescence en 1758.

Si le cœur avait un langage
Pour ses plus tendres sentimens,
Qui sût distinguer leur hommage
Des tributs d'un vulgaire encens
Qu'offrent l'Intérêt ou l'Usage,
Ce langage t'eût dit quelle fut ma douleur
Quand la Fièvre en ton sein vint allumer sa rage,
Et te soufflant ses feux me glaça de terreur.
Ciel ! m'écriai-je alors, Ciel ! protége une Vie
Où toi-même attachas mes jours et mon bonheur !
De cet Astre penchant ranime la splendeur
Pour la Gloire de ma Patrie.
Hélas ! de nos Lauriers la tige s'est flétrie !
La France a besoin d'un Vengeur.
Le cri de nos Soldats, les Alpes, sa Valeur,
Tout le nomme : ô Destins ! opposez son Génie
Au Tyran de la Saxe, à ce Torrent fougueux
Qui ravage le Nord dans son cours orageux.
Faites que mon Héros en dompte la furie ;
Qu'il vive ; et pour combler mes vœux,
Qu'il fasse plus encor, qu'il désarme l'Envie !

A MADAME LA COMTESSE DE B***,

Pour la consoler de n'être pas accouchée d'un Fils, qu'elle appelait d'avance le petit Maréchal.

Où donc est-il, ce petit Maréchal
Que nous devions tous chanter à la ronde,
Et qui déjà faisait du bruit au Monde,
Plus que n'ont fait Turenne et Lowendal ?
L'Enfant malin a donc trompé son Père ;
Il a manqué de parole à sa Mère ;
Mars est tranquille : il sera sans Rival.
Ces grands Héros dépeuplent trop la Terre ;
Il est fort bon parfois de l'embellir
D'objets rians dont les yeux font la guerre,
Et n'ont jamais blessé que pour guérir.

Consolez-vous, Mère tendre et charmante !
Le beau Poupon reviendra dans neuf mois.
Au tendre Amour vous donnez une Amante ;
Psyché suffit pour la première fois.
Sur le métier remettez votre ouvrage ;
Ce doux travail est le jeu du bel âge :
Vénus vous boude : eh ! faut-il s'étonner
Que ses attraits craignent quelques disgrâces ?
Son cœur jaloux peut-il vous pardonner
D'avoir sitôt fait une Sœur aux Grâces ?

A M. DE VOLTAIRE,

Après avoir vu Madame de Villette, qu'il avait surnommée Belle et Bonne, *et lorsqu'il était près de donner Irène.*

Vieillard prodigieux! toi que les Destinées
Laisseraient toujours parmi nous,
Si tu vivais autant d'années
Que ta Gloire a fait de Jaloux!
Ainsi donc tes mains fortunées
Depuis treize Printemps ont fait deux Hyménées,
D'une Ame généreuse amusemens bien doux!

Oh! que j'aime à te voir, de Fleurs toujours nouvelles,
Couronner tes nombreux Hivers *,
Et du Temps enchaîner les ailes
Par le nœud des Bienfaits, et le charme des Vers!
Poursuis; au tendre Hymen soumets les Cœurs rebelles;
L'ombre de tes Lauriers rend ses Myrtes plus verds.
Sois toujours le Parrain des Belles;
Sois heureux du bonheur que tu répands sur elles;
Protége leurs attraits : ils nous seront plus chers.
J'ai vu Grâces, Candeur, Jeunesse,
De *Belle et Bonne* assurer les succès;
Et, dignes de ce nom qu'a choisi ta tendresse,
Ravir, sans le vouloir, le cœur de nos Français.

* M. de Voltaire avait alors quatre-vingt-quatre ans.

Belle et Bonne a tous les suffrages :
Elle plaît comme tes Ouvrages ;
Azéma dut avoir et son âme et ses traits.
Si j'en crois le Dieu qui m'inspire,
Melpomène et Vénus vont augmenter leur Cour :
Tu dois une Sœur à Zaïre ;
Belle et Bonne un Frère à l'Amour.

CONSOLATION A LESBIE.

Lesbie, en vain mille Coquettes
Sur toi seule épuisent leurs traits ;
Leurs médisances indiscrètes
Font l'éloge de tes Attraits :
Malgré leurs Pinceaux infidèles,
Tes yeux n'en sont que plus charmans,
Et déplairaient moins à ces Belles,
S'ils plaisaient moins à leurs Amans.

ZÉPHYR ET LA ROSE.

IDYLLE.

Le plus tendre Zéphyr, la Rose la plus belle,
Sous les yeux de l'Aurore, en un riant séjour,
L'un pour l'autre enflâmés, se consumaient d'amour.
Leurs Baisers se juraient une ardeur éternelle;
Quand l'effroyable Parque aux ailes de Vautour
Vint d'un souffle jaloux, hélas! ravir au jour
La Beauté que Zéphyr adore.
Soudain, voilé du noir sommeil,
Penche et s'éteint le front vermeil
De cette Fille de l'Aurore.
Toute à son jeune Amant, elle exhale à ses yeux,
Et ses derniers parfums, et ses derniers adieux.
Zéphyr, pâle et tremblant, en vain la baise encore;
Et, lui-même, près de mourir,
Chère Amante, dit-il, prends ce dernier soupir;
Que dans ton sein glacé mon Ame encor repose!
C'en est fait, il n'est plus de Rose!
Il ne sera plus de Zéphyr!

Persifflage doux et honnête à une jeune Coquette très-aimable et très-vaine, qui m'appelait son Berger, dans ses Lettres, et qui prétendait à tous les Talens et à tous les Cœurs.

Non, vous n'en doutez pas, séduisante Thémire ;
Tout Mortel est né pour vos fers :
Jamaïs Charmes plus doux ne furent plus divers
Ni plus certains de leur empire !
Écrivez : les neuf Sœurs s'empressent à vous lire ;
Chantez : vos doux accens égalent leurs concerts ;
Parlez : Apollon vous admire ;
Ouvrez les yeux : tout cède au feu de leurs regards ;
Adonis est vaincu ; vous triomphez de Mars ;
Vénus frémit en vain d'une jalouse rage ;
Vous régnez sur les Cœurs ; vous régnez sur les Arts ;
Cythère est votre Empire, et l'Amour votre ouvrage.

Et moi, qui d'un Berger vous dois le tendre hommage,
Qui même vous dois ce doux nom,
Moi ! pour qui vous changez notre Seine en Lignon,
Moi ! le seul qui pourtant vous soit encor rebelle,
Grâce à vos yeux un peu fripons,
Grâce à votre inconstance aimable et naturelle,
Permettez, gente Pastourelle,
Que, pour les séparer, j'en vienne à nos moutons.

Adieu, Bergère aimable, objet volage et doux !
Si je vous apprenais à devenir fidèle,
Mon sort ferait trop de Jaloux ;
Goûtez mieux la douceur d'être inconstante et belle ;
Retournez au Hameau du Pasteur Fontenelle ;
Lui seul dut vous chanter : il aima comme vous.

Mais l'Ombre se prolonge et descend des Montagnes ;
Déjà l'Astre du soir me force à vous quitter.
Mon Troupeau craint les Loups : il doit fuir ces Campagnes ;
Leur Berger craint l'Amour : il doit vous éviter.

A MADAME LA MARQUISE D'ELBÉ,

Qui me demandait des Vers.

Vous desirez des Vers ; et vous êtes si belle,
Qu'Apollon doit se rendre à vos premiers desirs.
Mais, que vois-je ? sa Lyre à mes vœux est rebelle ;
Et mes Chants, malgré moi, deviennent des soupirs.

A. M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU *,

SUR LA PRISE DE MAHON,

Qui fit éclore dans Paris beaucoup de méchans Vers.

Rival du Conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais, et tu combats.
Le Pampre, le Laurier, le Myrte suit tes pas;
Tu prends Chypre et Mahon, mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts,
Sur un Vainqueur musqué, les vers et les brocards :
Chez nous l'Ambre est ami de la fatale Poudre;
Tu semais les bons-mots, le sourire et la foudre :
L'Ironie à tes pieds tombe avec leurs Remparts.
Leurs chansons t'insultaient, leurs défaites te vantent.
Mais nos Rimailleurs m'épouvantent :
Leur essaim bourdonnant obscurcit tes Lauriers.
Veux-tu rendre l'éclat à tes Succès guerriers,
Reviens siffler ceux qui les chantent.

* Ces vers sont de moi. Ils ont été imprimés plusieurs fois sous le nom de M. de Voltaire. Ne voulant pas qu'ils courussent sous mon nom, je les fis dans sa manière. J'y prodiguai l'antithèse. Ils ont paru sous son nom dans plusieurs Recueils, mais toujours infidèlement. Je les ai retrouvés et corrigés. (*Note de l'Auteur.*)

VOEUX

Pour que la rive gauche de la Seine portât le nom de Quai de Henri, *du côté du Pont-Neuf, comme de* Quai de Voltaire, *du côté du Pont-Royal.*

Seine, écoute mes Vœux ; prête une onde attentive :
Joins le Chantre au Héros : leur éclat fait le tien.
Ce Bord * est à Louis : partage l'autre Rive
Entre le grand Monarque et le grand Citoyen.

* La rive droite, où sont les Tuileries et le Louvre.

AU BRAVE KOSCIUSKO.

Toi, qui des Sarmates errans
Es l'Espoir, le Vengeur et la seule Patrie,
Grand Homme consacré par le Fer des Tyrans,
Tu dois ta Gloire à leur furie.

DIALOGUE.

LE BERGER.

Bergère, au déclin du jour
Attends-moi sous la coudrette,
Dont cent fois l'ombre discrète
A protégé notre amour.

LA BERGÈRE.

Je ne puis sous la coudrette,
Berger, me rendre à tes vœux :
Flâme d'Amour est bluette;
D'Hymen allumons les feux.

LE BERGER.

Quoi! tu veux qu'Hymen en forme
Change l'Amour en devoir!
D'un Acte il faut me pourvoir!...
Bergère, attends-moi sous l'Orme.

SUR LA MORT DE M. LOUIS RACINE,

FILS DU GRAND RACINE.

Je le vois trop, Parque barbare !
Tu prétends en désert changer notre Hélicon ;
Hélas ! fumante encor du sang de Crébillon,
Ta Faux, sourde à nos pleurs, ta Cruauté bizarre
Nous enlève Racine, et nous laisse Fréron.
Je le vois trop, Parque barbare !
Les Talens sont en proie à l'avide Achéron.
L'Enfer en est jaloux ; le Ciel en est avare ;
Il te reste à frapper et Voltaire et Buffon.

POUR MADEMOISELLE DE TOTT,

QUI S'APPELAIT ROSE.

Zéphyr, Amour, aux Roses sont fidèles ;
Est-il pour eux des objets plus flatteurs ?
Rose de Flore est la Reine des Fleurs ;
Rose de Tott est la Reine des Belles.

L'EXCEPTION.

A MADAME ***, SUR LES FEMMES POÈTES.

La Monotone Deshoulière
Bêla des Vers pour ses Moutons;
Et sa demeure hospitalière
Servit d'asile à nos Pradons.

Du faux Goût sa Muse idolâtre,
Fuyant Racine et Despréaux,
Courait aux loges du Théâtre
Siffler les Chefs-d'œuvre nouveaux.

Racine banni de la Scène,
Fut un de ses plus doux bienfaits :
Elle ravit à Melpomène
L'espoir des beaux Vers qu'il eût faits.

Le plus grand encor de ses Crimes
Fut l'ennui de son Genseric;
Mais sa Chatte, expiant ses Rimes,
A vengé Phèdre et le Public.

Sourde aux Vers touchans de Racine,
Sévigné même en a médit.
Près d'elle sa Muse divine
Fut éphémère et sans crédit.

Scuderi, jaseuse Fauvette,
Gazouille des Vers amoureux;
Mais, du moment qu'on les répète,
Ils sont fades et langoureux.

Des Villedieux et des Saintonges
Les noms déjà sont éclipsés;
Et de leurs poétiques Songes
Les vains restes sont effacés.

La Suze, du feu qui la brûle,
Vint glacer la Ville et la Cour.
L'Amour soupire avec Tibulle;
La Suze fait bâiller l'Amour.

Ah! quand on n'a qu'un vain ramage:
Le silence est une faveur.
Phébus craint un bruyant hommage
Qui trouble son calme rêveur.

Mais gardez-vous d'être muette,
Vous dont j'aime les tendres Vers;
La Nature vous fit Poète
Pour l'honneur du Dieu que je sers.

Les Grâces ne sont point confuses
De vous voir au docte Vallon.
Vous inspirez comme les Muses,
Et vous chantez comme Apollon.

RÉPONSE A M. LE GOUVÉ,

Sur celle qu'il m'a faite en faveur des Belles qui veulent devenir Poètes.

Galant défenseur d'une Belle,
Qui, dans tes jolis Vers a cru presque se voir,
Tu sais donc présenter une Glace infidèle ?
Tu crains que le Dépit ne brise le Miroir.

Sapho, tant soit peu masculine,
Cent fois, avec éclat, dans ses transports divins,
Atteignit le Sommet de la double Colline;
Mais nos Poètes féminins,
Nos Muses de Boudoir, chantant à la sourdine,
Pour l'Immortalité font des Vers clandestins.

Souvent plus d'une Belle, Amante despotique,
D'un Sexe qui l'adore enleva les Crayons :
Plus d'une Phébé poétique
A des Astres du Pinde emprunté les rayons.
D'une charmante Deshoulière
Soyons plus Amans que Lecteurs;
Et surtout croyons-en Molière !
Gardons-nous des Femmes-Auteurs.

QUATRAIN

A propos de ce Vers de M. Le Gouvé :

Le Siècle de Corneille a vanté Deshoulière.

Le Siècle de Corneille a vanté Deshoulière,
Qui de Genseric * nous fit don.
Elle sifflait Racine **; elle fuyait Molière ***,
Déchirait Despréaux et caressait Pradon ****.

* Ridicule Tragédie de cette Dame-poète.

** Tout le Monde connaît, malheureusement pour elle, son méchant Sonnet contre la divine tragédie de Phèdre :

Dans un fauteuil doré Phèdre tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord *personne n'entend rien, etc.*

C'est ainsi qu'elle se connaissait en Poésie, et parlait de la plus belle Scène qui existât sur aucun Théâtre.

*** A juste titre, à cause des *Femmes savantes*, et de ces vers si connus :

Elles veulent écrire et devenir Auteurs! etc.

**** Sa tragédie de Phèdre, chef-d'œuvre d'impertinence, fut revue, corrigée, applaudie avec transport par Madame Deshoulière et sa Cabale, qui finirent par chasser Racine du Théâtre à l'âge de trente-neuf ans. Despréaux indigné s'écriait alors :

Et la Scène française est en proie à Pradon.

Voilà ce que l'on doit à cette Femme-poète. Il faut convenir qu'elle nous a fait payer bien cher ses petits vers à ses Moutons et à sa Chatte.

(*Notes de l'Auteur.*)

A UNE JOLIE FEMME POÈTE,

Qui me citait le chant de la Fauvette et de Philomèle, pour autoriser son ramage poétique.

Chez les Oiseaux, ne vous déplaise,
La Femelle n'a point de chant;
Nature veut qu'elle se taise,
Même en dépit de son penchant.

Cette Philomèle vantée,
Si docte en bécarre, en bémol,
Dont votre oreille est enchantée,
Ne fut jamais qu'un Rossignol.

Ce que vous nommez la Fauvette
Est un Mâle au gosier charmant;
Qui, pour sa Compagne muette,
Chante son amoureux tourment.

Vos La Suze, rimant leur flâme,
Traînent un Vers efféminé.
O ! que Racine a mieux peint l'âme
De leur sexe passionné !

Riches de grâce et de plumage,
Enchantez le double Vallon;

Mais sans mêler votre ramage
Aux doctes Cygnes d'Apollon.

Ne citez jamais vos La Suzes;
Parlez de Sapho seulement:
Sapho couchait avec les Muses;
Elle fut presque leur Amant.

SUR QUELQUES VERS

De la Pièce de M. Le Gouvé.

Beaufort est à la fois une Grâce, une Muse,
Un Ruisseau qui murmure, un Zéphyr qui s'amuse.
Elle a conquis la Gloire en chantant le Plaisir.
Son Sexe l'applaudit par de jalouses larmes;
Apollon à genoux lui rend même les armes;
Mais l'embarras est de choisir
Entre ses Talens et ses Charmes.

A MOI,

SUR LE MÊME SUJET.

On se fait un grand nom avec de petits Vers.
Beaufort sur la Romance a fondé sa Mémoire.
Sa Violette encor parfume l'Univers.
Sachons lui pardonner ses Talens et sa Gloire * !

* Ce vers termine la Pièce de M. Le Gouvé.

A ÉLIZA BEAUFORT.

Oui ! j'en crois votre aimable Lyre ;
Votre cœur est fait pour aimer,
Et votre bouche pour le dire ;
Mais sont-ils faits pour le rimer ?

Quand la tendre Vénus se pâme,
Rime-t-elle sa Volupté ?
Change-t-elle une Nuit de flâme
Pour la froide Immortalité ?

Sapho, trop ivre d'Hippocrène,
Prenait les Grâces pour Amans ;
Et de sa Flâme Lesbienne
On connaît les égaremens.

Votre Sexe a plus d'un Trophée
Qui déposerait contre lui :
Jadis il déchirait Orphée ;
A Racine même il a nui.

Mais ne rappelons que ses Charmes ;
Beaufort, vous les possédez tous.
Notre Apollon vous rend les armes ;
Voyez ses Fils à vos genoux.

Par Corinne, au divin Pindare,
Quelques Lauriers furent surpris :
Jouissez d'un bonheur plus rare ;
Méritez et donnez le prix.

Loin de vous nos Lauriers arides !
De Fleurs embellissez vos jours.
Un front poétique a des rides
Dont s'effarouchent les Amours.

Que de ses vivantes images
La Beauté peuple l'Univers !
Qu'elle féconde nos hommages !
Un bel Enfant vaut bien des Vers.

MON DERNIER MOT

SUR LES FEMMES-POÈTES.

Eh! puis-je redouter un Sexe que j'adore!
Sa grâce naturelle eut mon premier encens;
Elle inspira mes Vers et les inspire encore.
De nos tendres Psychés le suffrage m'honore;
Il échauffe ma Lyre; et mes derniers accens
Diront les charmes ravissans
D'un Esprit qui plaît et s'ignore.
L'esprit *qu'on veut avoir* est le seul que j'abhorre:
C'est le seul qu'ait sifflé Molière et le bon Sens.
Un fol espoir le guide; un sot orgueil l'enivre.

Que vient faire Zulni sur les doctes Sommets?
Psyché plut à l'Amour, et ne fit point de livre:
Les Grâces, dans Paphos, ne rimèrent jamais;
Jamais Vénus, sur un triste pupitre,
Ne griffonna la Romance ou l'Épître.
On ne voit point Beauf*** s'embellir en rimant.
Tibulle chantait sa Délie;
Délie est immortelle aux Vers de son Amant;
Mais cet Objet si doux en serait moins charmant,
Si de versifier il eût eu la folie.
L'Amour, en s'approchant d'un objet enchanteur,
Veut trouver une Belle, et non pas un Auteur.

Cet aimable Enfant, qu'épouvante
L'orgueil d'une ride savante,
Fuit des prétentions le ridicule excès.
Les petits riens rimés et leurs petits succès,
Valent-ils le bonheur? Quand la Beauté compose,
La Beauté perd de ses attraits.
Elle parle sans art une si douce prose!
L'encre sied mal aux doigts de rose :
L'Amour n'y trempe point ses traits.

O combien la Femme sensible,
Cultivant un doux Myrte et non de vains Lauriers,
Préfère avec raison ses modestes foyers
A notre Pinde inaccessible!
Tourment d'un Ami, d'un Époux,
Belle, qu'agite encore une Gloire inquiète,
La Nature vous crie : Il est des soins plus doux!
Soyez Épouse et Mère, au lieu d'être Poète.
L'Enfance qui vous tend les bras
Vous demande un lait pur, et non l'eau d'Hippocrène.
Ah! tarisse à jamais la poétique Veine,
Plutôt qu'un Sein pressé de ses doigts délicats!
Que le hochet fasse taire la Lyre.
De l'Amour maternel savourez le délire.
Par ce Fils chancelant dont vous guidez les pas,
Dans la Postérité commence votre empire;
Et ce front qui déjà réfléchit vos appas,
Cette âme où votre âme respire,

Ce doux nom qu'il bégaie avec un doux sourire,
Vaut bien la folle Rime et des Lecteurs ingrats *.

* En composant cette petite Pièce, dont le but est, j'ose le dire, très-important et très-moral, j'ai dû rejeter toutes les fadeurs d'usage, toutes les galanteries provinciales, toutes ces louanges mensongères que le mauvais sens et le faux bel-esprit ne cessent de prodiguer à un sexe aimable, mais faible et facile à égarer; j'ai voulu le ramener à la Nature, à sa vraie destination, à son propre bonheur. On flatte ce qu'on estime peu : la Poésie ne vit pas toujours de mensonges : on doit la vérité même aux jolies Femmes. Rousseau, qui leur commanda d'allaiter leurs enfans, en dépit du misérable bon ton, Rousseau, qui voulait que son Émile fût heureux, se garda bien de faire de sa divine Sophie *une Femme-poète.*

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable. BOILEAU.

(*Note de l'Auteur.*)

Au Lecteur poli et bénévole qui, dans mon dernier Mot, *avait pris trop à la lettre :* L'Encre sied mal aux doigts de rose.

Oui, de Paphos le doux Législateur,
L'Amour défend longs vers et longue prose
Au Sexe aimable, au Sexe inspirateur;
Mais il adore un Billet enchanteur,
Billet tracé par jolis doigts de rose :
Cette œuvre-là n'est point œuvre d'Auteur.
A tes regards quand mon vers se confie,
N'embrouille point sa vive intention :
D'un mot heureux saisis l'intention.
La Lettre tue, et l'Esprit vivifie.

LA SOCIÉTÉ DÉLICIEUSE.

Heureux qui, vers le soir, tranquille et sans affaire,
Rassemble une Société
Que Minerve eût choisie, et qu'elle-même éclaire ;
Où, loin du profane Vulgaire,
L'âme s'épanche en liberté ;
Où la Sagesse ait l'Art de plaire ;
Où la Grandeur soit sans fierté,
La Franchise sans dureté,
L'Indulgence sans flatterie,
Les Grâces sans coquetterie,
Le Bon-air sans fatuité,
Le Savoir sans pédanterie,
L'Enjoûment sans bouffonnerie,
Le Bel-esprit sans vanité,
Et la Vertu sans pruderie !

Sur le Monument élevé à Jean-Jacque Rousseau, dans l'île des Peupliers, à Ermenonville.

Parmi ces Peupliers qu'entoure une onde pure,
La cendre de Jean Jacque honore ce Tombeau :
C'est ici que repose, au sein de la Nature,
Son Peintre, son Amant, le Génie et Rousseau.

Sur ce que M. de Voltaire, Bienfaiteur de Mesdemoiselles Corneille et de Varicourt, les a mariées toutes deux après les avoir célébrées dans ses Vers.

Apollon n'a jamais doté
Les Belles que chantait sa Lyre.
Jamais, deux fois, il n'a fêté
Le Dieu d'Hymen en son empire ;
Et même il est, s'il faut le dire,
De gueuserie un peu noté.

On sait trop que le vieil Homère,
De Plutus, hélas ! rebuté,
Sous les haillons de la misère
Courait à l'Immortalité ;
Que les Muses, portant besace,
Compagnes de sa pauvreté,
Allaient quêtant de place en place.

Quoi ! l'Olympe, auteur de leur Race,
Put souffrir cette indignité !
D'Époux même elles n'ont tâté,
Faute d'Or, que rien ne remplace ;
Puis ont fait vœu de chasteté :
Ce fut leur dernière disgrâce !

Enfin, Pactole si vanté
De Permesse est devenu Frère.

L'union commence à Voltaire;
Et ce Poète bien renté,
Fait ce qu'Apollon n'a pu faire :
Il chante et dote la Beauté.

L'ORIGINE DES ROSSIGNOLS DE MORFONTAINE.

A Madame Le Brun, charmante et célèbre Artiste que je devais rejoindre dans un bosquet, où elle chantait en m'attendant.

Sur ces bords enchanteurs, doux asiles du Sage,
Le Brun, je vous cherchais, je volais sur vos pas;
J'interrogeais l'Écho qui ne répondait pas.
Quand mille Rossignols, dans leur tendre ramage,
Dirent : Nous l'avons vue errer sur ce rivage,
Et l'embellir par ses appas.
D'un seul de ses regards, dans ce petit bocage,
Mille Amours sont nés à la fois;
Et nous, sous le même feuillage,
Nous étions déjà nés des accens de sa voix.

A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE CONTI,

*En lui envoyant une Requête plaisante en vers, que l'Auteur de la Moutarde de Santé lui adressait, pour la recommander à S. A. S. *.*

Vous, pour qui jamais la Victoire
Ne fut Moutarde après dîné,
Grand Prince, il m'est bien doux de croire
Qu'un Héros n'est point condamné
A ne rire jamais dans le sein de sa Gloire.
Il est d'heureux instans, il est un doux loisir
Où, sans que l'honneur se hasarde,
Plus d'un Héros cède au plaisir
De *s'amuser à la Moutarde.*
Un long Siècle de majesté
Vaut-il un moment de gaîté ?
Le plus grand des Héros, ce Roi que l'on renomme,
Pour cent Vertus qui revivent en vous,
Ce Henri, si brave et si doux,
Combattait en Héros, et riait en Bon homme.

* Requête présentée à M. Le Brun, par l'Inventeur de la Moutarde de Santé :

Mécène des Talens auprès d'un Prince auguste,
L'Ami des Arts et des Humains,
Adorable Le Brun, estimateur si juste
Des Écrivains Français, Anglais, Grecs et Latins ;

Auteur charmant couvert de Gloire,
Toujours Cygne en dépit des Corbeaux envieux,
Permets que ma Moutarde au Temple de Mémoire,
Dans le Palais de la Victoire,
Embaume l'odorat de nos chers demi-Dieux.
Elle est plus douce que piquante,
Et n'a point le mordant du style de Fréron;
Mais délicate, adoucissante,
Si tu veux en goûter, quel sera son renom!
Daigne au moins la vanter dans l'illustre Maison
Où l'Ame est toujours bienfaisante.

Par votre respectueux Serviteur,
HUET le Fils, de Soissons.

SUR LA BELLE STATUE DE M. DE BUFFON,

Exécutée par le célèbre Pajou, au Jardin du Roi.

BUFFON vit dans ce Marbre! A ces traits pleins de feu,
Vois-je de la Nature, ou le Peintre ou le Dieu?

LE REPOS D'ACHILLE.

CANTATE ALLÉGORIQUE.

Retiré loin des Camps, indigné, mais paisible,
Achille, au bord des Mers, dans un noble Repos,
Dépouillait cet éclat terrible
Dont Bellone arme ses Héros.
Ravi par l'Injustice aux bras de la Victoire,
Sa Lyre aide à calmer des regrets trop amers ;
Et le souvenir de sa Gloire
Attache à ses Destins les yeux de l'Univers.

Doux Concerts ! brillante Harmonie !
Consolez ce Héros, enchantez ses loisirs :
Que son Ame guerrière et son vaste Génie
Se délasse au sein des plaisirs,
Loin des Ingrats et de l'Envie.
Doux Concerts, brillante Harmonie !
Consolez ce Héros, enchantez ses loisirs.

Quand l'Aigle est en repos, la Foudre est languissante ;
Jupiter ne peut même en lancer les éclats.
Achille est désarmé ; sa Valeur triomphante
Ne guide plus les Grecs dans les Combats.
Qu'ont-ils pour Chefs ? la Fuite et l'Épouvante ;
Et la Honte et la Mort s'attachent à leurs pas.

Avec Achille ils ont vu disparaître
Les Destins de la Grèce et la Faveur des Dieux.
Instruit de leur Défaite, et trop vengé peut-être,
Achille sans combattre était victorieux.

Le seul regret de son absence
Combat pour lui dans les hasards;
Et le rendant plus cher, l'offre à tous les regards
Plus que l'éclat de sa présence.

Loin des Fureurs de Mars,
Loin des Champs du Carnage,
Un sublime Courage
Triomphe de lui-même, et caresse les Arts.

La Grèce est trop long-temps flétrie.
Il vous reste un Vengeur; Soldats! où fuyez-vous?
Trop long-temps ont régné ces Thersites jaloux,
Plus funestes à la Patrie
Que la Flâme et le Fer des Troyens en courroux.
Achille, éveille-toi! va triompher encore;
Pressé de toutes parts, Agamemnon t'implore;
Les Cœurs suivront tes pas; Hector fuira tes coups.

S'il nous paraît tranquille,
Ce Héros généreux,
C'est la Foudre qui dort, près d'éveiller ses Feux;
C'est le Repos d'Achille.

LA VIE CHAMPÊTRE.

Bois, collines, vallons, champêtres voluptés,
C'est pour vous que je fuis les bruyantes Cités !
Dans vos retraites solitaires
Respirent les Amis des Dieux :
C'est ici que les cœurs ne sont point tributaires
Des préjugés contagieux.
Vos grottes, du Sommeil sont les dépositaires ;
J'y dors, à la fraîcheur des Zéphirs caressans.
Si je m'éveille au bruit des ondes solitaires,
Leur calme passe dans mes sens.

La Paix rit dans nos cœurs ; le Ciel rit sur nos têtes.
Nos hameaux dans les airs n'élèvent point leurs faîtes :
On éveille la Foudre en s'approchant des Cieux !
Mais leurs humbles foyers présentent à nos yeux
La riante Innocence, et ses jeux et ses fêtes,
Tandis que les sombres Tempêtes
Renversent des palais le faîte ambitieux.

On n'a point vu nos pleurs attrister ces rivages,
Ni les pâles Remords voler sous nos ombrages.
Jamais les accens redoutés
De la Trompette menaçante
N'y troublèrent Écho dans ses palais voûtés.

Jamais Bellone rugissante
N'y lança de la Mort les Traits ensanglantés !

Loin des Tentes de Mars, loin des Cours et des Villes,
Astrée habite encor nos champêtres asiles.
Quel essaim varié de plaisirs innocens!
Nos tapis verds, nos rives émaillées,
Ces concerts des Oiseaux chantant sous les feuillées,
Ces coteaux enrichis de pampres verdoyans,
Et de ces Pins altiers les cheveux ondoyans,
Ce libre azur des Cieux, ces pompes de l'Aurore,
Ces parfums du Printemps, ces corbeilles de Flore,
Tout flatte nos regards de spectacles rians.

Ainsi, loin d'un vulgaire insolent et parjure,
Épris d'un utile repos,
Je mêle aux doux loisirs la Gloire et ses travaux.
Là, sur ma vie heureuse et pure
L'Aurore épand la Rose, et la Nuit ses Pavots.
Libre d'envie et d'imposture,
Je parcours des forêts les détours ombragés.
Je livre aux Aquilons l'essaim des Préjugés,
Et sous l'œil de Palès, dans une grotte obscure,
Je chante l'Amitié, l'Amour et la Nature.

VERS DE DUPE,

Sur un Pascal et des Tourterelles trouvés dans un Boudoir.

Que la Beauté vulgaire et le vulgaire Amant
Chérissent d'un Boudoir le frivole ornement.
Ici je vois Pascal; ici des Tourterelles;
Ici Fonrose ingénûment
Vient penser avec lui, vient gémir avec elles.
Oh! que ce mélange charmant
De Génie et de Sentiment
Prouve une Ame sublime, et des Grâces fidèles!

DEMI-PORTRAIT DE FONROSE.

Fonrose, dussiez-vous bouder votre Portrait,
J'en veux, en badinant, esquisser quelque trait.

D'un aimable abandon vous ignorez les charmes;
Vos paupières jamais ne se mouillent de larmes :
Votre front, qui déjà voile un peu sa candeur,
Rougit d'impatience et non pas de pudeur.
Vous montrez un Pascal que vous ne lisez guère;
Les Bijous indiscrets seraient mieux votre affaire.

En vain mon cœur, bêtement s'y méprit;
Vos yeux trop fins ne parlent qu'à l'esprit.
Je vous crois, entre nous, moins tendre, plus mutine,
Plus curieuse que Psyché;
Témoin ce Porte-feuille où votre main lutine,
Devers minuit, a ne sais quoi cherché;
Tandis que sans vouloir répondre,
Et furetant d'un œil malin,
Il vous plaisait de me laisser morfondre
A votre porte, où je sonnais en vain.
Vous avez des grâces friponnes,
Une coquetterie à damner cent Rivaux,
Et le charme attrayant de vingt jolis défauts.
Vos deux Tourterelles mignones
Font roucouler des Madrigaux
Aux Amans, aux Rimeurs, ou pour mieux dire, aux Sots.
J'ai fait comme eux; mais, en deux mots,
Vos Tourterelles ne sont bonnes
Que pour attraper des Nigauds.

STANCES ANACRÉONTIQUES.

Pour mieux offrir aux Grâces mon hommage,
Jusqu'à Paphos j'allais porter mes pas.
L'Amour m'arrête, en me disant tout bas :
« Fanni pourrait t'épargner le voyage.

» Ses yeux charmans feront parler ta Lyre ;
» Sa voix flatteuse embellira tes Vers ;
» Et si sa main veut te donner des fers,
» Des fers si doux valent mieux qu'un Empire ».

L'Amour s'enfuit par un sentier de rose ;
Mais chez Fanni je le retrouve enfin.
Ma liberté s'est perdue en chemin.
Voyage-t-on sans perdre quelque chose ?

AU PEINTRE DE SOPHIE DE TOTT.

Peintre heureux dont Sophie est le brillant modèle,
Garde-toi d'embellir ce qui n'est que trop beau.
Ah ! si ton crayon est fidèle,
Qu'il sera dangereux d'admirer ce Tableau !

A LA MÊME.

Des Grâces la Troupe divine
Autrefois se nommait, dit-on,
Aglaé, Thalie, Euphrosine;
Moi, je sais de l'Amour que Sophie est leur nom.

A UNE TRÈS-JEUNE PERSONNE

Qui allait prendre un vieil Amant.

Lucinde, un front ridé n'a-t-il rien qui vous blesse?
Jamais la Déesse des Fleurs
A-t-elle au sombre Hiver prodigué ses faveurs?
De son antique Époux dédaignant la faiblesse,
L'Aurore va sécher ses pleurs
Au sein d'un jeune Amant plus fait pour sa tendresse.
L'encens de la froide Vieillesse
N'est point le gage heureux d'un Amour immortel.
Son hommage glacé profanerait l'Autel
Et les Grâces de la Jeunesse.

A MADAME LA COMTESSE DE ***,

Qui! moi! former le projet odieux
De me brouiller avec vous et les Grâces!
Moi! de Vénus Sujet séditieux,
D'une Déesse encourir les disgrâces!
Ah! par la haine ou la crédulité,
Jamais, jamais, adorable Eugénie,
Projet si fou ne peut être imputé
A tout Amant des Sœurs de Polymnie.
Mon Apollon sait trop que la Beauté
Prêta souvent des flâmes au Génie.
Sans Euridice, Orphée aux sombres Bords
Aurait-il vu triompher ses Accords?

Que votre Époux, sous les yeux de la Gloire,
De cette main qui cueillait des Lauriers
Trace aux Français le grand Art des Guerriers,
L'Art peu connu de fixer la Victoire;
Quoiqu'inhumain, le Code des Combats
Sert la Patrie et défend les États.
Mais, n'en déplaise à nos Foudres de Guerre,
Il est un Art non moins impérieux,
Un Art plus doux de conquérir la Terre
Sans cet Airain, fier Rival du Tonnerre,
Sans l'appareil des Combats furieux.
Oui, de l'Amour un souris gracieux,

Et ses pleurs même, inévitables charmes !
Voilà ses Traits, ses Foudres et ses Armes;
Et cependant les Monarques, les Dieux,
Tout est conquis par cet Enfant timide :
C'est votre Gloire ! et mieux que dans Ovide,
Son Art de plaire est écrit dans vos yeux.

A MADAME DE GENLIS,

Chantant et s'accompagnant sur sa Harpe, chez M. le Comte de Buffon, mon Ode contre les Détracteurs de ce grand Homme *.

Vous qu'on doit adorer sous les traits de Genlis,
Muse, par vos accens mes Vers sont embellis.
Que vous ressemblez bien à vos Sœurs immortelles !
Comme elles vous chantez, vous inspirez comme elles.

* Mademoiselle de Beauménil a mis cette Ode en musique pour Madame de Genlis. (*Note de l'Auteur.*)

IMPRÉCATIONS.

Ah! que n'est-il au sommet d'Hélicon
Gibets pareils à ceux de Montfaucon!
Nous t'y verrions, et sans gloire et sans vie,
Monstre échappé des bords du Phlégéton,
Serpent impur nourri par Alecton,
Toi que le Styx vomit dans sa furie,
Dès que l'Enfer, et la Haine et Python
T'eurent formé dans les flancs de l'Envie,
Pour dévorer tous les Fils d'Apollon.
Brigand du Pinde, écumeur littéraire,
Quoi! ton haleine, impie et téméraire,
Ose souiller l'Air du sacré Vallon,
Pirate obscur, la course hebdomadaire
Vient, déployant pavillon de Corsaire,
Porter des fers sur le libre Hélicon.
Des Arts, du Goût, assassin mercénaire,
Lâche ennemi, dans tes piéges secrets,
Tu prends sans cesse Auteur noble ou vulgaire;
Racine et Guis, Marmontel et Voltaire,
Sont tour à tour déchirés par tes Traits.
Si quelque Sot, trébuché dans tes rets,
Empâte d'or ton gosier de Cerbère,
Tu nous le peins sous les plus nobles traits:
C'est un Phénix, un Corneille, un Homère,
Fût-ce Gacon, Mœvius ou Laurès.

La Faim te pousse à ce vil brigandage ;
Vivre est ton but, la Honte est ton partage.
Monstre abreuvé du fiel que tu répands,
Rongé, nourri, tourmenté par la rage,
Le Jour te blesse, et la Gloire t'outrage.
Le noir venin de tes jalouses dents
Aime à flétrir les Lauriers triomphans.
Nouveau Dragon du fruit des Hespérides,
Tombe aujourd'hui sous de nouveaux Alcides.
Du Pinde en vain tu défends les accès,
Ta folle audace embellit nos succès.
Ah ! crains le sort de ton horrible Père;
Tu fuis en vain dans ton obscur repaire.
Quel Dieu poursuit tes pas vils et rampans ?
C'est Apollon : crains sa juste colère ;
Crains l'Arc vengeur si fatal aux Serpens !

A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE CONTI,

En lui présentant la première édition de mon Ode sur Lisbonne, etc. en 1756.

Toi, que je révère en silence,
Prince au-dessus de mon Encens,
Le cri d'un Peuple entier est la seule éloquence
Dont tu puisses goûter l'hommage et les accens.
Le zèle pour ton Roi, l'amour de la Patrie
Te dérobe à celui des Arts.
De sublimes travaux occupent tes regards;
Tu leur consacres ton Génie.

Puisse au Conseil des Dieux et dans les Champs de Mars,
Ta Gloire désarmer l'aveugle Jalousie!
Hélas! plus d'une fois ce Monstre audacieux
Mêla son fiel amer à la douce ambroisie.

Si j'osais t'enlever des momens précieux,
(Condé volait jadis de Versaille au Permesse)
Prince, j'offrirais à tes yeux
Des Vers que la douleur dictait à ma tendresse;
Cet Ouvrage, baigné des pleurs de l'Amitié,
Pour ton cœur généreux sans doute aurait des charmes;
Le sort de mon Ami * serait trop envié,
Si les yeux d'un Héros lui donnaient quelques larmes.

* Le jeune Racine, qui périt au tremblement de terre de Lisbonne.

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

En lui présentant la même Pièce.

On sait que de tout temps Apollon fut jaloux
De plaire aux Grâces ; leur suffrage
De ses brillans travaux est le prix le plus doux.
Princesse, vous avez leurs traits et leur langage ;
Vous pouvez d'un regard embellir mon ouvrage ;
Les Grâces l'avoûront, s'il est digne de vous.

A MADAME DE B***,

Après lui avoir lu la même Ode.

Quoi ! ces yeux où l'Amour fait pétiller sa flâme
Daignent verser de tendres pleurs !
Mes Vers, Lisbonne et ses malheurs,
Passent à la fois dans votre âme
Avec le trouble et les douleurs !
Ces pleurs m'annoncent le suffrage
Du Génie et de la Beauté :
Ces larmes sont pour moi le gage
D'une heureuse Immortalité.

Fanni, si l'art divin de plaire,
Ainsi que dans vos yeux, brillait dans mes Écrits,
Je régnerais un jour sur l'Hélicon surpris,
Comme vous régnez à Cythère.

LA DOUBLE CONVERSION.

Deux Aveugles couraient le Monde :
L'un, Dieu de l'Or, avait le cœur d'airain ;
L'autre agitait un flambeau dans sa main :
C'était l'Enfant gâté de la Fille de l'Onde.

Ce béau Couple, chemin faisant,
Causait seul tous les maux de la Machine ronde,
Quand le bon Jupiter, à nos vœux complaisant,
Fixa leur course vagabonde
Dans un gîte où Vertu, Grâce, Mérite abonde :
Pour l'indiquer ce trait est suffisant.

C'est là qu'instruits par un double modèle,
Et du fatal Bandeau se dépouillant tous deux,
Le fol Amour devint sage, éclairé, fidèle ;
Et l'avare Plutus sensible et généreux.

SUR MADAME DE ***,

Que je nommais l'Ange rêveur.

« Un seul Objet, hélas! m'a changé l'Univers * »;
J'aime de ses regards la flâme et l'innocence;
Il inspire mon Cœur, il inspire mes Vers;
Mais il garde un fatal silence.

Je nourris de langueurs un espoir incertain;
De sa timidité je deviens le Complice:
Elle pourrait d'un mot, d'un seul mot de sa main,
Adoucir mon cruel supplice.

Amour! toi qui formas ce bel Ange rêveur,
Grâces! qui lui prêtez un charme qu'il ignore,
Hélas! je vous demande une seule faveur;
Obtenez ce mot que j'implore!

* Vers tiré d'une de mes Élégies.

A MADEMOISELLE DE SAINT-AMANT,

Qui me demandait le nom des Grâces.

Quoi! vous! leur plus riche ornement,
Vous ignorez le nom des Grâces!
L'Enfant malin qui vole sur vos traces
Vous en instruirait aisément.
Mais un Dieu plus naïf, plus fidèle, plus tendre,
Que vos yeux font aimer, que ma voix fait entendre,
Le Dieu même du Sentiment
A seul droit de vous les apprendre.
Daignez bien l'écouter; jamais ce Dieu ne ment.
Euphrosine, Aglaé, Thalie,
Sont les noms qu'ici-bas portent vulgairement
Les trois Déesses d'Idalie;
Mais dans l'Olympe on les nomme autrement.
Là, par une merveille en effet peu commune,
Ces trois Déesses n'en font qu'une.
Les Dieux s'en trouvent bien; et cet objet charmant
Se nomme, dit-on, Saint-Amant.

L'ENCHANTEUR ET LA FÉE.

Mes chers Amis, j'ai lu dans le Grimoire
Qu'il était autrefois, je ne sais en quels Lieux,
Un bon Génie, aimable, officieux;
Il se nommait, si j'ai bonne mémoire,
Bienfaisant : ce doux nom lui convenait au mieux.
Aimer tous les Arts fut sa gloire;
Se faire aimer fut son bonheur.
Tout en lui n'était qu'âme, et tout parlait au cœur.
Il eût adouci, mieux qu'Orphée,
Les Tigres, les Lions et l'Envie en fureur.
Le Ciel, pour comble de faveur,
Lui donna pour Amie une charmante Fée,
Bien digne de mon Enchanteur.
Elle avait tout, esprit, talens, grâces, candeur :
Magique Déité, de qui la main savante
Peignait l'âme, et rendait une toile vivante.
Il n'est plus, direz-vous, de ces prodiges-là;
La Fée et l'Enchanteur ont passé l'Onde noire.
Non, mes Amis; V*** et Le Brun que voilà,
Ont changé mon Conte en Histoire.

A M. LE COMTE DE VAUDREUIL.

Une Grâce, une Muse, en effet m'a remis
Les jolis Vers, dictés par le Dieu du Parnasse
Au plus céleste des Amis,
A Mécène-Vaudreuil, qui chante comme Horace.
Eh quoi! l'ennui des Cours n'a donc rien qui vous glace!
Quoi! votre Luth brillant n'est jamais détendu!
Vous puisez dans votre âme un Art divin de plaire,
Et vous joignez toujours le bien dire au bien faire.
Horace avec plaisir chez vous s'était perdu;
Vous en avez si bien l'esprit et le langage,
Que par un charmant badinage
Vous me l'avez deux fois rendu.

P. S. Si l'*Enchanteur bienfaisant* ajoute sans cesse à son *nom* et *surnom*, il faudra bien que j'invente aussi un mot au lieu de celui de *reconnaissance*, qui bientôt ne suffira plus.

ÉNIGME.

Je ne suis point esprit, je ne suis point matière;
Tout Mortel me fait naître, et je n'existe pas.
Je me joue à mon gré de la Nature entière;
Je fais la nuit sans ombre et le jour sans lumière.
On me suit au Japon sans en être plus las.
J'épouvante, je plais, j'élève, j'humilie.
Sans raison je suis sage, et suis fou sans folie.
Un Amant, grâce à moi, même au lit d'un Epoux,
Caresse sa Moitié sans le rendre jaloux.
Je sais l'art d'adoucir la Beauté la plus rude.
Je mets un Capucin dans les bras d'une Prude.
Par mes caprices inconstans,
De Frédéric vainqueur je ferais un esclave.
Je fais coucher un Pape au Sérail des Sultans;
Le Mufti, quand je veux, va siéger au Conclave.
Je puis enfin, sans être factieux,
Ravir à Louis sa Couronne,
Les Grâces à d'Egmont, la Pudeur à Brionne;
Et par un sort capricieux
Placer un Goujat sur le Trône,
Un Dévot dans l'Enfer, un Vaurien dans les Cieux.

A LUCILE.

Retrouver ce qu'on perd est chose difficile ;
Amans, gardez bien vos bijoux !
Je croyais posséder le Trésor le plus doux ;
L'ai-je perdu ; qu'en dites-vous, Lucile ?

A LA MÊME.

Si je n'ai point perdu l'aimable et doux Trésor
Que mon cœur préférait aux diamans, à l'or ;
Si Lucile m'a dit, d'une voix douce et tendre,
Oui, vous le possédez encor,
Amour ! Amour ! daigne m'apprendre
Où je puis le trouver, où je puis le reprendre
Cet aimable, ce doux Trésor
Que mon cœur préférait aux diamans, à l'or.

SUR LE PRINTEMPS.

L'affreux Hiver expire, et l'aimable Printemps,
Vainqueur des Aquilons, renait sur nos rivages.
Il nous ramène encor les beaux jours, les ombrages,
Et ces jeunes gazons si connus des Amans.
Sur nos Champs refleuris il étend ses conquêtes,
Il caresse les Airs, il endort les Tempêtes,
Il éveille l'Aurore, il épure les Cieux,
Et prête au Dieu du Jour un Char plus radieux.
Il rend aux Nayades tremblantes
Le folâtre argent des Ruisseaux,
Leur tendre ramage aux Oiseaux,
A Zéphyr ses ailes brillantes,
A Flore ses couleurs, aux Amours leurs flambeaux,
Et l'Alcyon paisible a l'Empire des Eaux;
Mais, hélas! sa douce présence
Rendra-t-elle jamais, à mon cœur désolé,
Ce repos, cette indifférence
Que mon amoureuse imprudence
Égara dans les yeux d'Églé?

A MADAME DE T***,

Sur une offre d'amitié de la part d'Aminte.

O vous, d'Aminte amie et confidente,
Vous de son cœur la plus chère moitié,
Conservez bien cette tendre amitié;
Opposez vous à son offre imprudente.

Ne souffrez pas qu'Aminte soit parjure
A ses sermens, à vos plus tendres vœux :
Moi ! son ami !... c'est nous trahir tous deux;
C'est à tous deux faire une égale injure.

Son amitié fait votre bien suprême;
Elle est pour vous le comble des faveurs :
Elle est pour moi le comble des rigueurs;
C'est me haïr, en disant-je vous aime !

A M. DE BUFFON,

Qui avait pleuré à la lecture d'une Ode de l'Auteur.

Quand de ta jeune Épouse, errant dans l'Élysée,
Je chantais l'Ombre en pleurs et d'amour embrasée,
De l'horrible Atropos embrassant les genoux,
Et ses pleurs conjurant les armes
Qui déjà menaçaient les jours de son Époux,
A ces cris si touchans pleins d'amour et de charmes,
Buffon, j'ai vu couler tes larmes;
Le Génie a pleuré : quel suffrage plus doux!
Muse! qui dois ta Gloire à ces douces alarmes,
Étale bien ces pleurs à mes Rivaux jaloux.

SUR LA MORT DU GÉNÉRAL JOUBERT,

A peine marié à une Femme qu'il adorait, et tué à la bataille de Novi.

Epris de la plus tendre Épouse,
Il volait aux Combats, plein des feux de l'Amour;
De son jeune Héros, Bellone trop jalouse
Le couvrit de Lauriers, mais lui ravit le jour.

A MADAME DE SÉNAC,

Qui m'avait promis un Baiser pour chaque injure que je lui dirais en Vers.

Une Belle a promis de payer elle-même,
Pour chaque injure, un doux Baiser,
Sans retenue et sans dixième.
Sur la foi de Senac je dois me reposer;
En si douce monnaie on ne peut l'épuiser;
Et le trésor du Roi très-chrétien, très-fidèle,
(Dût Neckre l'économiser),
A des fonds moins sûrs qu'une belle.

Petits Vers louangeurs, éternels Madrigaux,
Style amoureux, style des Sots,
Oh! pour le coup je vous abjure!
Dieu de la Raillerie, aiguise tes bons mots:
Faisons à l'Amour-propre une vive blessure;
Piquons, égratignons; la récompense est sûre.

Ses Rivales l'ont dit: Sénac a cent défauts;
Elle a même les yeux trop beaux.
On n'a point ces yeux là sans être très-friponne,
Sans faire des heureux... des malheureux... «Tant mieux,
» Dit l'Enfant de Paphos; quitter des ennuyeux
» Est un péché que je pardonne,

» Et, pour dire plus, que j'ordonne.
» Tourne ailleurs du bon mot le trait malicieux. »

Ah ! puisque l'Amour en murmure,
Taisons-nous; c'est le tour le plus injurieux.
Malgré le doux baiser promis par de beaux yeux,
Ils n'étrenneront pas seulement d'une injure.

ENVOI.

Sénac, je m'en rapporte à l'Amour, à Cypris;
Se taire en si belle aventure
Est un affront sanglant qui mérite le prix.
Ne va point me ravir ma juste récompense.
Dès qu'il s'agit de sa vengeance,
Un Poète offensé ne reste point à sec :
Sa bouche avec plaisir s'ouvre à la médisance;
Et tu n'aurais alors, pour me fermer le bec,
Qu'un moyen... le Baiser qui réduit au silence.

TROP OU TROP PEU.

Vos yeux m'ont enivré d'une trop douce flâme!
Ce bras que je tenais touchait trop à mon cœur!
Par son amoureuse chaleur
Il a trop vivement électrisé mon âme!
Je vous dois ces desirs, cette inquiète ardeur
Qu'on éprouve, hélas! quand on aime.
Tout, en vous adorant, ne peut être qu'extrême!
Si dans vos yeux, voilés d'une tendre langueur,
Je ne lis pas ce mot, doux aveu d'une Amante;
Si je ne l'entends pas d'une bouche charmante;
Si, d'un espoir consolateur,
Vous ne vous plaisez pas à m'adoucir l'horreur
D'une longue et cruelle absence;
Et si je dois tout perdre avec votre présence,
Que je vais payer cher un moment de bonheur!

DIALOGUE

Sur un Bouquet de Violettes mis auprès d'une touffe de Roses, sur la Toilette d'Adélaïde.

LA ROSE.

Quoi donc, obscure Violette,
Tu m'oses disputer le pas !
Tu peux orner une Houlette,
Mais non briller à la Toilette
D'une Nymphe aux divins appas.

LA VIOLETTE.

Modérez l'humeur violente
Qui rougit votre front charmant,
Belle Rose ! en Fleur suppliante,
Je venais à sa jeune Amante
Offrir l'hommage d'un Amant.

LA ROSE.

Non, la Fleur qui règne à Cythère,
La Fille du sang d'Adonis,
La Rose, aux Déesses si chère,
A la Fleur de l'humble Bergère
Ne peut voir ses destins unis.

LA VIOLETTE, qu'Adélaïde a choisie pour bouquet.

Ah! régnez aux Fêtes de Gnide;
Couronnez l'Amour et ses Sœurs,
Vénus et l'Épouse d'Alcide;
Moi, sur le sein d'Adélaïde,
Je suis la première des Fleurs!

CONVERSION.

Loin de moi ces Beautés au sourire imposteur;
Loin de moi leurs Plaisirs dangereux et frivoles:
Ils égaraient mes sens; ils attristaient mon cœur.
O véritable Amour, toi seul plais et consoles.
Doux charmes d'une Amante! adorable Candeur!
Aveux demi-formés d'une bouche craintive!
Soins touchans! caresse naïve!
Baisers tendres, mêlés d'ivresse et de pudeur!
C'est vous qui méritez ma Flâme;
C'est à vous désormais que je livre mon Ame;
Sans vous tout n'est qu'ennui; par vous tout est bonheur.

LE DERNIER NOM DU DIEU DES ARTS.

Jadis la Fable, aux bords de l'Hippocrène,
Sous les traits d'Apollon, consacrait aux regards
Le Dieu des Muses et des Arts.
Enfin quittant et la vieille Neuvaine
Et le Fabuleux Hélicon,
Il devint tour à tour Périclès dans Athène,
Près du Tibre Auguste et Mécène,
Médicis à Florence, au Vatican Léon;
Depuis il fut Colbert aux rives de la Seine;
Aujourd'hui Vaudreuil est son nom.

A FANNI.

Je t'aime est un aveu mille fois répété,
Que prononce l'Amour, qu'inspire la Beauté;
Mais ce mot enchanteur, cet aveu tout de flâme,
O ma chère Fanni, soupiré par ton âme,
Animé par tes yeux, embelli par ta voix,
Me semble encor plus doux, plus caressant, plus tendre:
Redis-le-moi toujours; je crois toujours l'entendre
Pour la première fois.

COMBAT AVEC L'AMOUR.

Il le faut; il faut que j'aime.
L'Enfant ailé, l'autre jour,
Vint me l'ordonner lui-même;
Et moi, je bravais l'Amour.

Le petit Dieu s'en irrite;
Viens; terminons ce débat,
Me dit-il, arme-toi vite:
Je te défie au combat.

Il tend son Arc, il s'avance,
Tout fier de son Carquois d'or.
Je saisis Pavois et Lance:
J'étais brave comme Hector.

Il tire; je prends la fuite,
Couvert d'un si bon Pavois,
Que dans sa vaine poursuite
Il épuisa son Carquois.

Je m'échappais sans blessure,
Lorsque le Dieu courroucé
Dit: cette Flèche est plus sûre;
Et dans mon cœur s'est lancé.

Grand merci, Pavois, Cuirasse!
A quoi bon de vains efforts?
Le Vainqueur est dans la Place:
Défendrai-je les dehors?

LE POINT DU JOUR.

O que j'aime l'Aurore à son premier sourire!
Que j'aime du premier Zéphyre
Et le murmure et la fraîcheur!
Et ce premier parfum que son baiser flatteur
Donne à la Rose qui sommeille!
Que ces premiers accens de l'Oiseau qui s'éveille
Ont d'harmonie et de douceur!
Aurore pure! Aurore enchanteresse!
Ta flâme est un rayon de la félicité.
C'est d'un premier amour la première caresse;
C'est ce premier regard que lance la Beauté:
L'Ame avec un beau jour renaît pour la tendresse;
Et dans ce doux moment et d'extase et d'ivresse,
L'Homme est Dieu par la volupté!

LA DOUBLE INFORTUNE DE DORILAS.

L'auteur sifflé qui rima Théagène *,
Lassé, dit-on,
D'être Pradon,
Pour les Amours a quitté Melpomène.
Las! il se crut bien sauvé dans leurs bras.
Ignorait-il qu'Amours sont des Ingrats?
Il suit leurs traces;
Mais, ô disgrâces!
Ses Vers chéris
De tant d'Iris
Font bâiller l'Amour et Cypris,
Et les trois Grâces,
Et Jeux et Ris,
Et Fils et Mère,
Et Sœurs et Frère,
Jusqu'aux petits
De la Famille
Nouveaux sortis
De leur coquille.

* Dorat.

RÉPONSE DU POÈTE AVEUGLE,

Au très-joli Billet d'une Femme charmante qui s'offrait encore à me conduire, quoique j'eusse manqué à un premier rendez-vous.

Vous écrivez comme les Grâces;
Comme elles vous plaisez encor :
Pour fixer les cœurs sur vos traces,
Gardez bien ce double trésor.
Ah! j'ai baisé cent fois ce billet trop aimable
Où s'exhale un dépit que n'a point l'Amitié.
Avec quel charme inexprimable
Il me reproche un tort, que j'ai bien expié!
Malheureux et non pas coupable,
De mon propre bonheur je me suis défié,
J'ai pu croire aisément que j'étais oublié.
Mais ce n'est pas vous qu'on oublie;
Vous dont Tibulle aurait fait sa Délie,
Vous qui joignez au tendre sentiment
La piquante finesse et l'aimable enjoûment;
Vous qui savez ensemble être maligne et bonne.
Eh! qui n'aimerait pas la Grâce qui pardonne,
Qui daigne encor m'offrir et son bras et ses yeux?
A ce guide enchanteur, Amour, je m'abandonne.
Oh! que je ferai d'envieux
Si je te dois une Antigone!

L'AMOUR ET LA GLOIRE.

L'AMOUR.

A qui destinez-vous une Palme si belle ?

LA GLOIRE.

A qui vas-tu porter de si brillantes Fleurs ?

L'AMOUR.

A la Rivale de mes Sœurs.

LA GLOIRE.

A la jeune émule d'Apelle.

L'AMOUR ET LA GLOIRE ensemble.

Ah ! Le Brun seule a mérité
L'honneur d'une double Victoire.
Quel objet plus divin qu'une jeune Beauté
Qui sent tout le prix de la Gloire !

Sur le Tableau où Madame Le Brun s'est représentée serrant sa Fille entre ses bras.

Qui t'a fait, Chef-d'œuvre immortel,
Où l'Art rend si bien la Nature ?
Est-ce Corrège et Raphaël,
Ou la Muse de la Peinture ?

Sur le Tableau de Nina, peint par la même Artiste, au moment où elle dit : Paix ! j'écoute.

Dans ce Tableau qui parle aux yeux
C'est le silence que j'admire :
Nina veut écouter. Quel Art prodigieux !
La Toile se tait et respire.

Sur le même Tableau.

Quand le Bien-Aimé reviendra,
S'il peut voir ce Portrait d'une Amante fidèle,
Comme Germeuil remercîra
Le Brun qui la rend immortelle !

A LA MÊME ARTISTE,

Dont les Grâces semblent faire pardonner le Talent.

Ton sublime Talent te fait mille jaloux,
Que tu désarmes d'un sourire.
En te voyant, la Haine expire;
Et l'Envie étonnée applaudit avec nous.

A ZÉÏLA.

Charmante Zéïla, sur tes lèvres de Rose
Ma bouche a donc ravi le plus tendre baiser!
Dieux! avec quel transport mon Ame y vint puiser
Ce Nectar enchanteur dont Vénus les arrose!
De quelle humide Flâme elle mouille tes yeux,
Dans ce moment délicieux
Où l'Amante en secret pardonne
A l'heureuse témérité;
Et, lasse d'un refus, mollement s'abandonne
Aux élans de la Volupté!
Hélas! depuis ce jour, esclave de tes charmes,
Mon cœur ne respire que toi,
Heureux de vivre sous ta loi,
Et même de payer son bonheur par des larmes!

VERS

Que Mademoiselle de Brancas, âgée de neuf ans, présenta à son Père, le jour de sa fête.

De l'Hymen fortuné de Zéphyr et de Flore,
On vit certaine Rose éclore;
Et, grâce au Dieu charmant qui sait tout animer,
Cette Rose eut un cœur, un cœur fait pour aimer!

Pour rendre encor la merveille plus chère,
Flore, sa tendre Mère,
Se plut sans cesse à le former.
Cette Rose, dont la conquête
Doit faire quelque bruit dans l'Empire d'Amour,
Ne brille encor que pour la fête
Du Dieu qui lui donna le jour.

A MADAME DE ****,

Qui m'appelait son Berger.

Si vous n'aviez que ces traits pleins de charmes,
Que cette taille aux flexibles contours,
Auprès de vous je serais sans alarmes;
Car la Beauté n'enchaîne pas toujours.

Mais vous avez une Ame fière et tendre,
Un cœur si noble, un langage si doux!
Qui vous entend, veut toujours vous entendre;
Qui vous connaît, ne peut aimer que vous.

Si j'étais Dieu, vous seriez ma Déesse;
Si j'étais Roi, vous auriez mes États:
Je suis Berger, je n'ai que ma Tendresse;
Est-elle un prix digne de vos appas?

LE FEU DISGRACIÉ.

APOLOGUE.

Oh ! qu'en leçons l'Apologue est fertile !
De l'Orient ce Fils ingénieux,
D'un air aimable instruit les Rois, les Dieux :
Ose tout dire; et, sous un masque utile,
La Vérité n'en triomphe que mieux.
Quand Jupiter, pour le bonheur du Monde,
Eut assemblé les Élémens rivaux,
La noire Envie, artisan de tous maux,
Ne put souffrir cette union féconde.
Le Feu brillait : l'Air et la Terre et l'Onde,
De son éclat obscurément jaloux,
Contre ce Feu qui les animait tous,
A Jupiter offrent mainte requête.
Contre eux d'abord il s'arme de courroux;
Mais de leurs cris tant lui rompent la tête,
Que sa bonté, lasse de leurs complots,
Exclut le Feu pour le commun repos.
Lors, retirant la chaleur qu'il leur prête,
Il part, il cède au Dieu qui le regrette;
Qu'en advint-il? La Nuit et le Chaos.

A MADAME DE ***,

*En lui rendant les Confessions du Comte de ***, Roman de Duclos.*

De Selve eut comme vous beauté, grâce, noblesse ;
Et, s'il fut pour son cœur un dangereux moment,
Laissons la Prude, en sa feinte rudesse,
Calomnier un tendre épanchement.
De Selve connut mieux cette douce sagesse,
Qui s'embellit même en aimant.
Elle eut trop de Vertu pour voiler sa tendresse ;
Elle eut trop de Candeur pour aimer foiblement.

Ne céder qu'aux Sens est faiblesse ;
Céder à l'Ame est sentiment.
Qu'il faut aimer avec délicatesse,
Pour succomber si vertueusement !
Le cœur fait l'Innocence ; oui, dans sa pure ivresse,
L'Amante n'est qu'une Ame, et l'Ame est à l'Amant.

RÉPONSE A M. ***,

Qui m'écrivait que dans le Siècle des petits Talens et des petites Sectes, n'être d'aucun Parti exposait à être la victime de tous.

Vrai citoyen du Pinde, indépendant, sincère,
M'élever sans appui sur le docte Coteau,
Juge de Marmontel, et jamais son confrère,
Du trône académique abjurer la chimère,
D'une Secte jamais n'arborer le Drapeau,
Fuir des lâches flatteurs le servile Troupeau,
Et de la noire Envie affronter le Cerbère,
Rendre justice à Pope *, effroi du sot Vulgaire,
Et rire de Crispin en couronnant Rousseau;
De tout mérite enfin Partisan volontaire,
Savoir admirer Gluck sans déchirer Rameau,
Applaudir de Pajou le Chef-d'œuvre nouveau,
Marbre d'un demi Dieu ** que la Nature éclaire,
Pardonner à Pigal son squelette d'Homère ***,
En faveur de l'Achille ****, honneur de son Ciseau,
Du Génie, en Buffon, révérer le Flambeau,
Quand l'Auteur de Mérope en devient l'adversaire,
Du grand Homme à son tour défendre le tombeau,

* Palissot, auteur des Philosophes et de la Dunciade.

** La statue de Buffon.

*** La statue de Voltaire.

**** Statue du Maréchal de Saxe.

Quoique Ami d'Aristarque au Trait dur et sévère *,
Et ne flattant jamais le Censeur de Voltaire,
Estimer hautement le Vengeur de Boileau,
Ce zèle est, dites-vous, périlleux, téméraire;
A chacun des Partis sans doute il peut déplaire;
Mais plaire à la Raison est un droit assez beau.

* Clément.

A MADAME LA VICOMTESSE DE ***,

Qui disait avoir pleuré en lisant Clarisse.

Ainsi la plus belle Ame est encor la plus tendre!
Vos larmes ont coulé pour Clarisse et l'Amour.
Le Dieu qui vous les fit répandre,
Dut les essuyer à son tour.

Oui, pour sécher vos pleurs, l'Amour, belle Thémire,
Détacha son bandeau, vous vit et fut troublé:
Il vous aima sans vous le dire;
Qu'eussiez-vous dit s'il eût parlé?

A MADAME LA COMTESSE DE BRANCAS,

Qui venait de me faire éveiller à six heures du matin.

Et l'Aurore et Brancas ont un même destin.
De leur Titon l'une et l'autre est charmée ;
De l'Univers l'une et l'autre est aimée;
Toutes deux savent plaire et briller sans dessein.
Toutes deux ont peau de satin,
De Roses fraîchement semée,
Œil bleu, cheveux épars en onde parfumée,
Peignés, frisés, poudrés par un Zéphyr mutin,
Plus adroit même que Bertin :
C'est leur coiffure accoutumée.
Mais toutes deux, plus vives qu'un Lutin,
Ont un défaut terrible, inexcusable enfin,
Et qui gâtera fort leur bonne renommée ;
Ces deux Divinités s'éveillent trop matin.

LES SIX GRÂCES.

A six jolies Femmes qui jouaient et chantaient la Nuit dans un Jardin.

Loin d'Amathonte, Amour suivant mes traces,
Dans ces Bosquets trouve encor tout Paphos.
Morphée y change en Myrtes ses Pavots;
Deux fois l'Amour y compte les trois Grâces.

De six Beautés un groupe l'environne;
Les voyez-vous entrelacer leurs bras?
L'Enfant ailé, que charment tant d'appas,
N'osant choisir, tour à tour les couronne.

Quel doux concert! plus brillante et plus tendre,
Phébé se lève, et sourit à leur chant.
Moi qui fuyais un amoureux penchant,
Devais-je, hélas! les voir et les entendre!

Si vous aimer, ô Grâces, est un crime!
Punissez-en l'Auteur de vos attraits.
Voici l'Amour; percez-le de vos traits;
Mais pourrez-vous survivre à la victime?

ROMANCE.

ELVIRE ET AZOR.

Azor adorait Elvire;
Elvire adorait Azor.
Un Cœur était leur empire;
Amour était leur trésor.

Vénus, qui leur donna l'être,
Voulut qu'au même séjour
Un beau Printemps les vît naître
Tous les deux le même jour.

Dans les jeux de leur enfance,
Leurs feux s'étaient révélés,
Doux charmes de l'innocence,
Que nul remords n'a troublés.

Qui pourrait dans la nuit sombre
Compter les célestes feux,
Aurait pu compter le nombre
De leurs baisers amoureux.

Leurs jours purs coulaient ensemble,
Comme l'on voit deux Ruisseaux
Qu'un même penchant rassemble,
Mêler, confondre leurs eaux.

Elvire, Azor n'ont qu'une Ame,
Et cette âme qu'un desir :
Hymen épura leur flâme,
Sans faner fleur du plaisir.

Dieux !... et la Parque jalouse
Frappe Azor, Azor, hélas !
Au sein de sa jeune Épouse,
Qui meurt du même trépas.

Tous deux, pleins de leur martyre,
Disaient, s'embrassant encor :
« Prends mon âme, chère Elvire !
» Prends mon âme, cher Azor » !

De leurs bouches expirantes
Les deux soupirs n'en font qu'un.
Ainsi deux Roses mourantes
Mêlent encor leur parfum.

A MADAME DE ***,

Qui n'aimait, disait-elle, que la Chasse et le clair de Lune.

Quoi ! vous à qui l'Amour prodigua ses trésors,
Vous redoutez sa tendre inquiétude !
Vous ne courez qu'au son bruyant des Cors,
Ces Bois dont les Amans cherchent la solitude.
Diane vous plaît seule et la nuit et le jour;
Ce qu'inspirent vos yeux, votre cœur le condamne.
De Vénus vous fuyez la cour;
Le Carquois de son Fils vous semblerait profane.
Mais que les Flèches de Diane
Ressemblent dans vos mains aux Flèches de l'Amour !

Sur une Estampe qui représentait Mercure faisant l'éducation de l'Amour.

Mercure instruit l'Amour! ah! quelle est son erreur!
Laissons à cet Enfant son aimable ignorance.
L'Amour ne plaît que trop même sans éloquence;
Pourquoi l'instruire encor dans un Art séducteur?
Écolier dangereux, tes progrès me font peur.
En malice déjà tu n'es que trop fertile;
Si tu devenais plus habile,
Tu n'en serais que plus trompeur!

Sur une autre Estampe, où Vénus paraissait nourrir l'Amour du suc des Roses.

Tel l'Amour, entouré des Nymphes de Cythère,
Et près d'un vase d'or souriant à sa Mère,
S'enivrait du nectar des Fleurs;
Mais bientôt, dépouillant ce tendre caractère,
Dans sa Coupe d'airain l'inflexible Mégère
L'abreuva de nos pleurs.

Sur une Estampe représentant la naissance de Vénus *.

Quelle Divinité s'élève au sein des Mers!
Que d'Amours autour d'elle élancés dans les airs!
Tritons, accourez tous de vos Grottes profondes!
Nymphes, présentez-lui l'hommage de vos Ondes!
Vénus! tout reconnaît l'empire de tes yeux;
Leurs regards vont plus loin que les traits du Tonnerre.
Si les Dieux règnent sur la Terre,
Souveraine des Cœurs, tu règnes sur les Dieux.

* Ces vers, ainsi que les précédens, sont de ma première jeunesse, lorsque je sortais du collége, et que je venais de connaître M. Racine.

SUR LUCILE.

Que Lucile est insociable !
Rien n'est près d'elle en sûreté.
Elle éclipse la Vanité
De la Femme la plus aimable,
Et même avec impunité
Se fait un jeu vraiment coupable
De ravir toute Liberté.
Sa maudite ingénuité
Vous rend encor plus misérable.
Elle a, dans sa timidité,
Un despotisme impitoyable.
Par son avare cruauté
Un sourire vous est compté,
Un regard vous est contesté,
Un cheveu vous est disputé.
De l'oublier on est tenté;
Mais Lucile est inoubliable.
C'est un Ange par la beauté,
Et par mainte autre qualité
D'un mérite inappréciable;
Mais ce bel Ange en vérité
Me fait souvent donner au Diable.

SUR LA MALADIE DE MADAME DE ***.

Il est une Beauté qui souffre avec courage,
Et mêle un doux sourire à la triste langueur.
Elle voile ses yeux, comme un sombre nuage
Du bel Astre des Nuits voilerait la splendeur.
Ciel! ô Ciel! qui te peins dans ses yeux, dans son cœur,
Épargne du moins ton Image!
Amour! conserve ton Ouvrage;
Grâces! veillez sur votre Sœur.

A LA FONTAINE.

Toi qui seras toujours, par tes beautés naïves,
Le désespoir des Beaux-esprits!
Toi qui, sans y penser, dans tes charmans Écrits,
Fixas les Grâces fugitives,
Ingénu La Fontaine! ô Bon homme immortel!
Quel profane Rival suit tes divines traces!
Le bon Goût indigné prétend sur ton Autel
En faire un sacrifice aux Grâces:
La Victime, l'Encens, les Feux vengeurs sont prêts.
Déjà, déjà du Dieu les mains inexorables
Du froid Dorat vont t'immoler les Fables,
En attendant celles de Nivernais.

A MADAME DE MONGEROULT.

Dites-moi donc par quel Art enchanteur
Vous unissez la Force à la Douceur,
La Grâce à la Raison, la Raison au Génie?
Quand de vos Sons la divine harmonie
Me vient charmer l'oreille et pénétrer le cœur,
Je laisse à mes Rivaux leur vieille Polymnie,
J'aime bien mieux sa jeune Sœur.
Amante de Rousseau, quand de son vol rapide
Votre pensée atteint l'essor audacieux,
Mongeroult, je crois voir la Colombe de Gnide
Devenir Aigle, et planer dans les Cieux.

Vous voir, vous entendre, vous lire,
Est, je le sens, un bonheur peu commun.
Je ne saurais trop vous le dire;
Dire trop cependant pourrait être importun.

Pour la fête de Louise de Lowendal-Brancas, *qui était aux eaux de Forges.*

Chacun suit à son gré les traces
Des Plaisirs ou de la Grandeur.
L'ambitieux Adulateur
Qui de son Roi veut mériter les grâces,
Au pied du Trône offre un encens flatteur.
Pour moi, simple Pasteur,
Si je cueille une Fleur,
Ce n'est que pour les Grâces.
Forge est mon Versaille et leur Cour;
C'est là qu'avec Brancas elles font leur séjour.
Je respecte en Louis la majesté suprême;
Mais toujours le Destin partage ses faveurs :
Louise a l'empire des Cœurs.
Qu'ajouterait un Diadème ?

A JOLI RIEN,

STANCES ANACRÉONTIQUES.

Moi, qui chantais la Liberté,
Le grand Peuple et son grand Courage,
Hélas ! conquis par la Beauté,
J'aime et chante un doux esclavage.

Les Tyrans ont un joug d'airain ;
Roses légères sont ma chaîne.
J'admire un Peuple souverain,
Mais j'adore ma Souveraine.

Ses Billets valent mieux que l'Or ;
Son Papier n'est point récusable ;
Et son Esprit rend ce trésor
Aussi charmant qu'inépuisable.

Elle ne craint pas qu'un Vainqueur
Lui ravisse un jour son Empire ;
Ose-t-on disputer un cœur
A celle pour qui je soupire ?

Jamais son Royaume adoré
Ne peut devenir République ;
J'y professe un Culte épuré
Qui n'a d'objet qu'un Être unique.

Croyez que ses jolis États
N'ont d'Émigré ni de Transfuge :
Eh ! qui pourrait fuir tant d'appas ?
Amour ! regarde, et sois mon Juge.

PLAINTE D'UNE ROSE.

Grace ! grâce ! disait à l'Amant d'Aspasie
La Rose qu'il voulait cueillir ;
Pour orner ma Rivale, ô Ciel ! tu m'as choisie !
De ma défaite encor veux-tu l'enorgueillir ?
Laisse une triste Fleur ; je ne puis l'embellir,
Et je mourrais de jalousie.

AUX TABLETTES DE ***.

Tablettes d'une Amante où nos feux sont tracés,
Où nos deux noms entrelacés
Semblent braver le Temps et la Parque fatale ;
Ah ! gardez que jamais ni dépit, ni courroux,
Ni le trait d'une main rivale
Ne viennent profaner des mystères si doux !

SUR LA DIFFÉRENCE DES VERS ET DE LA POÉSIE.

Tiré d'une Lettre à M. de Buffon.

L'esprit fait les Rimeurs; l'âme fait les Poètes.
Phosphore d'un moment, l'un se perd en bluettes,
Et l'œil reste ébloui de ses éclairs trompeurs.
L'autre, foyer brûlant, enflâme tous les cœurs.
Si des feux d'Apollon l'âme n'est point saisie,
Pourquoi mettre, en rimant, sa raison dans les fers?
L'Art forma de sang-froid, sans l'aveu du Génie,
Nos La Harpe, nos Saint-Lamberts.
Buffon, je l'avoûrai, j'aime assez peu les Vers;
Mais j'adore la Poésie.

A MADEMOISELLE DE ***,

Qui venait de peindre des Papillons et des Fleurs.

Sous ton Pinceau flatteur, si docte en l'Art de feindre,
Oh! que ces Papillons savent m'intéresser!
Il me semble les voir sucer
La Rose où je crois les atteindre.
Ton Art est bien fait pour les peindre,
Et tes Charmes pour les fixer.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Ainsi qu'un Nuage,
La sombre Raison
Souvent du bel âge
Noircit l'horizon.

Dans sa route obscure
Zénon me fait peur.
Enfant d'Épicure,
Je vole au bonheur.

Jeux qu'Amour inspire,
Transports caressans,
Baisers de Thémire,
Enivrez mes sens.

L'abeille volage
N'aime que les Fleurs;
Le doux badinage
Plaît aux jeunes Cœurs.

La vive Hirondelle
Cherche les Zéphyrs;
Mon Ame est fidèle
Aux tendres Plaisirs.

Je laisse à l'Automne
Ses fruits précieux :
Flore! ta Couronne
Sourit à mes yeux.

La naissante Rose
Soupirant tout bas,
Dit à Zéphyre : Ose
Cueillir mes appas.

L'heure qui s'envole
Ravit nos Printemps;
Et rien ne console
Des pertes du Temps.

Saisissez la Vie,
Mortels indiscrets!
La Mort n'est suivie
Que du noir Cyprès.

Sous l'œil du Mystère,
Voluptés! Amours!
Cueillez dans Cythère
La Fleur des beaux jours.

Trompez la Sagesse
Qui gronde vos jeux;
Bravez la Vieillesse
Qui glace vos feux.

VERS DU POÈTE ALCÉE,

A LA BIENFAISANTE EUPHROSINE,

Composés dans le septième Siècle avant l'ère chrétienne, vers la 44e olympiade, sur un Procès pardevant l'Aréopage.

Traduits du grec en français pour Madame la Comtesse Des***.

Thémis dormait. La barbare Chicane
De l'Injustice appuyant les noirceurs,
Troublait, hélas! de son souffle profane,
Les jours si purs d'un Enfant des neuf Sœurs!

Un noir ramas d'Écritures diffuses
De son Asile avait chassé la Paix.
Billets timbrés sont-ils faits pour les Muses?
Jadis Fanni traça d'autres Billets.

Ce qu'il aima, par une lâche injure,
L'osa noircir avec feinte candeur;
Ce qu'il aima sut, d'une main parjure,
Ravir ses Biens et lui percer le Cœur.

L'aurore, hélas! pour lui seul éclipsée,
Au lieu de jours lui ramenait des nuits.
L'Amitié même était presque lassée!
De longs malheurs ressemblent aux ennuis.

Thémis dormait! Compatissante et juste,
Certaine Grâce, alors, prit le Flambeau,
Et la Simarre, et la Balance auguste;
C'était Thémis, mais belle et sans bandeau.

L'Aréopage, au lieu de graves Têtes
Dormant si bien, et parfois jugeant mal,
N'offrait qu'Amours, méditant des Conquêtes
Pour cet Objet qui n'a point de Rival.

A l'Innocence elle prêta ses charmes;
Qu'ils étaient doux! Bienfaisance est un fard.
Grâce et Bonté sont d'invincibles armes,
Et de la Haine ont brisé le Poignard.

La Calomnie en est morte de honte;
Les grands Yeux noirs * ont connu des Vainqueurs.
Des yeux plus chers à l'Enfant d'Amathonte
Gagnent ma Cause, en gagnant tous les Cœurs.

Se pouvait-il qu'au Tribunal des Grâces
Muse et Bon-droit perdissent leur Procès?
Même Thémis, sensible à leurs disgrâces,
En s'éveillant, applaudit au succès.

* Ces Yeux noirs, très-communs en Grèce, appartenaient sans doute à la partie adverse du Poète Alcée. (*Note de l'Auteur.*)

A MADAME LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS,

Après quelques Conversations sur les Sylphes et les Sylphides.

Pour être heureux, il faut, dit-on, rêver;
Eh bien! je vous implore, aimable Rêverie.
Aux régions de Sylphirie
Montrez-moi ce bonheur que je ne puis trouver.
Songes rians de la Féerie,
De vos Nymphes de l'Air, que j'aime les Portraits!
Plus légères que les Abeilles,
Du parfum des Roses vermeilles
Elles composent leurs banquets.
Comme Zéphyre, elles sont caressantes;
Comme les Dieux, elles sont bienfaisantes.
Dans leur aimable Empire, on ne trompe jamais;
Point d'Ingrates, point de Perfides,
Point de Cœurs froids, d'Ames arides;
Toujours nouvelle fleur et d'esprit et d'attraits.
Chez nos Mortelles insipides,
Comment réaliser ces traits,
Ou plutôt, comment croire?... Oh! je crois désormais,
Me dit l'Amour, aux charmantes Sylphides,
Depuis que j'ai vu Beauharnais.

LA NOUVELLE CYTHÈRE.

CHANSON.

Tels qu'on voit Ramiers infidèles
Tout à coup fuir à tire-d'ailes
Un Colombier, leur doux séjour;
Ainsi plus d'une Beauté vaine
Voit s'envoler de son Domaine
Les Grâces et l'espiègle Amour.

Mais que l'Amour suivi des Grâces
De Vénus même ait fui les traces,
D'Enfans gâtés c'est méchant tour!
Vénus s'écrie : Ah! pauvre Mère!
Hélas! hélas! que vas-tu faire
Sans les Grâces et sans l'Amour?

Ses cris, son désespoir, ses larmes
Ont mis tout Cythère en alarmes,
Et tous les Échos d'alentour
Lui redisent : Ah! pauvre Mère!
Hélas! hélas! que vas-tu faire
Sans les Grâces et sans l'Amour?

Diane, voyant Cythérée
Les poursuivre toute éplorée,
Lui dit sans feinte et sans détour :

O Vénus ! ô Fille trop chère !
Arrête ! on ne ramène guère
Le Temps, les Grâces, ni l'Amour.

Cependant Vénus court le Monde.
Lasse enfin d'être vagabonde,
Il faut bien songer au retour ;
Mais l'Immortelle meurt de honte
S'il faut rentrer dans Amathonte
Sans les Grâces et sans l'Amour.

Viens, viens, Déesse malheureuse !
Vois ta Rivale généreuse
Te sauver la Gloire et le Jour.
Mène ses Enfans à Cythère ;
On t'y croira toujours la Mère
Des trois Grâces et de l'Amour.

Bénis même ton infortune ;
Revois les trois Grâces en une ;
Et les trois ornaient moins ta Cour.
Candide seule est plus jolie
Qu'Euphrosine, Aglaé, Thalie ;
Candide est Sœur d'un autre Amour.

Doux charmes qu'un œil bleu recèle,
Grands yeux noirs à vive étincelle,
Régnez, triomphez tour à tour.
Les Fuyards auraient beau paraître ;
Nos Cœurs ne veulent plus connaître
D'autres Grâces ni d'autre Amour.

A LISE,

Qui me proposait ironiquement de valser avec elle.

Lise, recevez mes excuses;
Avec vous je ne puis valser :
Mon refus ne peut vous blesser ;
Je ne danse qu'avec les Muses.

Jadis le vieillard de Téos,
Anacréon chéri des Grâces,
De l'âge ignorant les disgrâces,
Les suivait aux Bals de Paphos.

On voyait un essaim de Belles,
Heureuses de le préférer,
Près de lui venir folâtrer
Pour qu'il les rendît Immortelles.

Mais si quelque sotte Beauté
Sans pudeur raillait le Poète,
Sa Lyre, tout à coup muette,
La privait d'Immortalité.

Malgré la Vieillesse pesante,
Il se créait un doux Printemps :
La Sottise est vieille à trente ans,
Mais l'Esprit est jeune à soixante.

Plus vieux même qu'Anacréon,
A cent ans l'heureux Saint-Aulaire
Chanta Du Maine, et sut lui plaire
Mieux qu'Adonis et que Phaon.

Le Sexe a des grâces divines,
Mais sa beauté n'a qu'un instant.
De l'Esprit le charme constant
Le fait survivre à ses ruines.

Même après quatre-vingts Hivers,
Ninon brilla d'un nouveau lustre;
Et dans un rendez-vous illustre
Donna des baisers et des fers.

A MON JOLI RIEN, SUR LE *VOUS*.

Vous est du langage profane;
Jamais à Jupiter les Mortels n'ont dit *Vous*.
Ce mot glace l'Amour, et Vénus le condamne;
Pourquoi, mon joli Rien, le souffrir entre nous?
Ah! quand je pressais tes genoux,
Quand je tenais ta main dans la mienne enlacée,
Mes yeux te disaient *Toi*, *Toi* rendait ma pensée.
Que dans ta bouche il serait doux!
Consens, ô ma divine Amie!
Qu'il soit l'expression de mon âme ravie;
Et ne gardons le triste *Vous*
Que pour tromper les Surveillans jaloux.

DESCRIPTION DU PRINTEMPS

EN GALIMATIAS DOUBLE,

*Adressée à M. le Comte de ***, au nom de M. d'Arnaud de Baculard, Conseiller d'Ambassade de S. M. le Roi de Pologne, Électeur de Saxe.*

Cher Comte, recevez le doux tribut des Roses,
Et de mes Pinceaux d'or les Fleurs à peine écloses.
L'Hiver s'échappe enfin des chaînes du Printemps :
L'Olympe a ramené l'inconstance des Temps.
De ces Arbres flétris l'immortelle verdure
Répand sur ces Coteaux l'émail de la froidure.
Par de tièdes Zéphyrs les Ruisseaux enchaînés,
Sous des glaçons de Fleurs roulent emprisonnés.
Le Cèdre et le Jasmin couronnent les Driades;
Déjà les napes d'or flottent sur les Nayades.
L'Onde enfante Vénus dans la Conque des Airs,
Et Triton se réveille au doux bruit des éclairs.
L'escarboucle des Cieux et l'azur des Prairies,
Se mêlent à l'argent des Moissons refleuries.
Les Nymphes, les Brebis dépouillent leurs toisons.
L'Oiseau voltige au loin sur l'aile des Gazons.
Les Amours en dansant foulent aux pieds leurs charmes;
L'un aiguise ses feux, l'autre allume ses armes;

Et l'amoureuse Faux, sans nous avoir frappés,
Moissonne les rayons de notre Être échappés.
Mais Vertumne déjà ravit Flore à Pomone;
Le Corail s'est paré des fruits de l'Anémone;
Et l'Iris, chaque nuit, tend son Arc radieux,
Dont le pied sur la Terre a le front dans les Cieux.
L'Aurore cependant vient sourire aux Étoiles,
Et promet de beaux jours enfermés dans ses voiles.
Philomèle s'éveille; elle gémit. Ses pleurs
D'Euridice autrefois nous chantent les malheurs.
Euridice..... ah! Barbare!.... ô déplorable Orphée!
Mais laissons les malheurs aux Nymphes de l'Alphée,
Et qu'un Printemps si doux, fameux par mes Accords,
Du jeune Ami d'Ovide illustre les transports.

A M. PUJOS,

Qui avait dessiné mon Portrait.

Pujos, dans tes dessins quelle docte magie!
Quelle flatteuse vérité!
Tes Crayons respirent la vie,
Et donnent l'Immortalité.

EXCUSES

Pour avoir fait des Bouts-rimés exigés par une jolie Femme.

Quoi ! le Chantre de la Nature
A fait des Bouts-rimés, s'écriait Apollon !
Il a pu mettre à la torture
La Poésie et la Raison !
A ces mots les neuf Immortelles
Ajoutaient : N'a-t-il pas appris,
Pour ces pénibles bagatelles,
Quel est notre juste mépris ?
Pardon, Muses ! et toi, pardonne,
Dieu des Vers ! je conviens du cas ;
Mais, dis-moi, que ne fait-on pas
Quand une Grâce nous l'ordonne ?

MOYEN INFAILLIBLE DE BIEN JUGER.

Si tu veux qu'un goût sûr dirige ton suffrage,
Ne demande jamais ce qu'un Homme d'esprit
Admira dans un bel Ouvrage :
Demande seulement ce qu'un Sot y reprit.

A JOLI RIEN,

Qui prétextait le froid pour ne plus m'écrire.

Ainsi donc, grâce au froid extrême,
Doux Billets ne sont plus tracés;
Mais jolis doigts sont-ils glacés,
Si le cœur ne l'est pas lui-même?
Ton excuse est sans fondement.
S'agit-il d'écrire un volume?
Il ne faut qu'un seul trait de plume
Pour révéler un sentiment.
Ton dernier Billet, qu'une Abeille *
Parfuma d'un feu si flatteur,
Du style le plus enchanteur,
Est la plus rapide merveille.
Mais, écoute, mon joli Rien;
Si ton cœur n'a rien à me dire,
Si tu n'écris que pour écrire,
N'écris plus, et tu feras bien.

* Voyez l'Épigramme qui commence par ce vers :

Billet charmant qu'une Abeille du Pinde, etc.

et la note qui la suit, ci-dessus, page 234. L'Abeille et joli Rien étaient donc la même personne : *quod erat notandum*, quoique cela importe peu sans doute à l'Histoire littéraire du XVIIIe siècle. (*Note de l'Éditeur.*)

A L'AMOUR,

SUR JOLI RIEN CHANGÉ EN ABEILLE.

Espiègle Enfant dont le caprice
Pour Joli Rien sut m'enflâmer,
Dis-moi, par quelle autre malice,
De mes peines toujours complice,
En Abeille le transformer?

Ce Rien fut chose mensongère
Que vainement je crus saisir;
Et tu me rends, pour ma chimère,
Chose ailée, errante et légère,
Dont l'inconstance est le plaisir.

Je sais qu'une Abeille d'Hymette
Ne me ferait miel aussi doux;
Mais celle-ci, vive et coquette,
Aimant la fleur et la fleurette,
Se plaît à me rendre jaloux.

Ah! si la petite Infidèle
M'abandonnait pour un Frelon,
Gentil Amour! venge-moi d'elle;
Arrache-lui l'une et l'autre aile,
Et brise-lui son aiguillon.

AU COMTE DE B***.

Comte parfois malicieux,
Daigne m'éclaircir un scrupule.
Pourquoi dater, dis-moi, ton Billet captieux,
Du jour de *Thomas l'Incrédule?*
L'incrédule Thomas de tout s'est défié :
Même de Dieu; le bon Saint mit sa Gloire
A ne pas légèrement croire.
J'en eusse fait autant, sans toi, sans ta moitié,
Qui de te plaire est tendrement jalouse.
Je crois à la Vertu quand je vois ton Épouse;
Quand je te vois je crois à l'Amitié.

SUR LA FONTAINE *,

A MADAME LA COMTESSE DE T***.

Avant que la Quadragésime,
Brisant les masques de Momus,
Force les Amours au régime,
Et fasse, hélas! jeûner Comus,

Lisez vite, aimable Comtesse,
Ce profane et divin Conteur,
Qui, d'une pieuse tristesse,
N'assoupit jamais son Lecteur.

Oh! qu'avec plaisir de Boccace
Je verrais l'enjoué Rival
Dans vos mains occuper la place
De Le Tourneux ou de Pascal!

Il n'est Bacheliers ni Saints Pères
Qui débrouillent mieux certains cas;
Il explique bien des Mystères
Qui ne sont point dans Saint Thomas.

* Cette Pièce, que l'Auteur n'avait jamais mise au net, est tirée de brouillons confus et presque illisibles. (*Note de l'Éditeur.*)

De tous nos Anges de l'École
J'aime fort la grave leçon ;
Mais je donnerais tout Nicole
Pour le seul Conte du Faucon.

Tandis qu'un aigre Janséniste
Nous distille un pieux venin,
La Fontaine, doux Casuiste,
Nous prêche l'amour du Prochain.

D'une conscience amoureuse
Quel plus aimable Directeur ?
Il rend la Créature heureuse ;
Et c'est le vœu du Créateur.

Tous ses Vers sont semés de Rose :
N'ayez peur d'y voir un Pavot ;
De quel doux Nectar il arrose
Des Nonains le baiser dévot !

Vénus n'a point d'autre Bréviaire ;
C'est là son Office divin ;
Et c'est le seul Antiphonaire
Que l'Amour prêche à son Lutrin.

Non, non, l'innocente malice
De sa Muse chère aux Amours
N'a point mérité le cilice
Dont il arma ses derniers jours.

Que Baculard porte la haire,
Lui qui sut trop nous ennuyer ;
Qu'un cilice soit le salaire
Des Vers que B*** doit expier.

Qu'Apollon frappe d'anathème
Nos Dorat pesamment légers ;
Eux qui font bâiller Vénus même
Sous les Pavots de leurs Baisers.

Plaire sans art est l'Art suprême :
La Fontaine eut cet heureux Don.
Qu'il fut aimable sans système,
Et sublime avec abandon !

Que le Génie et la Nature
Semblent à l'aise dans ses Vers !
C'est une source libre et pure
Qui de l'Art a brisé les fers.

Il ignora la froide lime
D'un travail long et médité :
Sa Muse naïve et sublime
Joue avec l'Immortalité.

Oui, le Bon homme, sans le croire,
S'est avisé d'être Immortel :
Vénus le menait à la Gloire ;
Les Grâces fondaient son Autel.

Il n'a point ce Crayon profane
Dont la licence arme Robé ;
Sa Plume est le Pinceau d'Albane ;
Sa Muse est fraîche comme Hébé.

Que sa finesse est ingénue !
Qu'il est Fripon avec candeur !
C'est une Nymphe demi-nue,
Voluptueuse avec pudeur *.

Jamais son galant badinage
N'arma le céleste Courroux :
Dieu n'aurait pas eu le courage
De damner un Mortel si doux **.

Si pourtant le Pape de Rome
Mettait ses Contes à l'index,
Du moins, pour bénir mon Saint Homme,
J'aurais l'anti-Pape de Gex ***.

De nos pieuses Litanies
Ses Vers seront peut-être exclus ;
Mais sur la liste des Génies
Il brille parmi les Élus.

* Sur d'autres brouillons :

Demi-Reine, demi-Bergère,
Friponne avec naïveté,
Elle unit, décemment légère,
La pudeur et la volupté.

** Mot connu de la Servante de La Fontaine.

*** Voltaire.

Il n'a point des Rocs, des Pancraces,
L'auréole et les saints atours;
Mais canonisé par les Grâces,
Il est fêté par les Amours.

Qu'un petit Docteur au front chauve
Dise que ses jeux sont maudits;
Je n'en crois rien : si l'Esprit sauve,
La Fontaine est en Paradis.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

ÉPIGRAMMES.

Avis aux Lecteurs pour mes six Livres d'Épigrammes. ..... page 3
Livre I, contenant cent deux épigrammes..... 5
Livre II, — cent six épigr..... 57
Livre III, — cent quinze épigr..... 111
Livre IV, — cent cinq épigr..... 165
Livre V, — cent cinq épigr..... 221
Livre VI, — cent trois épigr..... 275

POÉSIES DIVERSES.

A M. de Voltaire, sur son arrivée à Paris..... 329
Sur l'annonce imprévue d'une Pension de deux mille liv. 331
Jugement de l'Amour sur les Yeux noirs et sur les Yeux bleus..... 332
Avis à l'Amour..... 333
L'Amour et les Oiseleurs, idylle..... *ibid.*
A S. A. S. Monsigneur le Prince de Conti, sur sa Convalescence..... 335
A madame la Comtesse de B***, pour la consoler de n'être pas accouchée d'un Fils..... 336
A M. de Voltaire..... 337
Consolation à Lesbie..... 338
Zéphyr et la Rose, idylle..... 339
Persifflage doux et honnête à une jeune Coquette, etc.. 340

A madame la Marquise d'Elbé..... 341
A M. le Maréchal Duc de Richelieu, sur la prise de Mahon..... 342
Vœux pour que les deux rives de la Seine portassent les noms de *Quai de Henri* et *Quai de Voltaire*..... 343
Au brave Kosciusko..... *ibid.*
Dialogue entre un Berger et une Bergère..... 344
Sur la Mort de M. Louis Racine..... 345
Pour mademoiselle de Tott, qui s'appelait Rose..... *ibid.*
L'Exception, à madame de ***, sur les Femmes poètes.. 346
Réponse à M. Legouvé..... 348
Quatrain sur un Vers du même..... 349
A une jolie Femme poète..... 350
Sur quelques Vers de la pièce de M. Legouvé..... 351
A Moi, sur le même sujet..... 352
A Eliza Beaufort..... *ibid.*
Mon dernier Mot sur les Femmes poètes..... 354
A un Lecteur poli et bénévole, sur un Vers de *mon dernier Mot*..... 356
La Société délicieuse..... 357
Sur le Monument élevé à J. J. Rousseau, dans l'île des Peupliers à Ermenonville..... *ibid.*
Sur M. de Voltaire, bienfaiteur de mesdemoiselles Corneille et de Varicourt, etc..... 358
L'origine des Rossignols de Morfontaine..... 359
A S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti, pour l'Inventeur de la Moutarde de santé..... 360
Sur la Statue de M. de Buffon..... *ibid.*
Le Repos d'Achille, cantate allégorique..... 362
La Vie champêtre..... 364
Vers de Dupe, sur un Pascal et des Tourterelles trouvés dans un Boudoir..... 366

LXXX.

Un vieux Rohan, tout bouffi de son nom,
Frappé se vit du foudre apoplectique;
Un vieux Docteur, homme de grand renom,
Appelé fut dans ce moment critique.
Près du Malade il s'assied, prend le pouls :
Eh bien! dit-il, comment vous sentez-vous?
Point ne répond. Notre rusé Boerhave
Lui crie alors d'un ton un peu plus fort :
Monseigneur. Rien! peste, le cas est grave.
Prince.... au plus mal! Votre Altesse.... il est mort.

LXXXI.

SUR UN TRÈS-ENNUYEUX ASTRONOME.

Fuyez Monsieur de La Comète,
C'est de tous nos Pédans le plus fastidieux :
Aussi bavard que laid, aussi laid qu'ennuyeux,
Des Astres il fait la Gazette;
Son esprit est dans sa Lunette;
Il n'en est que plus Sot quand il descend des Cieux.

LXXXII.

SUR NOS ÉGLOGUES ET IDYLLES FRANÇAISES.

O mes Amis! c'est un plaisir bien fade
Que de chanter des Moutons qu'on n'a pas!
L'Églogue feinte a pour moi peu d'appas.
Berger de Ville est une mascarade;
Et je me ris du Bourgeois Lycidas.
Quand l'Agnelet, petit Cotin champêtre,
Dans son grenier rimaillant sous un Hêtre,
Nous peint la Chèvre et ce qu'elle a brouté,
Au Pâturage on croit qu'il a goûté;
Et desir vient de le renvoyer paître.

LXXXIII.

LES DEUX CHAMPAGNES.

Apollon et Bacchus, par leur double faveur,
Rendent la Champagne orgueilleuse;
La Fontaine, Auvilé, rappellent le Buveur;
Mais Flins et ses plats vers, sans bouquet ni saveur,
Sont de la Champagne pouilleuse.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE SECOND.

I.

SUR LA MORT DE VOLTAIRE.

O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi!
Pleurez, Muses! brisez vos Lyres immortelles;
Toi, dont il fatigua les cent Voix et les Ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure, et repose-toi.

TRADUCTION ITALIENNE.

Nel cordoglio ed orror Parnaso giaci!
Rompete il plettro d'or, Muse immortali!
Tu cui stancò le cento Bocche e l'Ali,
Grida è morto Voltaire; e piangi e taci.

II.

Si tu prétends avoir un jour ta Niche
Dans ce beau Temple où sont quarante Élus,
Et d'un Portrait guindé vers la corniche
Charmer les Sots quand tu ne seras plus,
Jà n'est besoin de chef-d'œuvre bien ample,
Mais de flatter le Sacristain du Temple;
Puis ce Monsieur t'ouvrira le Guichet;
Puis de Lauriers tu feras grande chère;
Puis Immortel seras, comme Porchère,
Boyer, Cotin, et La Harpe et Danchet.

III.

Quoi! j'oubliai dans ma Nomenclature
Cet Ennuyeux si noté par Boileau,
Se croyant seul, en dépit de Nature,
Toujours savant, toujours vif, toujours beau.
Pardon! pardon, mon cher Abbé de Pure!
Tu n'y perdras; métempsycose est sûre;
Je te revois dans un Mortel nouveau;
Toujours savant, toujours vif, toujours beau.
Et chacun dit, en voyant sa figure:
Est-ce La Porte? est-ce l'Abbé de Pure?

Demi-Portrait de Fonrose, etc. 366
Stances anacréontiques. 368
Au Peintre de Sophie de Tott. . . . . *ibid.*
A la même. 369
A une très-jeune Personne qui allait prendre un vieil Amant. . . . . *ibid.*
A madame la Comtesse de ***. 370
A madame de Genlis, chantant et s'accompagnant sur sa harpe, mon ode à M. de Buffon. 371
Imprécations. 372
A S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti, en lui présentant mon ode sur Lisbonne. 374
A S. A. S. madame la Duchesse d'Orléans, en lui présentant la même pièce. 375
A madame de B***, après lui avoir lu la même ode. . . . *ibid.*
La double Conversion. 376
Sur madame de ***, que je nommais l'*Ange rêveur*. 377
A mademoiselle de Saint-Amant, qui me demandait le nom des Grâces. 378
L'Enchanteur et la Fée. 379
A M. le Comte de Vaudreuil. 380
Énigme (le mot est Rêve.). 381
A Lucile. 382
A la même. . . . . *ibid.*
Sur le Printemps. 383
A madame de T***, sur une offre d'amitié de la part d'Aminte. 384
A M. de Buffon, qui avait pleuré à la lecture d'une ode de l'Auteur. 385
Sur la Mort du Général Joubert. . . . . *ibid.*
A madame de Senac, qui m'avait promis un Baiser par injure. 386

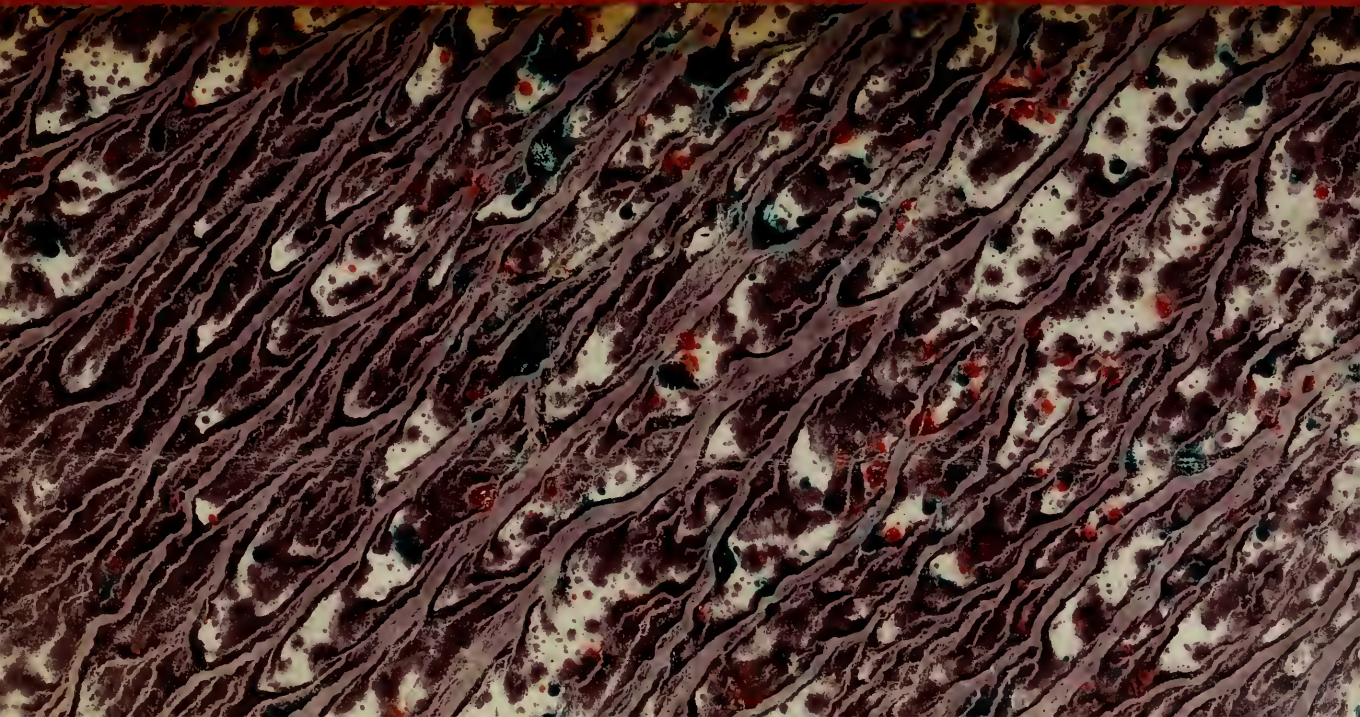
Trop ou Trop peu..... 388
Dialogue entre la Rose et la Violette..... 389
Conversion..... 390
Le dernier Nom du Dieu des Arts..... 391
A Fanni..... *ibid.*
Combat avec l'Amour..... 392
Le point du Jour..... 393
La double infortune de Dorilas..... 394
Réponse du Poète aveugle au très-joli Billet d'une Femme charmante..... 395
L'Amour et la Gloire, dialogue..... 396
Sur un Tableau où madame Le Brun s'est représentée tenant sa Fille entre ses bras..... *ibid.*
Sur le Tableau de Nina, par la même..... 397
Sur le même Tableau..... *ibid.*
A la même Artiste, dont les grâces font pardonner le talent..... *ibid.*
A Zéila..... 398
Vers présentés à M. le Comte de Brancas par sa Fille, âgée de neuf ans..... *ibid.*
A madame de ***, qui m'appelait son Berger..... 399
Le Feu disgracié, apologue..... 400
A madame de ***, en lui rendant les Confessions du Comte de ***..... 401
Réponse à M. ***, qui m'écrivait qu'il fallait être d'un parti, etc..... 402
A madame la Vicomtesse de ***, qui disait avoir pleuré en lisant Clarisse..... 403
A madame la Comtesse de Brancas, qui m'avait fait éveiller à six heures du matin..... 404
Les six Grâces..... 405
Romance, Elvire et Azor..... 406

A madame de ***, qui n'aimait que la chasse et le clair de lune..... 408
Sur une Estampe qui représentait Mercure faisant l'éducation de l'Amour..... *ibid.*
Sur une autre Estampe, Vénus nourrissant l'Amour du suc des Roses..... 409
Sur une autre, la Naissance de Vénus..... *ibid.*
Sur Lucile..... 410
Sur la Maladie de madame de *****..... 411
A La Fontaine..... *ibid.*
A madame de Mongeroult..... 412
Pour la fête de Louise de Lowendal-Brancas..... 413
A Joli Rien, stances anacréontiques..... 414
Plainte d'une Rose..... 415
Aux Tablettes de ***..... *ibid.*
Sur la différence des Vers et de la Poésie, à M. de Buffon..... 416
A mademoiselle de ***, peignant des Papillons et des Fleurs..... *ibid.*
Sur l'usage de la Vie..... 417
Vers du Poète Alcée, à la bienfaisante Euphrosine..... 419
A madame la Comtesse de Beauharnais, après quelques conversations sur les Sylphes et les Sylphides..... 421
La nouvelle Cythère, chanson..... 422
A Lise, qui me proposait ironiquement de walser avec elle..... 424
A mon Joli Rien, sur le *Vous*..... 425
Description du Printemps en galimatias double..... 426
A M. Pujos, qui avait dessiné mon Portrait..... 427
Excuses pour avoir fait des bouts-rimés exigés par une jolie Femme..... 428
Moyen infaillible de bien juger..... *ibid.*

A Joli Rien, qui prétextait le froid pour ne plus m'écrire. 429
A l'Amour, sur Joli Rien changé en Abeille. 430
Au Comte de B***. 431
Sur La Fontaine, à madame la Comtesse de T***. 432

FIN DE LA TABLE.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due